







05
~~Ans. in~~

2



LE
G O U V E R N E U R,
O U
E S S A I
S U R
L'É D U C A T I O N.

Par M^R. D**L**F****,
Ci-devant Gouverneur de L. L. . A. A. . S. S^{mes}.
M^{grs}. les Princes Ducs de SLESWIG-HOLSTEIN-
GOTTORP.

The surest Virtues thus from Passions shoot. . . .
POPE.

A L O N D R E S,
Chez J. N O U R S E, Libraire du R O I.

M. DCC. LXVIII.



A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE,
CATHERINE II.

IMPERATRICE DE TOUTES LES RUSSIES,

&c.

MADAME,

JE voulais dédier cet ouvrage à
la Philosophie : j'embrassai le
Globe d'un coup d'œil, pour re-
connaître dans quels climats elle
daignait maintenant fixer son séjour :
Comme elle se manifeste par les
bienfaits dont elle comble l'humani-
té, & que c'est elle qui départit
aux Nations la civilisation & la
lumière ; je jugeai par les effets,
qu'elle dictait aujourd'hui ses loix

A 2

salutaires

salutaires aux Peuples soumis à
 VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE.
 Elle inspira autrefois ses célestes
 maximes aux fondateurs de quel-
 ques Empires ; mais il était réservé
 à notre siècle, de lui voir ceindre
 son front auguste du Diadème des
 Rois, & s'asseoir au trône des Rus-
 sies, sous les traits de VOTRE MA-
 JESTÉ IMPÉRIALE.

PUISQUE c'est elle que contemple
 la Terre en vous admirant, MA-
 DAME, & que c'est à vous que
 s'adressent les hommages qui lui
 sont dus ; souffrez que je vous con-
 sacre respectueusement un ouvrage
 que je n'entrepris que pour étendre
 son culte, & contribuer sous ses
 auspices

[v]

auspices à rendre les hommes plus
heureux & plus grands, en leur
indiquant les moiens de perfectionner
dès l'enfance, les facultés qu'ils ont
recues de la Nature.

Je suis avec la plus profonde
vénération,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Le très humble,

& très obéissant serviteur :

D * * * L * * * F * * * *

A 3

plus
heureux & plus grands en leur
indiquant les moyens de perfectionner
des l'usage, les facultés de la
recueil de la Nature.

Je suis avec la plus profonde
vénération, pour la vertu &
pour la gloire de ces deux termes qui
sont le fondement de la République
MADAME

De Votre Majesté Impériale,
Le très humble

Le très obéissant serviteur
Le Duc de Saxe



L E T T R E

A Mon Ami, M^R. T. T.

VOUS m'imposez une grande tâche, Monsieur, en exigeant que je vous expose les moiens les plus propres à former des Hommes pour la vertu & pour le bonheur : Ces deux termes qui devraient être le but auquel aspirat tout Etre pensant, supposent dans le jeune homme qu'on destine à y parvenir, des dispositions si heureuses, un concours de circonstances que le hazard amene si rarement ; & dans celui qui est chargé de l'élever, un ensemble de qualités si éminentes, qu'il est aisé à quiconque réfléchit d'après l'expérience, d'appercevoir d'un coup d'œil, qu'eu égard aux méthodes qu'on emploie communément, rien n'est plus difficile que de donner une bonne Education.

S'IL n'était question que de vous présenter mes idées particulières à ce sujet, ce serait une chose assurément fort simple; il suffirait de vous détailler la manière dont je m'y suis pris pour former mes Elèves, ce fut celle que j'emploierais pour mon propre fils: j'étais, vous le savez, absolument maître de manier leurs facultés; leurs jeunes cœurs étaient entre mes mains une cire molle & flexible que je pétrissais, pour ainsi dire, à mon gré: Ceux à qui ils devaient le jour m'avaient permis de faire abstraction de leur illustre naissance, quand je le jugeais nécessaire, pour ne m'occuper que du soin important d'en faire des Hommes; pour faire éclôre dans leurs âmes les germes de cette fermeté qu'ils pussent opposer à la mauvaise fortune, les préparer à cette modération si propre à réprimer les élans de l'orgueil ordinaire à la prospérité; & enfin, pour travailler à tout événement, à jeter en eux les fondemens du bonheur futur de ceux qui pourraient leur être subordonnés dans le cours de leur vie.

Si j'ai réussi, au moins en partie, c'est que je n'étais point gêné dans l'exécution de mes moyens ; j'étais d'ailleurs parvenu au point de convaincre mes Elèves que je n'avais à cœur que ce qui pouvait concourir à opérer de plus en plus leur bien-être réel : Or, il est peu de Gouverneurs dans un cas semblable.

MAIS vous voulez de moi des principes d'Education applicables généralement à tous les hommes, dans quelque état, & sous quelque espèce de Gouvernement que le Ciel les ait fait naître : vous concevez sans doute, de quelle étendue immense est le plan dont vous me proposez l'exécution ; je ne puis quant à présent m'y engager, des occupations plus pressantes s'y opposent : peut-être qu'un jour, au sein de la retraite que je médite, & débarassé des entraves qui me retiennent encore dans le monde, je pourrai du séjour de l'indépendance, satisfaire vos desirs à cet égard : libre alors de tous les liens qui me tiennent encore

captif au milieu de la société, je ne ferai plus enchaîné à la pratique de mille devoirs, que la nécessité de vivre dans le tumulte des villes m'impose : mon attention éparse aujourd'hui sur quantité d'objets, auxquels la loi des circonstances me tient despotiquement attaché, pourra dans ces jours paisibles & heureux, se rassembler toute entière sur un seul point intéressant, & y porter un faisceau de lumière qui aura contracté un nouveau degré d'énergie, par une continuité plus longue de réflexions & d'expérience.

AINSI, pour répondre à vos desirs, autant que ma situation actuelle le permet ; je me bornerai, Monsieur, à vous communiquer quelques unes des observations que les occasions m'ont donné lieu de faire, sur les ressources trop négligées que la Nature présente, pour tirer parti des hommes qu'on est chargé de former : vous verrez que si l'espèce humaine nous semble si imparfaite & si défectueuse, c'est que, semblables à l'Artiste médiocre
&

& négligent, content d'avoir grossièrement ébauché un bloc de marbre qui fut devenu un chef-d'œuvre sous le ciseau créateur de Phidias ou de Praxitèle ; nous sommes réellement indolens & lâches sur un objet qui devrait nous enflammer de zèle, pour peu que nous fussions sensibles à la gloire de tirer au moins peu à peu le genre humain de cette matérialité dans laquelle il croupit depuis tant de siècles. L'Ame a mille côtés susceptibles de perfectibilité, & nous ne voulons pas savoir les découvrir : quel Etre ne ferait pas l'Homme, si les yeux perçans & les mains habiles du Génie s'appliquaient à l'approfondir & à le former !

PAR exemple, on y a peu réfléchi jusqu'à nos jours, mais il est sûr que l'art de combattre les Passions les unes par les autres, est d'une utilité au moins aussi importante en Morale qu'en Politique : d'habiles Ministres l'ont souvent employé en faveur des Etats qu'ils avaient à gouverner, contre des Puissances ennemies de

de leur Patrie; pourquoi n'apprendrait on pas également de la Philosophie à en faire usage, pour élever les hommes à la perfection? Chaque jour voit multiplier des découvertes, dont les résultats tournent aux progrès des Sciences & des beaux Arts; c'est sans doute pour notre âge un droit incontestable à l'admiration des siècles futurs: mais par quelle fatalité la plus nécessaire des Sciences, celle de rendre l'Homme sage & heureux, d'opérer dans toutes ses facultés une révolution qui ferait une si glorieuse époque dans l'Histoire du genre humain, est elle si déplorablement négligée? S'il nous faut une perspective de gloire pour nous exciter, en est il en aucun genre une aussi brillante, que l'honneur de rendre à notre posterité le plus précieux des services, en lui transmettant d'après notre expérience & nos succès, les moyens que nous avons en main pour faire éclorre des Génies, & des hommes supérieurs à nos ancêtres, en mérite & en vertu? S'il faut des récompenses immédiates pour déterminer

nos

nos efforts vers une entreprise aussi sublime ; chacun de nous n'est il pas à même de les recueillir dans ses enfans, à qui par ses soins il aura fait franchir les barrières de la médiocrité ? Nous l'emportons déjà sur nos prédécesseurs, du côté des talens & de la culture de l'esprit ; que n'ambitionnons nous aussi la gloire de les surpasser en génie, en mœurs, & en habileté à faire porter aux âmes humaines des fruits qu'elles ne produiront jamais qu'au moien d'une excellente Education ! Eclairé comme on l'est maintenant, que ne fait on au moins quelques essais, dans un genre qu'on eut dû tenter dès l'instant de l'établissement des sociétés ! Combien d'hommes que nous voions ignominieusement ramper dans la poussière de l'inutilité, se fussent distingués par de grandes actions, si leurs dispositions apperçues & aidées de bonne heure, eussent été appliquées aux objets qui leur convenaient ! Mais de futiles intérêts, de minutieuses intrigues, de frivoles riens absorbent tout notre tems,

&

& énervent toutes nos facultés ; il n'est point étonnant que les Hommes soient médiocres, ils resteront tels tant qu'on ne fera pas jouer les puissans ressorts, seuls capables de les tirer de la sphère étroite dans laquelle l'indolence les a circonscrits.

Je suis, &c.

A N A

A N A L Y S E

Des matieres traitées dans cet ouvrage.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Ce que c'est que l'Education : Etait elle nécessaire à l'Homme avant l'établissement des Sociétés ? Etat moral de son cœur pendant ce premier période : Examen de ce que dârent être alors les Passions.

DISCOURS II.

Tableau des differens ordres de Loix qui constituent les devoirs de l'homme vivant en Société : Nécessité d'un guide pour les lui enseigner, & l'intéresser à les remplir ; insuffisance & dangers de l'Education des Colléges : Qualités d'un bon Gouverneur ; étendue de ses obligations ; moiens qu'il doit employer pour rendre son Eleve bon, éclairé, honête, vertueux ; & pour en faire un homme de mérite à tous égards.

DISCOURS III.

Application des moiens indiqués dans le Discours précédent : Cours raisonné d'Education, &c.

DISCOURS IV.

Moiens de Perfectionner une Education ; nécessité de joindre l'Expérience à la Théorie : Cours Raisonné de Voiages ; leur utilité : Précautions à employer pour en recueillir tous les fruits dont ils sont susceptibles. Conclusion.

Fautes à corriger.

Malgré toute la vigilance possible, il s'est glissé plusieurs fautes, dans l'impression de cet ouvrage; elles sont plus sensibles dans le DISCOURS PRELIMINAIRE, que dans les trois autres: le Lecteur voudra bien suppléer celles qui n'alterent pas le sens, & se rappeler que ceci est imprimé dans un pays étranger. Voici quelques passages qui demandent à être rectifiés.

Page 12. Ligne 8 . . . pais . . . *lisez* . . . puis.

Page 33. Ligne 9 . . . toutes le puissances, &c. . .
lisez . . . toutes les puissances productrices s'éveilerent devant lui; il les anima d'un rayon de cette flamme divine, qui est son essence; & elles préluderent, &c. . .

Page 34. Ligne 4 . . . rempait . . . *lisez* . . . rompait.

Page 35. Ligne 2 . . . plaisirs . . . *lisez* . . . plaisir

Page 40. Ligne 11 . . . récû . . . *lisez* . . . vécû.

Page 75. Ligne 14 . . . réplendissante . . . *lisez* replendissante.

IL est quelques inexactitudes encore, dont je crois inutile de grossir ce catalogue; elles s'apercevront assez d'elles mêmes: j'y comprends aussi les négligences de punctuation.

L E
G O U V E R N E U R ,
O U
E S S A I
S U R
L'É D U C A T I O N .

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Ce que c'est que l'Education. Etoit elle nécessaire à l'homme avant l'établissement des Sociétés ? Etat moral de son cœur pendant ce premier Période ; Examen de ce que dûrent être alors les Passions.

LA grande révolution qui fit évanouir l'indépendance dont jouissait originairement l'espèce humaine, laisse à considérer l'homme sous deux aspects opposés : dans sa situation primitive, c'était un être dont les seuls devoirs furent ceux que lui dictait la voix immédiate de

B

la

la nature, et qu'elle même lui enseignait à remplir par les moïens les plus simples et les plus faciles. Dans l'état d'affociation qui succéda bientôt à ce période de béatitude, il contracte en naissant l'indispensible obligation de se connaître soi même, & tout ce qui l'entoure ; il dépend de toutes les branches d'institutions sociales formées avant lui ; ses passions excitées à chaque pas par des objets qui enflamment leur ardeur, ont besoin d'être sans cesse modérées pour entretenir l'équilibre dans son âme ; il lui faut se précautionner pour tout le cours de sa vie contre les pièges de l'intérêt personnel qui préside généralement à toutes les actions de ses semblables : quelle foule énorme de connaissances ne doit il pas acquérir pour se disposer à combattre un si grand nombre d'ennemis !

Dès l'établissement des premières sociétés on a fort bien senti que puisque l'homme s'écartait des sentiers dans lesquels le conduisait auparavant la nature, pour s'engager dans un labyrinthe obscur & tortueux, il fallait familiariser son enfance avec les routes ténébreuses qu'il devait ensuite parcourir sans guide : c'est en général, à cette instruction, devenue absolument nécessaire, qu'on a donné le nom d'ÉDUCATION. Chaque peuple, dans l'antiquité,

quité, avait une méthode particulière pour instituer sa jeunesse ; nous avons la nôtre : les unes et les autres ont leurs avantages et leurs inconvéniens : ne serait il pas possibles de perfectionner une opération aussi importante au bonheur du genre humain, en substituant aux moyens lents & incertains qu'on a employé jusqu'à nos jours, des forces nouvelles, dont l'action bien ménagée produirait des effets plus prompts, plus salutaires, et plus durables ? cet examen demande quelques éclaircissemens préliminaires.

QUELLE idée attache t'on communément à ce qu'on nomme l'éducation ? je remarque chaque jour qu'on entend ordinairement par là, d'un côté, la cultivation quelconque de l'esprit, auquel on tâche d'inculquer une certaine portion de rectitude dans les jugemens qu'il porte des choses, par la comparaison des rapports qui existent entr'elles, d'ou l'on infère plus ou moins de justesse dans la manière de penser ; & de l'autre, l'acquisition de ce qu'on prend assez mal à propos pour l'usage du monde ; c'est à dire, de ces bienséances factices, ou plus souvent encore de ces airs, sans la possession des quels, un homme comme il faut ne peut, dit on, paraître dans la société avec décence : si

un jeune homme de dix huit à vingt ans joint à cela le mérite de faire deux pas de menuet, de garder l'équilibre sur le dos d'un cheval pendant un quart d'heure, de diriger la pointe d'un fleuret en tierce ou en quarte, et de parler quelquefois Honneur ou Sentiment, sans favoir la plupart du tems en quoi consistent l'un ou l'autre, on ne manque pas d'assurer de lui, qu'il a reçu une excellente éducation : pour moi, j'avoue ingénument que j'ose appeller cet être là, une machine qu'on a accoutumée à ces sortes de fineries qui ne sont d'aucune utilité réelle ; et que la machine elle même ne fera jamais bonne à rien, si, par malheur, elle reste dans les bornes de ces modifications.

L'ÉDUCATION me semble, à moi, l'art de développer dans l'Homme enfant toutes les facultés de son Ame ; de faire éclore dans son Esprit les germes des idées propres à réaliser son bonheur, & celui des êtres auxquels il doit tenir ; de féconder dans son cœur les principes des vertus morales, que le Souverain Auteur y a déposés en le créant ; d'étudier, d'épier & de saisir l'instant de l'effervescence des passions ; de ralentir, suspendre, & modérer avec habileté l'explosion de celles qui ne pourraient être que nuisibles & destructives, en détournant

détournant imperceptiblement le feu & l'activité des autres, sur des objets, de la fermentation desquels peuvent résulter de nouveaux avantages pour l'humanité, ou pour la patrie ; de lui inspirer le goût des qualités sociales, en lui démontrant qu'elles sont d'un usage indispensable pour qui aspire à l'estime universelle : & de pourvoir, enfin, par des exercices, des mouvemens, & des travaux habituels, à fortifier le tempéramment & la constitution organique de celui dont on se propose de faire un Homme.

DANS l'état naturel, l'Éducation, telle que je la définis, était une chose aussi inutile à l'espèce qu'à l'individu. Si la multiplication des idées est le résultat des réflexions ; si cette multiplication n'est nécessaire que relativement aux liens qui nous attachent à nos semblables ; si la pratique des vertus sociales n'a de mérite & d'effet qu'en raison des rapports que nous avons les uns avec les autres ; il faut convenir que l'Homme isolé, libre, & sans d'autres desirs que ceux de satisfaire les besoins naturels, doit être aussi insensible à la privation des idées, qu'il est indifférent à la succession mutuelle des jours & des nuits ; et que la générosité d'un autre homme, qui, après s'être donné beaucoup de peine pour cueillir les fruits d'un arbre très

B 3'

élevé,

élevé, viendrait les lui offrir, ferait aussi peu d'impression sur son âme, qu'il ne serait touché de reconnaissance pour le ruisseau dont les eaux auraient étanché sa soif.

EN supposant le genre humain récemment échappé des mains de la Nature, chacun des êtres qui le composent, est dans une indépendance absolue de tout ce qui l'environne ; il n'éprouve que cette foible portion d'idées qui résulte immédiatement des premières sensations ; la douleur et le plaisir sont les uniques objets, l'une de son aversion, l'autre de son avidité : s'il a faim, il a l'idée de la douleur, puis que la faim est une douleur commencée ; mais sans réfléchir sur cette idée, il se procure machinalement du plaisir, en mangeant ce qui se trouve à sa portée ; la sensation douloureuse est éteinte, la sensation du plaisir de manger lui succède ; seconde idée qui lui fait oublier la première. Est il fatigué ? idée de douleur ; il se repose, & s'endort ; à son réveil il se trouve sain & rafraîchi ; idée de plaisir ; la précédente n'existe déjà plus.

L'AIR est obscurci de nuages épais ; la tempête portée sur les ailes humides des Aquilons, s'avance, et traîne la désolation sur ses pas ; elle

elle déchaîne les vents, les forêts retentissent de mugissement, les arbres sont renversés ; elle verse ses flots, les fleuves se débordent, les torrens inondent les campagnes ; ses flancs entr'ouverts vomissent la foudre, les éclats du tonnerre frappent à coups redoublés les montagnes & les rochers : l'enfant de la nature est d'abord surpris ; les diverses nuances de la douleur auxquelles nous avons donné les noms de crainte, de terreur, dépourvante, et d'effroi, s'influencent graduellement dans son âme ; il frémit, il frissonne en sentant l'ébranlement continué de l'arbre qui lui sert d'abri ; la terre tremble sous ses pieds, ses yeux éblouis se troublent à la vue d'un Horizon enflammé : à ce spectacle, nous craindrions, nous autres le bouleversement entier de l'Univers, & d'être enveloppés dans la destruction générale ; pour lui, la douleur est la seule peine qu'il endure, il ne craint assurément pas la Mort, il n'en a pas d'idée.

MAIS déjà l'Atmosphère se purifie des noires vapeurs qui l'infectaient, le ciel reprend sa sérénité & sa splendeur ordinaires, les vents sont enchaînés dans leurs cavernes, les rivières sont rentrées dans leurs lits, et roulent paisiblement leurs eaux, un calme rassurant a pris la place du tumulte qui régnoit naguères dans les éléments ;



le Pere de la lumiere achève enfin de diffiper par sa présence les restes de l'orage : l'homme respire, il quitte sa retraite, la sensation douloureuse s'éloigne dans la même proportion qu'elle avoit affecté ses organes ; il se présente, s'écoule, & se réchauffe aux rayons bienfaisans de l'astre qui éclaire son séjour ; il tressaillit à l'arrivée du plaisir, & va d'un pas léger s'asseoir au bord d'un ruisseau, sous le feuillage d'un arbre qui l'invite à cueillir sur ses branches, un repas appêté par les mains de la nature : il jouit maintenant sans réfléchir, comme il étoit auparavant affligé par la douleur sans réflexion.

DES vertus ? il n'en peut connaître, & pratiquer d'autres que celles qui tirent leur origine du sein de la nature : ainsi, il ne se sacrifiera pas de gaieté de cœur pour son frere ; s'il a faim, il ne donnera pas la nourriture dont il est en possession, à un autre qui sentira le même besoin ; mais il aura la pitié, la commisération, la sensibilité à un degré éminent.

QU'IL voie une bête féroce prête à se jeter sur une femme timide, ou à dévorer un faible enfant ! le cri de la nature qui retentit au fond de son âme, le porte à les secourir ; il vole, arrête

arrête le monstre ; la femme ou l'enfant se mettent en sûreté : s'apperçoit il qu'il risque de succomber sous la force de son ennemi : il lui échappe par une fuite précipitée, & trouve un asile sur le premier arbre qu'il rencontre : il n'exige, au reste, aucune reconnaissance de ceux qu'il a sauvés ; & comme il n'a suivi, en faisant le bien, que l'impulsion de son âme, la pureté de son bienfait n'est point, comme parmi nous, ternie par le souffle de la vanité ; il ne s'en croit pas meilleur, & ne pense déjà plus au service qu'il a rendu : telles, ces plantes salutaires qu'un Botaniste cueille sur la cime des rochers arides, ou dans les deserts sauvages ; elles ont crû sans culture, & contiennent sous l'enveloppe de leurs fibres, les sucres vivifiants & précieux d'une terre vierge ; il sçait que leur propriété est bien plus efficace, que celle de ces herbes dégenérées, que la main de l'art fait, à grands frais, véger, dans nos jardins.

Qu'on se représente l'homme naturel au bord d'un fleuve profond ! il apperçoit à l'autre rive un Tigre furieux, déchirant de ses ongles, les entrailles palpitantes d'un enfant, entre les bras de sa mere éperdue, et brisant ses membres ensanglantés sous sa dent meurtrière : Quel conflit de mouvemens, quels combats, quel tumulte

dans son cœur, à ce spectacle ! il voudrait arracher l'innocente victime à la férocité, qui se repaît de son sang ; il s'agite, il cherche à franchir l'obstacle qui l'arrête, il va & revient sur ses pas ; le trouble peint dans ses yeux & sur son front, n'est qu'une foible image de l'émotion de son âme : que ne souffre t'il pas ! il se croit lui même en proie à la rage de l'animal en furie : mais, c'est en vain, il ne peut opposer que de vaines clameurs à la consommation de ce sacrifice barbare : il détourne la tête, en frémissant, & s'éloigne de ces horribles lieux, le cœur navré de douleur, d'amertume, & d'angoisse.

JE sçais que dans les mêmes circonstances, il est peu d'hommes parmi nous, qui soutinssent cet affreux coup d'œil, sans être émûs de compassion ; et cela vient de ce que, quelque soit la force des institutions humaines, pour cimenter en nous les préjugés, et éteindre le flambeau de la Nature, il lance pourtant encore quelques rayons de lumière, dans les occasions où elle est outragée, & perce l'épaisseur des nuages, dont nous avons pris tant de soin d'offusquer sa splendeur primitive ; de sorte que, si nous sommes sensibles aux malheurs de nos semblables, si, même, nous souffrons à
la

la vue de leurs peines ; c'est qu'alors, en nous les appropriant, nous rentrons pour quelques momens, sans y faire attention, dans l'ordre naturel, et dès là, nous renonçons, pour cette circonstance particuliere, au titre d'hommes civilisés, qui nous met en droit, peut être, de voir périr un malheureux, sans être touchés de sa perte.

MAIS, il y a toujours cette différence, entre la maniere dont l'homme naturel est pitoiable, & celle dont nous le sommes à notre tour, que l'âme du premier n'étant distraite par l'étude et l'accomplissement d'aucun devoir de convention, donne à la pratique des vertus réelles, toute la force & l'énergie dont l'Auteur des êtres les a rendues susceptibles : il est compatissant à l'extrême, mais il n'est pas généreux, puisque la nature n'institua pas la générosité ; au lieu que, nous autres, dont les facultés sensibles sont affaiblies & émouffées, par cette foule de petites attentions, que nous sommes forcés de distribuer à tant d'objets différens ; nous sommes devenus hors d'état de déployer le sentiment de la commiseration dans toute son étendue ; et comme la vanité trouve mieux son compte dans l'exercice des vertus convenues, que dans celui des vertus natu-

relles.

relles, nous sommes bien plus fréquemment généreux que nous ne sommes compassifs.

AINSI, l'homme dans l'état de nature, n'a donc besoin ni de combinaison d'idées, ni des vertus sociales qui nous sont devenues si nécessaires : mais quel usage ferat'il de ses passions ? grossier comme il est, comment pourrat'il leur mettre un frein, puis qu'avec toutes nos réflexions & notre civilisation, nous avons encore bien de la peine à modérer la fougue & l'impétuosité des nôtres ?

JE ne m'arrêterai point à faire remarquer, combien l'empire de l'habitude influe chez nous, jusque sur notre façon de raisonner & de juger de tout : Pourquoi quand on veut analyser l'homme antérieur à l'établissement de la société ; se trompe t'on le plus souvent dans les jugemens qu'on en porte ? c'est qu'on ne l'examine pas tel qu'il est en effet ; on ne l'isole pas assez ; on ne s'apperçoit pas que l'idée qu'on s'en forme est toujours d'après les modèles que nous avons constamment sous les yeux ; on détermine sa manière de voir, de sentir, de penser & d'exister, toujours relativement à ce qui se passe parmi nous, à ces divers égards ; de sorte, qu'au lieu de raisonner sur l'homme naturel, on

I

raisonne,

raisonne, en effet, sur celui qui après avoir connu la société pendant un tems, aurait pris un beau matin le parti d'aller vivre au milieu des forêts, & y aurait porté, au moins, les demies connoissances qu'il aurait acquises dans le commerce du monde : C'est le cas d'un Peintre qui n'ayant jamais vû que les jardins enchantés de Marly, croirait avoir dessiné un paisage champêtre, si en copiant les bosquets dont il a l'imagination remplie, il s'était contenté de retrancher la symetrie des arbres, & de substituer à la magnificence d'un Palais, l'élégante simplicité de quelques maisons particulieres ; Remontons, de bonne foi, jusqu'au véritable élève de la Nature, & gardons nous, si nous voulons le contempler tel qu'il est, de nous arrêter à l'hermitage de l'industriex Robinson Crusœ, ou de quelques autres sauvages modernes.

DANS l'état de Nature, l'effet de la plus part des Passions est nul dans l'homme. L'Élément captif dans les molécules du Salpêtre, ne se dégage de sa prison qu'à la rencontre violente des corps dont le choc développe l'étingelle qui rompt les foibles liens opposés à l'impetuositè de sa furie : Ainsi les Passions resserrées dans leur germe, au centre de l'âme humaine, ne brisent leurs chaînes, & n'éclatent qu'au moment,

ment, ou les desirs de l'homme sont irrités à la vue des objets, ou des biens, dont la jouissance lui semble d'autant plus précieuse, qu'il lui est plus difficile de se la procurer : C'est alors, que comme un feu dévorant, elles consomment tout ce qui heurte leur foudroiante activité ; & plus elles trouvent d'obstacles à vaincre, plus elles contractent de forces nouvelles, pour renverser tout ce qui les environne ; jusqu'à cette époque terrible, elles restent dans une sorte d'inertie, qui pourrait faire révoquer en doute leur existence, si on ne les voyait s'enflammer à l'éclair de la sensation qui dissipe leur létargie.

Si l'homme originel trouve à ses cotés, ou à sa portée tout ce qui peut être l'objet de ses desirs ; s'il lui suffit d'ouvrir les yeux, & d'étendre les mains, pour satisfaire sur le champ à tous ses besoins ; si, enfin, aucun pouvoir ne lui dispute la jouissance des biens que la Nature libérale a destinés à son usage, & s'il ne peut rien souhaiter, qui ne lui soit offert à l'instant même auquel il le desire ; rien ne doit donc troubler chez lui le silence des Passions ; elles restent toutes ensevelies dans un profond sommeil, & leur parfaite quiétude assure à son âme un calme qui ne sera interrompû, que, lorsque devenu aveugle sur ses propres intérêts, la funeste

nefte industrie de quelques uns de ses freres lui aura fait découvrir d'autres biens, dont il n'aurait jamais conçu la possibilité, & qu'à peine il connaît, que déjà il veut, à quelque prix que ce soit, en être possesseur, ou au moins les partager : ce sera l'écueil fatal de sa tranquillité, de son innocence, & de son bonheur.

A QUOI se bornent ses besoins dans sa premiere condition ? On l'a dit avant moi : ils sont les mêmes que ceux des autres animaux ; le catalogue n'en est pas long : la Nourriture, le Repos, & une Compagne. Replions nous sur nous mêmes, fondons nous ; un coup d'œil sincère & réfléchi nous convaincra qu'il ne nous faut rien de plus pour notre subsistance & notre conservation, & que s'il est des milliers d'autres choses que l'habitude & l'usage nous ont rendues nécessaires, tout cela doit être relegué dans la classe des superfluités, de même que les épices, le café, le sucre, & tant d'autres poisons lents, dont la privation ne nuisoit pas plus au bonheur de nos Peres, que leur dangereuse jouissance n'ajoute au nôtre, depuis la découverte de l'Amérique & des Indes Orientales.

PLACEZ à une égale distance de l'heureuse grossiereté du premier âge du monde, & du
perni-

pernicieux refinement de celui ou nous vivons, un homme né & élevé dans une de ces délicieuses vallées dont les Alpes sont les remparts éternels; il n'est jamais sorti de cette magnifique enceinte; jamais les cris de la Discorde, ni les siffemens de l'Envie n'ont effrayé son oreille; il ignore ce que c'est que l'Intérêt avide, & la basse Avarice; la Haine cruelle, les emportemens de la Colere, & les Sanguinaires excès de la Vengeance, sont des monstres qui n'habitent que les Villes, & dont l'haleine impure ne fouilla jamais l'air salubre qu'il respire; l'Ambition multiplie parmi nous ses téméraires efforts pour élever son trône sur nos têtes; l'Orgueil nous charge de fers, & nous foule dédaigneusement aux pieds; leur odieux empire ne s'étend pas jusqu'à son paisible séjour: Accoutumé à regarder les Montagnes qui l'environnent comme les bornes de l'Univers, il ne soupçonne pas même, qu'elles lui dérobent la vue d'une multitude d'êtres de son espèce, dont la vie n'est qu'un déplorable tissu de folies, de calamités, & de tourmens: il use en paix des biens que la nature lui prodigue, & comme il ne court pas après le vain fantôme des aïances perfides que l'art s'étudie à inventer pour nous, aussi n'a-t-il pas à lutter contre cette foule de maux qui en font l'inféparable cortège: le
 champ

champ qu'il cultive, lui fournit l'aliment nécessaire à sa conservation ; le ruisseau qui fuit dans la prairie, le défaltere ; la laine de son troupeau le garantit des rigueurs de l'Hiver ; son humble cabane est l'abri qu'il oppose à l'humidité des pluies ; son Epouse, sa digne & vertueuse compagne est l'objet de toutes ses affections ; il possède les vrais trésors, il ne desire rien, ou plutôt il a tout ce qu'il desire ; son cœur est en paix, & il est heureux.

TEL, & plus simple encore est l'enfant de la Nature : Cette tendre & prévoyante Mere a accumulé autour de lui tout ce qu'il lui faut : la terre est la source féconde ou il puise sans cesse ; il se nourrit de ses fruits, il boit ses eaux ; la lumière du soleil l'éclaire ; il se repose à l'ombre des forêts, sur un tapis de verdure, ou choisit, pour se livrer aux douceurs du sommeil, le premier antre qu'il rencontre : de quelque côté qu'il porte ses pas, il y trouve la liberté, & l'abondance ; le soin inquiétant du lendemain ne trouble jamais son imagination ; il sçait que personne ne lui contestera l'usage des biens dont il a joui aujourd'hui, hier, & depuis qu'il existe ; il n'est pas tenté d'entreprendre un travail inutile pour amasser, la nature s'en charge pour lui, & l'Avare est engourdie au fond de son cœur.



IL VOIT d'autres Créatures faites comme lui, & agissant de même ; toutes suivent l'instinct qui les porte à conserver leurs vies en usant des richesses qui leur sont communes : l'une d'elles est conduite, par hasard, au pied de l'arbre qui a nourri celui-ci depuis deux jours ; elle en détache quelques fruits, parce qu'elle a faim en ce moment ; il le voit sans colere ; jamais il n'a prétendu que cet arbre lui appartint exclusivement ; un coup d'œil lui en découvre vingt autres, qui seront pour lui autant de ressources, quand il aura besoin de manger.

QUELLE prise aura l'Envie sur un être qui jouit des mêmes avantages que toute son espèce ? Aucune, ce me semble, si cette Passion n'est que le desir impuissant d'avoir quelque chose, dont la privation est d'autant plus sensible, qu'on remarque un nouveau degré de bien-être attaché à sa possession. Mais s'il n'apperçoit rien entre les mains d'autrui, qu'il ne puisse également se procurer, au cas que la fantaisie lui en prenne ; si voiant son semblable couché sous un berceau de feuillages, ou savourant avec apétit la chair d'un lièvre, il veut en avoir autant ; il ne tient assurément qu'à lui de disposer de toute la forêt pour se construire une feuillée, & de poursuivre le premier lièvre qui traversera
la

la campagne : cet expédient est bien plus court pour lui, & bien moins dangereux, que d'effaier d'arracher à son frere, ce qu'il peut facilement avoir d'un autre côté, & de s'exposer à l'horreur d'un combat, dont l'idée ne s'arrange pas même dans son esprit : ce serait autre chose, s'il avait des difficultés insurmontables à vaincre ; si les moiens de prendre un lièvre lui manquaient, ou si celui qu'il a vû dévorer était le seul qui existat ; mais rien de tout cela ; le gibier est à vingt pas de lui, il n'en a que trente à faire pour le saisir, aucun pouvoir ne l'en empêche ; car la Nature accorde indistinctement le droit de chasse à tous ceux qui ne suivent que ses bienfaisantes loix.

OR, les Passions ne sont excitées que par l'équillon des obstacles qui gênent leur activité : & si rien ne s'oppose à l'accomplissement des desirs de l'homme naturel, chez lui l'Envie dort à l'ombre d'une satiété universelle.

CONÇEVRA t-on comment, dans la totalité des êtres qui l'entourent, il pourrait s'en trouver un seul qu'il eut lieu de haïr ? il faudroit pour cela, si je ne me trompe, que quelqu'un d'eux entreprît de lui faire du tort, ou de l'offenser : les seuls moiens d'y reussir, seraient d'atten-

d'attenter à sa liberté, d'attaquer sa vie, ou de lui ravir de vive force l'aliment destiné à sa conservation ; mais aucun n'étant intéressé à le dépouiller de l'un ou de l'autre de ces biens, on le tentera d'autant moins, qu'on est intimement persuadé, que l'homme attaqué épuiserait tout ce qu'il a de vigueur, pour faire repentir l'agresseur de sa témérité : Quel seroit donc le motif qui pourrait déterminer un homme à vouloir priver un autre de quelque portion de ces avantages que leur Mere commune leur a également départis à tous deux ? son état en deviendra t'il meilleur ? espere t'il d'être plus heureux par le malheur d'autrui ? & quand on pourroit supposer qu'il pût avoir l'idée d'un degré de bonheur supérieur à celui dont il jouit actuellement ; comment imaginer qu'il fut assés aveugle pour le faire consister dans la destruction, l'éclavage ou la misere d'un être, dont l'existence ne lui nuit pas, dont la liberté ne le gêne en rien, & dont le bien être est aussi indifférent au sien que s'il n'eut jamais vécu ? Rien n'alterera donc la douce tranquillité de ses jours, & personne ne trouvant son compte à l'outrager, ou à enchaîner le droit qu'il a d'user des trésors communs, son cœur n'aura, à son tour, ni fiél ni aigreur contre personne ; & la Haine mere de la Vengeance restera assoupie, jusqu'au moment

OU

ou une affociation quelconque lui donnera le signal du reveil : Cette union, ne fut elle qu'entre deux individus, suffit pour donner l'effort à toutes les passions ; mais cette circonstance change l'ordre primitif ; c'est le berceau de la Société ; la Nature en gémit, son Sceptre lui échappe des mains ; & dès lors son regne n'existe plus sur la terre.

L'AUDACIEUX Prométhée se place à Côté des Immortels ; l'ingénieuse Allégorie l'enchaîne sur les glaces du Caucase ; elle crée un Vautour qui ronge chaque jour ses entrailles sans cesse renaissantes, & perpétue ainsi l'horreur de son supplice.

IMAGE de l'ambitieux, & des peines cuisantes dont son cœur est dévoré.

LE DESIR de s'élever au dessus des autres, est l'effet d'une foule de combinaisons, de rapports, & de calculs pénibles pour l'imagination ; & dont la faiblesse, ainsi que la stérilité de celle de l'homme naturel le rend absolument incapable :]
 que fit celui qui, le premier, forma l'orgueilleux projet de dominer sur ses semblables ? il commença d'abord par se dégoûter du joug des premières loix, qui dans l'institution de la société,

ciété, ne pouvaient être que des conventions communes, que tous adopterent, & que tous promirent d'observer : ce dégoût le porte à les éluder le plus qu'il peut, pour se rapprocher d'autant plus de l'état d'indépendance que leur établissement a fait évanouir ; l'espèce de satisfaction qu'il éprouve au relâchement des liens dont il avoit consenti à être garotté, croît en proportion de la difficulté qu'il rencontre à les rompre entièrement ; cet instant est pour lui l'époque de la réflexion.

“ INSENSÉ, se dit il à foi même, par quel
 “ lâche aveuglement ai-je consenti à me char-
 “ ger de chaînes, dont le fardeau me semble de
 “ jour en jour plus insupportable ? Comment
 “ me vois-je honteusement tombé du faite de la
 “ liberté, dans l'abîme du plus bas esclavage ?
 “ Quel moien de recouvrer mon indépendance
 “ primitive ? les autres individus de mon espèce
 “ ne sentent ils donc pas la perte qu'ils ont
 “ faite ? si cela est, ils ne sont pas dignes du
 “ bonheur dont ils sont déchus : Pour moi, je
 “ veux, à quelque prix que ce soit, m'affran-
 “ chir des indignes liens qui m'importunent ;
 “ l'indifférence avec laquelle ils traînent leurs
 “ fers, ne prouve t'elle pas qu'ils sont nés pour
 “ la servitude ? Mais, s'il leur faut un Maître,
 “ qui

“ qui sera plus en état de l'être, que moi, dont
 “ l'âme se révolte à l'idée de toute situation
 “ précaire? fans doute, cette âme qui me meût,
 “ est d'une nature supérieure à la leur . . . Je
 “ le sens, au desir que j'ai de leur comman-
 “ der Toutefois, de quel droit pré-
 “ tendé-je m'élever au dessus de mes sembla-
 “ bles? la Nature ne les fit elle pas mes Égaux,
 “ en nous donnant à tous une existence com-
 “ mune? n'est-ce pas violer leurs prérogatives,
 “ que d'entreprendre de les asservir? ne devrai-
 “ je pas mes succès à des crimes! j'entrevois
 “ des combats, des meurtres il est vrai,
 “ mais je ne puis me dégager moi-même de la
 “ dépendance où je suis encore, qu'en les char-
 “ geant du joug dont je me ferai affranchi . . .
 “ C'en est fait . . . il m'en coûtera quelques
 “ forfaits . . . mais, je serai libre . . . que
 “ dis-je? je serai votre Maître, & vous serez
 “ mes esclaves.”

TEL dût être, à peu près le raisonnement du
 premier mortel qui se fraia le chemin à la Sou-
 veraineté: C'est ainsi que pensèrent Sylla, Cé-
 sar, Cromwell, & tous les tyrans qui accable-
 rent les nations sous le poids de leur Sceptre de
 fer; & si maintenant, tel Ambitieux altéré de
 la soif de commander, va droit à son but, & dis-
 pose

pose ses batteries, sans s'être préliminairement mis l'esprit à la torture, pour se démontrer à foi-même combien il est doux d'être au dessus des autres, c'est qu'il use de l'expérience de ses prédécesseurs ; ils ont calculé pour lui, en pensant pour eux mêmes les avantages, & les inconvéniens du rang Suprême : il se contente de conclure de leurs principes, & dit avec le Cardinal Alberoni, "*le souverain bonheur est à la première place ; j'y cours.*"

CEPENDANT, le nouveau raisonneur agit d'après son système ; il va trouver ses compagnons, & déguisant la perversité de ses intentions sous le masque de l'hypocrisie, & de l'imposture, il tâche d'exagérer à leurs yeux les dangers d'un genre d'association, ou les intérêts de chaque particulier sont si peu liés à l'intérêt public ; il leur peint avec plus ou moins de force les prétendus périls auxquels les exposerait une incurSION de leurs voisins, propose de resserrer plus étroitement des nœuds, qui ne sont encore, dit il, que les affreindre, sans les unir ; demande s'il ne serait pas plus expédient de confier l'administration de l'autorité aux mains d'un seul, dont la force, la sagesse, & les talens pussent défendre la société entière contre les entreprises des ennemis communs, assurer la forme du gouver-

gouvernement par des loix salutaires, & protéger de sa puissance tout membre de l'Etat offensé dans sa personne ou dans ses biens : & le fourbe termine son infidieux discours, en offrant de se foumettre le premier à celui d'entr'eux que la République aura élu pour Chef.

COMME le desir qu'il a de réussir lui prête une sorte d'éloquence très propre à séduire ses auditeurs, & que d'ailleurs leurs esprits grossiers sont peu en garde contre la surprise, ils sont déjà persuadés : le zèle dont il leur semble animé pour le bien de la cause commune, & le mérite d'avoir imaginé un plan, en apparence si utile à l'Etat, les détermine à le choisir lui même pour être ce Chef qu'il propose : la plupart se rangent avec empressement à ses cotés ; les plus sages, c'est à dire le plus petit nombre, s'opposent en gémissant à un attentat contre la liberté publique ; mais les premiers transportés de l'enthousiasme que leur a inspiré leur séducteur, les traitent de rebelles ; la fureur s'allume dans leurs cœurs, elle étincelle dans leurs yeux ; la Discorde applaudit du haut des airs ; elle aiguise ses poignards, & donne le signal du combat : les concitoyens s'entr'égorgent, le parti le plus foible est massacré par l'autre ; l'Imposteur triomphe ; & les pierres du premier

C

trône

trône ou s'affied l'ambition, sont cimentées par des flots de sang humain.

VOILÀ quelle est la marche invariable de cette Passion dont le propre est d'enfanter des révolutions sur la terre, & de changer la face des Empires : Excitée à l'aspect du sommet des grandeurs, elle ne s'occupe, pour y atteindre, qu'à former des projets, & fomentier des cabales ; fertile en inventions, elle ourdit des intrigues, & c'est à travers le feu des dissentions qu'elle attise sans cesse, qu'elle parvient enfin, à lever sa tête altière, au dessus des ruines, qui font son ouvrage : ainsi, Catilina prétendait affermir sa Patrie ; ainsi le sanguinaire Octave porta le coup mortel à la liberté de Rome ; les têtes des pros crits furent la bâte du pouvoir absolu, qu'il fonda sur les débris du Capitole.

OR, je demande à quiconque peut faire rétrograder son esprit jusqu'au période de l'enfance du genre humain, si l'homme, dénué alors de cette masse de notions qu'il n'a acquises qu'à l'aide de plusieurs siècles d'expériences & d'observations, est en état de faire idéalement des comparaisons si compliquées, de poser des principes généraux ; de concevoir d'une manière abstraite qu'il y a du plaisir à être obéi,
de

de tirer de cette abstraction des conséquences particulières, de se les appliquer, en comparant l'état de non domination ou il est, avec l'état de pouvoir ou il s'agirait d'être ; & si, dans l'hypothèse que ces sortes d'idées pussent lui venir, on ne sçait comment, il pourrait, par des opérations plus difficiles encore que les premières, se former un système de moïens raisonnés, propres à le conduire à son terme ; imaginer des expédients pour persuader à ses compagnons que la dépendance est meilleure pour eux que la liberté, qu'il vaut mieux avoir un Maître, que de n'être soumis à personne ? Comment, enfin, pourra t'il leur faire comprendre, & aller jusqu'à les convaincre, que leur condition présente est moins heureuse qu'elle ne le serait, s'ils s'engageaient à subordonner leurs actions & leur conduite à la volonté d'un seul ; & de là, leur déclarer que ce seul, est lui même ? Supposé qu'ils l'écoutassent sans indignation, quels Sophismes emploira t'il pour leur démontrer qu'il est plus sage qu'eux tous ; qu'il a imaginé pour eux un plan de bonheur, à l'exécution duquel il veut consacrer ses jours ? il faudra qu'il leur expose les ressources dont il prétend faire usage, pour obvier à tous les inconvéniens du nouveau genre de vie qu'il leur propose : Disons tout ; il faudra que cet homme

C 2

qui,

qui, depuis qu'il existe, n'a peut-être pas réfléchi six fois sur les premières idées qui lui sont venues des objets sensibles, devienne tout à coup le plus adroit, que dis-je ? le plus sublime Génie qui doive jamais étonner le terre.

SI L'ON fait attention à la rareté du concours de circonstances, nécessaire pour produire dans nos tems civilisés, le développement du Génie, dans un homme, à qui la Nature aura donné toutes les dispositions propres à cet effet ; &, si l'on considère combien peu l'on voit éclore de ces sortes de phénomènes, malgré la réunion fortuite de toutes les causes qui peuvent les féconder ; on conviendra sans peine, que l'Etat naturel, qui fut le sein de l'innocence & de la paix, étant, au reste, privé de ce degré de fermentation, qui seul échauffe, vivifie, & corrobore les facultés de l'âme, ne pût jamais être la matrice du Génie ; car il n'y a pas d'effet sans cause.

CE n'est pas tout ; il ne suffit pas d'avoir accordé gratuitement à l'homme naturel cette activité créatrice, qui, sans qu'il ait de modèle, sur lequel il puisse se régler pour penser & agir, lui aura fait tirer de son propre fond, tout inculte qu'il est, les idées nécessaires pour mettre
en

en ordre toutes les parties du projet de se distinguer de ses semblables, en devenant leur Maître; il seroit encore question de savoir, si après avoir conçu ce prodigieux dessein, par quelque voie extraordinaire ou surnaturelle que ce pût être, il pourra être tenté de mettre la main à l'œuvre, & d'exécuter son plan: Pour résoudre ce problème, il ne s'agit que d'examiner ce qui détermine l'Ambitieux à tendre sans cesse vers l'élévation.

IL EST tout simple de vouloir être heureux: ses yeux fascinés par l'orgueil, voient à la première place un degré de bien être qu'ils ne découvrent point ailleurs; pour lui, le bonheur n'est qu'au sommet, il y dirige son vol. Pour que la même chose pût avoir lieu dans l'État de nature, il faudroit que l'homme qui y vit, eut non seulement l'idée d'une autre condition que la sienne, mais, qu'il fut assuré encore, de rencontrer dans cette autre condition des avantages qui, comparés avec ceux dont il jouit maintenant, lui parussent sensiblement emporter la balance; car, on n'en doute plus, l'intérêt personnel est le moteur universel de toutes nos actions.

* QUELLE branche de félicité manque t'il à un être dont l'apanage est la liberté & l'abondance;

qui ne tient à rien ; dont les besoins peuvent être aussitôt satisfait que sentis ; pour qui tout est jouissance ; incomparablement moins sujet à la douleur que dans toute autre situation possible ? Roi de la terre, qu'il parcourt en Souverain, & qui lui offre à chaque pas de nouveaux trésors qu'il s'approprie, & dont personne ne lui conteste l'usage ? Déchargé du soin inquiétant de pourvoir à sa subsistance, dont la Nature libérale fait tous les frais ? Doué d'une âme capable de contempler avec extase toutes les merveilles de l'univers ? Revêtu d'un corps, dans lequel la Force & la Santé se disputent la gloire de consolider la plus magnifique organisation ? Revêtu d'une forme, à laquelle le Pere des êtres a ajouté une empreinte secrète, qui semble imposer le respect à toutes les autres Créatures ? nageant, enfin, dans un Océan de biens, dont la source est intarissable, & la possession inaccessible à ces poisons malfaisans, toujours mêlés aux voluptés chimériques que nous avons follement substitués aux plaisirs réels ?

Est il à croire qu'un tel être ainsi reposant entre les bras de la Nature, pût avoir quelque motif de changer son sort contre un autre quelconque ? Eh, quels attraits aurait pour lui la
Cou-

Couronne du monde ? ajouterait elle une nuance à sa félicité ? Loin de là ; elle lui imposerait le fardeau de veiller à sa propre sécurité, & a celle des autres qui lui seraient soumis : dès lors, plus de liberté pour lui, multiplication de besoins, origine de mille desirs jusques là inconnus, naissance des peines & des soucis de toute espèce : les Hommages de ses sujets émousseront, dira t'on la pointe des épines de son nouvel état ! . . . d'accord si l'on veut ; mais en restant dans l'ancien, il n'y avoit aucune pointe d'épine à émousser : Eh puis, demandez aux Rois, si les bassesses de leurs flatteurs chassent les chagrins qui assiègent leurs Trônes ; & aux Tyrans, si le coup d'œil de cent mille esclaves rampans à leurs pieds, calme les remords qui déchirent leurs cœurs.

L'HOMME naturel est content dans son état, son existence n'est à charge à personne, et celle d'autrui ne l'embarrasse point : vivant dans l'impuissance absolue d'apercevoir en soi-même quelque qualité que ses semblables ne possèdent pas également, il n'a garde de se préférer à aucun d'eux : heureux dans la condition ou le Ciel l'a fait naître, il ignore s'il pourrait en changer ; &, comme nulle créature ne le gêne dans l'exécution de ses volontés, il ne lui

entre pas même dans l'esprit qu'il puisse être en droit de captiver celle des autres : il parcourt tranquillement sa noble carrière, sans penser que d'autres en fournissent une semblable à ses côtés : c'est un fleuve majestueux, qui roule paisiblement ses eaux ; aucune digue ne resserre ses bords, rien n'interrompt son cours, il ne cause aucun ravage dans les lieux où il passe, & mêle enfin ses flots à ceux de l'Océan immense dans lequel vont s'engloutir tous les êtres.

JE glisse rapidement sur les preuves de l'opinion où je suis, par rapport au calme que laissent à l'homme les passions, dans l'état naturel ; les bornes que je me prescris ne me permettent que d'effleurer les surfaces ; que de choses il y aurait à ajouter encore ! ce que j'ai dit suffira, néanmoins, pour convaincre tout esprit judicieux que l'avarice, la colère, la haine, l'envie, l'ambition & l'orgueil, doivent se taire dans le temple de la Nature : Essayons maintenant de caractériser la forme sous laquelle il est permis à l'Amour d'y paraître.

S'IL fut un tems où l'Amour eut droit de se monter au genre humain sous les traits naïfs de l'enfance, ce ne pût être que celui où, tout
ce

ce qui respire portait encore l'empreinte de cette charmante ingénuité qui embellissait les commencemens du regne de la nature : Conçu dans le même sein qui avoit donné la vie à toutes les substances, il devint, en naissant avec elles, l'Ame de l'univers : les premiers sons qui se firent entendre sur la terre, furent ceux de sa voix ; ses doux accens pénétrèrent jusqu'au fond des cœurs : toutes les puissances productrices s'éveillent devant lui ; il les anime d'un rayon de cette flâme divine, qui est son essence, & elles préludent sous ses auspices cet harmonieux concert qui produit & perpétue la chaîne immensurable des êtres.

CE Dieu n'avait alors d'autres attributs que son bandeau & ses ailes ; & la facilité avec laquelle les hommes suivaient la pente de ses loix, ne l'avait point encore forcé de s'armer de ces flèches cruelles, dont les blessures sont si souvent fatales aux infortunés qui en sont atteints : toujours accompagné de la candeur, on ne voyait point à sa suite ces desirs inquiets, ces regrets amers, ces repentirs farouches dont il est presque toujours escorté parmi nous : Ce n'était point cette effrayante divinité née, suivant Héfiode, du commerce monstrueux de la Nuit, & du noir Erébe ; c'était un Enfant orné de ses

seuls attrait, dont les yeux innocens souriaient à tous les mortels, & qui n'emploioit d'autres liens pour les unir, qu'une guirlande légère, dont le tissu se rempait au moindre effort ; enfin sous l'empire de cet aimable législateur, ses heureux sujets ignoraient qu'ils lui fussent soumis, même en lui obéissant : moins entraînés qu'attirés sur ses pas, c'était à leurs cœurs dociles qu'il dictait ses volontés, en les inclinant à leur exécution par la voie du plaisir.

L'HOMME se nourrit dès l'instant qui suit immédiatement celui de sa naissance ; le période de ses premières années est pour lui une saison uniquement consacrée à la végétation : l'aliment destiné à la conservation de tous les animaux, a encore un autre usage pour l'enfant ; celui de le faire croître, de développer ses faibles organes, & de consolider toutes les parties de son corps. Si ce besoin est presque le seul qu'il éprouve alors, il doit le sentir beaucoup plus vivement que dans un âge plus avancé ; & la sensation dont il est affecté en le satisfaisant, doit être plus agréable que si ses desirs étaient partagés ; aussi voit on les enfans, manger avec plus de plaisir que les hommes faits ; l'avidité avec laquelle ils paient ce tribut à la nature est, en même tems l'exacte mesure, & du degré de
faim

faim qu'ils ont souffert, & de la portion de plaisirs qu'il goûtent en l'appaisant.

C'EST ainsi que s'écoule le Printems de la vie de l'homme naturel : borné au desir aveugle de donner du corps & de la force à son existence, rien de ce qui est dans l'univers ne peut lui plaire ou le toucher, que ce que l'instinct lui indique de propre à concourir à son but ; il emploie ses yeux, ses oreilles, ses mains, toutes ses facultés physiques à se procurer de la nourriture ; il semble que ses sens soient autant de véhicules chargés de lui transmettre les sucs nourriciers de la terre ; vous diriez qu'il se presse de vivre, & qu'il lui importe d'arriver à une première station de sa carrière, ou un secret présentiment l'avertit qu'il trouvera de nouveaux biens, jusqu'alors inconnus.

AINSI on voit ce gland dont le germe s'est développé dans le sein qui l'a reçu, élever une tige délicate, & pousser, en même tems, ses tendres racines de différens côtés : ces faibles canaux pénètrent, & s'influent dans les réservoirs imperceptibles, où la nature a déposé cette précieuse essence destinée à entretenir le regne végétal ; ils y pompent sans cesse, élaborent, & charrient jusqu'aux extrémités de la

jeune plante, de nouvelles portions de chyle : la tige monte & se fortifie, elle se couronne de rameaux, qui acquierent à leur tour de la consistance ; & bientôt, ce sera un chêne dur & robuste, qui bravant les orages, chargera ses branches d'une moisson de fruits, qui préparent aux siècles futurs des forêts immenses.

L'HOMME parvenu à ce degré de formation marqué par la Nature pour être le terme auquel doit cesser l'oisiveté machinale dans laquelle il a croupi jusqu'alors ; le mélange des élémens dont sa substance est composée, & celui des corps hétérogènes dont il s'est imprégné depuis qu'il respire, ont produit un levain qui commence à fermenter ; cette sourde révolution excite un frémissement qui retentit en peu de tems dans toutes ses parties organiques ; une exhalaison s'élève du centre de ce tourbillon informe, sa chaleur s'insinue dans toutes les branches du système animal : Rendû attentif, il se trouble à l'épreuve de cette nouvelle sensation : la flame portée par la circulation jusqu'au principe de la vie, allume toutes les matieres combustibles, & bientôt l'embrasement devient universel : dans cette confusion, & ce tumulte général de ses facultés, quel parti va prendre cet être dépourvû de connaissances, pour arrêter
les

les progrès de l'incendie, & modérer au moins l'ardeur des feux qui le brûlent ? Nouvel Hercules, se laissera t'il consumer dans la tunique du Centaure, & hâtera t'il ainsi l'instant de sa destruction ?

NON ; cette même puissance qui l'a créé, & dont l'œil éternel est continuellement ouvert pour l'éclairer et le conduire, saura bien lui indiquer le moien de recouvrer sa tranquillité primitive : conduit par cette tendre & prévoiante Mere, à quelque distance des lieux ou il se livrait à de vaines agitations, pour se dérober aux inquiétudes d'une situation qui l'effraie, il aperçoit une autre créature qui lui ressemble ; leurs besoins sont les mêmes ; leurs yeux se rencontrent ; ce regard lancé un trait de lumière jusqu'au fond de leurs cœurs palpitans, il y anime le desir qui les approche & les unit, tandis que la main de la Nature les enveloppe d'un nuage rafraîchissant, dont la douce vapeur tempère la vivacité de leurs feux.

A ces momens du regne éphémere de la volupté, succède un calme délicieux : l'homme rendu à lui même, voit un nouvel ordre de choses ; le flambeau de l'expérience vient d'éclairer son esprit ; il sçait maintenant que
la

La faim & la soif ne sont plus les seuls maux qu'il ait à craindre ; mais il se réjouit, en pensant au plaisir qui accompagne la satisfaction du nouveau besoin qu'il a contracté ; bien résolu de recourir au même remède, toutes les fois qu'il sentira la même espèce de douleur. Il continue cependant à mener le même genre de vie qu'auparavant ; il jouit de l'instant actuel, sans étendre sa vue sur un avenir incertain ; assuré, que quelque soit le sort qui lui est réservé, nulle force, nulle loi ne l'empêchera d'employer les moïens qui seront les plus propres à en adoucir la rigueur.

PEUT-ÊTRE ne reconnaîtra t'on pas à ce tableau, cette Passion terrible, qui, quand elle exerce parmi nous son redoutable empire, s'empare de toutes nos facultés, égare notre raison, nous précipite dans mille écarts, & nous fascine les yeux, au point de ne voir de beau & d'aimable, que l'objet qui nous enchaîne. Ce n'est point là, dira t'on, cet amour, dont les emportemens furieux ont si souvent ensanglanté la terre, dont les moindres mouvemens sont des transports ; qui toujours suivi de la cruelle jalousie, lui donne à immoler tout ce qui lui fait ombrage, & renverse dans sa rage éffrénée tout ce qui s'oppose à l'impétuosité

tuosité de son cours. On n'y voit non plus aucune nuance de ces délicieux sentimens qui inondent l'âme d'un Amant aux pieds de ce qu'il adore ; ni ce délire enchanteur qui enivre deux cœurs sensibles, unis par les liens d'une tendresse qui les rend indifférens à tout ce qui ne se rapporte pas à l'objet aimé : Ce n'est point cette inexprimable sympathie, qui identifie les goûts & les inclinations, & qui, par un de ces prodiges qu'il n'est donné qu'au véritable amour d'opérer, de deux êtres réellement distincts, n'en fait plus qu'un seul : on n'apperçoit ici qu'un besoin physique, & purement machinal, comme celui de boire & de manger ; il en provient un desir, & ce desir est à peine satisfait, que la Passion est éteinte. Appellera t'on cela l'Amour ?

ASSURÉMENT, c'est lui même : & si nous le méconnaissions aujourd'hui à la simplicité de ces linéamens sous lesquels je le présente, c'est qu'en passant par nos mains, nous l'avons dénaturalisé au point d'avoir perdu jusqu'à l'idée de ses qualités originelles. Il en est de lui comme d'une jeune Beauté, dont les innocens appas font l'ornement de son hameau ; ses graces ingénues font sa parure, elle seule ignore le prix de ses charmes : qu'un malheureux
hasard

hasard la conduise à la Capitale ; bientôt elle éblouit cet éflaim de Luxurieux, dont l'occupation journaliere est de tendre des pièges à l'innocence ; déjà l'opulence s'en empare, elle étale à ses yeux & ses trésors & toute la pompe du luxe ; qui la garantira de la séduction ? elle succombe, elle apprend à se familiariser avec tout ce qui l'étonnait d'abord ; les airs, la fausseté en font en peu de tems un modèle de coquetterie : Qui voudra croire, en la voiant maintenant, qu'elle soit née, & qu'elle ait recû au village ?

L'AMOUR, dans son principe, n'est effectivement qu'un pur besoin ; c'est une Passion, sans doute, puis qu'il produit une continuité de desirs de posséder quelque chose, qu'on regarde comme un bien : dans l'Etat d'association, ces desirs irrités par les obstacles qu'ils rencontrent à chaque pas, se roidissent contre la gêne ; leurs efforts combinés, accrûs par la contraction, tendent sans cesse à se rétablir ; il vient un instant de crise, ou leurs forces réunies renversent avec fracas les barrières opposées à leur impétuosité ; & leurs éclats sont ces transports fougueux que nous faisons toujours marcher à la suite de l'amour : Rien de tout cela dans l'Etat naturel ; les desirs de l'amour s'y font sentir à

l'homme,

l'homme, comme dans toute autre situation ; mais, si loin de rencontrer des digues, tout favorise au contraire la pente qu'ils suivent, pour arriver à leur terme ; qui pourra alors les aigrir & les enflammer ? ils seront satisfaits ; & tout se passera sans bruit.

PARMI nous, l'amour ne se montre pas toujours sous l'appareil formidable d'un Dieu armé de la foudre, & environné d'orages ; souvent il prend la figure de cette séduisante Divinité qu'on adorait jadis à Cithere ; assis alors aux pieds d'Amaryllis ou de Silvie, il soupire les vers de Tibulle & de Fontenelle ; dans ses yeux respire la tendresse dont son âme est éprise ; son cœur s'abreuve de chaque mot prononcé par cette bouche qu'il idolâtre ; c'est une douce rosée qui tempère l'ardeur de sa flamme : Plongé dans la plus délicieuse extâse, il n'existe que pour sentir combien il est heureux de voir & d'entendre cette beauté qui l'enchanté ; les larmes de la volupté baignent son visage, le monde entier n'a rien qui l'intéresse, il lui suffit d'être avec ce qu'il aime ; un sentiment céleste semble avoir absorbé toutes ses facultés ; son bonheur suprême est d'aimer, & de savoir qu'il l'est à son tour.

C'EST que je répondrai à cela ne paraîtra pas suspect, si je commence par prévenir que je regarde ces préliminaires de la plus noble des Passions, après le bonheur qui accompagne la pratique de la Vertù, comme la Source des seuls vrais plaisirs que la bonté du Ciel ait accordé aux hommes, pour adoucir les peines auxquelles leur condition les expose; & que le Sentiment qui tire son origine de l'âme, a pour les cœurs sensibles, des attraites qu'ils ne trouvent point ailleurs: mais il n'en est pas moins vrai, que tout cela est pourtant notre ouvrage; c'est un hors d'œuvre, que notre industrie attentive à nos intérêts, a ajouté au Palais de l'amour.

POUR s'en convaincre, il ne s'agit que d'observer que les passions que nous tenons immédiatement de la Nature, ne produisant que des desirs relatifs à des objets physiques, il n'en doit résulter que des Sensations, c'est à dire, des impressions appliquées à nos sens; au lieu que les Passions qui doivent leur naissance & leurs progrès à l'état de Civilisation, n'aspirant qu'à la possession d'objets moraux, comme font l'orgueil, & l'amour de la gloire, doivent être plus susceptibles de sentimens que de sensations: l'Amour naturel est dans le premier cas, & les plaisirs attachés à la satisfaction des desirs qu'il

qu'il excite, doivent purement se réduire à des sensations agréables: il n'en est pas ainsi de l'Amour, tel que nous le connaissons aujourd'hui; c'était originairement une passion naturelle, mais à laquelle nous avons scû adapter les espèces d'avantages que nous retirons des Passions factices: modifié suivant la délicatësse de nos goûts, il a pris enfin sous nos mains, cette forme que nous lui voions maintenant, & que faute d'examen, nous croions être sa véritable; voilà d'ou lui viennent ces plaisirs du sentiment que nous l'avons forcé de nous procurer. Ainsi le cultivateur intelligent, ente sur un Sauvageon les fruits dont la douceur flâte le plus son palais. Cette révolution que nous avons opérée dans la somme des propriétés de l'amour, semblera, au reste, moins étonnante, si l'on fait attention qu'il n'a pas tenu à nous d'en faire autant à l'égard d'un autre besoin naturel, qui est celui de boire & de manger; & que si nous nous en sommes tenus jusqu'à présent à ajouter aux moiens de le satisfaire, tout ce qui peut multiplier les sensations agréables dans l'organe du goût, par les ingrédiens piquans dont nous affaisonnons les alimens, ce n'est que dans la persuasion ou nous sommes, que ces mets rendûs exquis à force d'art, ne pourront jamais faire naître dans l'âme un seul de ces sentimens,

timens enchanteurs que notre avidité voluptueuse a chargé l'amour d'y exciter.

QUANT à ce goût de préférence qui nous détermine pour un objet, exclusivement à tout autre, & par lequel telle femme est pour nous la seule femme aimable qui existe, tandis que tout le reste de son sexe est nul à notre égard ; il dérive de deux principes que notre sagacité a scû démêler, & dont notre habitude de réfléchir & de comparer, nous a fait tirer de justes conséquences. Les hommes en formant des Sociétés, se font privés eux mêmes du droit de s'unir à la première femme qui s'offrait à leurs yeux ; devenus plus circonspects par la contrainte de leurs engagemens réciproques, ils ont commencé à remarquer des différences individuelles entre les diverses femmes que la communication publique leur donnait lieu de voir chaque jour ; de là des comparaisons entre l'une & autre : une taille majestueuse, une démarche légère, des couleurs vives & animées, ont dû fixer un jugement en faveur de celle qui possédait ces avantages, au préjudice de celle à qui la Nature les avait refusés : l'œil observateur du juge le détermine pour la beauté, elle sera, à coup sûr, préférée à la laideur, quand l'instant de son choix sera arrivé ; peut-être aura t'il des

com-

compétiteurs ; cela ne servira qu'à l'attacher davantage à celle qu'il s'est désignée pour femme ; les obstacles accroîtront dans son imagination, & le prix de sa conquête, & son obstination à vouloir s'en emparer : ici, des querelles, des injures, des combats : l'amour auparavant paisible & indéterminé, commence dès ce moment à s'armer d'un arc & d'un carquois ; il déchire son bandeau, marque ses victimes, & décoche ses traits.

SI C'EST à la découverte de la beauté, en général, que le goût de Préférence doit sa première origine, je laisse à imaginer quels degrés de force il dût contracter, à mesure que le genre humain en avançant dans ses différens âges, referra les liens de ses sociétés, perfectionna ses connaissances en multipliant ses idées, acquit des notions plus distinctes d'ordre, de proportion, & de symétrie, & fut en état d'observer dans les objets de ses affections plus ou moins de charmes, jusqu'au point d'être parvenu à pouvoir les décrire en détail, & les compter ! n'est il pas tout simple d'après cela, que pendant une longue suite de siècles, la pomme de la Discorde ait été constamment adjudgée À LA PLUS BELLE ? Consultez les fastes de l'Histoire des premières Sociétés, ouvrez les livres de
Mytho-

Mythologie qui ne font autre chose que le tableau allégorique de ces tems reculés, lisez enfin tout ce que les plus anciens auteurs nous ont transmis sur les usages de leurs contemporains, ou de leurs prédécesseurs ; partout vous y verrez la beauté subjuguier le monde, & seule soumettre à son empire, les hommes, les Héros, & les Dieux.

MAIS quand l'espèce humaine eut donné à ses établissemens cette consistance qui devait assurer la tranquillité des Gouvernemens fondés par ses Peres, quand les Sciences & les beaux arts commencerent à s'introduire dans quelques unes de ces sociétés ; on apprit à donner aux vertus sociales, un prix proportionné aux avantages qui resultaient de leur pratique ; l'estime fut la récompense des belles qualités & du mérite ; la culture de l'esprit qui développe les talens, étant devenue un moien de se concilier la considération des autres, chacun aspira à mériter cet honneur, & l'homme se sentit pour la première fois enflammé de l'amour de la gloire ; c'est, dans les différens corps Politiques, l'instant de ce degré de civilisation, qui vit naître l'Atticisme, l'Urbanité, la Politesse, &c. la communication reciproque & continuelle des concitoyens dut perfectionner sans cesse leurs facultés

in-

intellectuelles : les connaissances se multiplient & s'étendent de jour en jour, l'esprit s'affine, & acquiert enfin cette délicatesse de tact, qui illustre successivement Memphis, Athènes, & Rome ; dont l'Europe est maintenant en possession, & qui semble avoir été fixé par la Divinité pour être le dernier terme auquel cet esprit puisse atteindre.

DÈS LORS, la beauté ne fut plus la seule idole qu'encensèrent les mortels ; convaincus par leur expérience journalière, que des êtres doués d'intelligence, étaient susceptibles de qualités supérieures à celles qui n'embellissent que la matière, ils jugèrent, sans doute avec raison, que dans une femme, les graces unies à l'esprit devaient l'emporter sur celle qui n'avait que les appas extérieurs. Ce sexe charmant, dont la destination est de faire le bonheur du nôtre, & qui sçait si bien la remplir, en créant chaque jour de nouveaux moiens de nous plaire, s'aperçut que les attraits qu'il tenait purement de la Nature, n'étaient plus des armes d'une trempe assez fine pour nous vaincre ; & que, peut être, le privilège de nous tenir asservis, était prêt à lui échapper des mains : l'œil toujours ouvert sur des intérêts si chers, les femmes se pressèrent à leur tour d'ajouter la culture de

2

l'esprit

l'esprit à leurs premiers appas : les unes, persuadées que la beauté devient bientôt familière à un Amant, qu'elle pâlit à ses yeux, & se fane à ses sens, tenterent avec succès, de suppléer à cette imperfection, en donnant l'être aux charmes immarcessibles du sentiment ; d'autres, moins belles, & par là moins redevables au hasard que les premières, se consolent de cette distraction de la Nature, en réfléchissant que ces graces fragiles ne sont point à l'épreuve du tems, & que les années les font évanouir ; elles sçûrent, d'une main habile, y substituer cette douce sensibilité, dont les efforts continués nous attachent bien plus constamment, que l'éclat momentané de la beauté ne nous éblouit : toutes enfin s'occupèrent à l'envi, à forger pour nous de nouveaux fers, plus imperceptibles, mais plus solides que les premiers ; de sorte que les hommes qui, auparavant n'avaient été séduits que par les agrémens de la figure, dont l'aspect habituel commençait à faire baisser la valeur, reconnurent enfin qu'il fallait céder à des attaques d'une toute autre espèce ; & que ce serait combler leur félicité que de se rendre aux qualités de l'âme, du cœur, du caractère, & de l'esprit, dont les femmes étaient parvenues à faire si adroitement usage pour enchaîner leurs conquêtes.

CE sont là, si je ne me trompe, les deux sources de l'amour exclusif qui est si ordinaire parmi nous, & si l'on voit souvent des cœurs fortement épris d'objets qui n'offrent à des yeux indifférens ni beauté, ni mérite intrinsèque, ces objets n'en ont pas moins des qualités effectives, dont la conformité avec celles que possède un homme qui les a découvertes, produit cette sympathie qui doit nécessairement en faire des amans : Pour un homme ainsi affecté, les charmes extérieurs ne sont qu'une modification accidentelle à laquelle il est peu sensible ; ses yeux voient dans son amante, des appas qui n'existent que pour lui seul, & qu'aucun autre observateur ne peut appercevoir ; chaque action de sa vie, chaque pensée la lui montre plus aimable, parce qu'à chaque moment il rencontre dans sa manière de penser & d'agir une ressemblance plus parfaite avec la sienne ; de sorte que, c'est à proprement parler soi même qu'il aime en la chérissant : ce sont deux minéraux que l'analogie de leurs principes dispose à une amalga- tion certaine, s'ils se rencontrent au même creuset.

LA Possibilité de découvrir le mérite moral, de l'apprécier, d'en comparer la somme respective dans plusieurs sujets, de faire pencher la

D balance

balance du côté où le poids est le plus fort, suppose parmi les hommes chargés de ces pénibles opérations l'usage des langues, ou au moins de quantité de signes fixes, propres à représenter des idées purement abstraites : car, comment seraient ils convenus sans cela, d'accorder leur estime à des choses, au mérite desquelles il fallait que tous appliquassent le même degré d'évaluation ? si cela ne pouvait se faire que par la communication mutuelle des idées, il est évident que cet effort étant infiniment au dessus de la portée du genre humain non civilisé, il fut impossible dans l'état de Nature, que l'homme se déterminât en faveur d'une femme qui l'aurait emporté sur une autre par quelque qualité de l'esprit ou du cœur, puis qu'aucun n'était en état de discerner ces qualités, dans l'hypothèse même qu'elles eussent existé alors ; ce qui ne pouvait pas être : Première raison de juger que l'amour de Préférence appuyé sur ce fondement, n'eut lieu que longtems après l'établissement des associations civiles. Il ne reste plus maintenant qu'à examiner si ce même amour, en tant qu'il n'est fondé que sur les distinctions de beauté ou de laideur, pût être éprouvé par les hommes antérieurs à la société ? Ceci dépend de la réponse qu'il s'agit de faire à cette question.

CE

CE qu'on nomme BEAUTÉ, est il une modification déterminée d'un objet sensible, ou seulement une qualification abstraite, qui embrasse un nombre d'idées, dont l'application puisse également s'étendre à quantité de choses d'une nature toute différente ? dans le premier cas, l'homme naturel pourra connaître ce que c'est, par la même raison qu'il sçait distinguer une petite fleur rouge d'avec un grand arbre verd ; ce sont deux substances dont les attributs différenciels peignent deux figures distinctes dans son imagination, par la double sensation qu'elles excitent sur son organe : si c'est au contraire une idée abstraite, qui tiennne à plusieurs autres, dont il n'existe pas d'Archétype auquel il puisse la rapporter, qui enfin ne puisse produire de tableau dans son esprit, ni d'impression sur ses sens, alors il lui est aussi impossible de concevoir la signification du mot BEAUTÉ, que celle des mots JUSTICE, IMMENSITÉ, VERTU, VICE, qui ne sont tous que des abstractions relatives.

JE pense qu'il n'est pas besoin pour nous d'un grand fond de pénétration, pour être convaincus que la BEAUTÉ est un résultat d'une complication d'idées de cette espèce ; & qu'un esprit inculte qui n'admet qu'à peine les pre-

mieres idées, nées de la rencontre des objets qui affectent les sens, est absolument hors d'état de réunir au foier d'une seule conséquence, les raisons épars de tant de principes, qu'il nous est si difficile à nous mêmes de rassembler.

IL EST, d'ailleurs, important d'observer, à cet égard, que la BEAUTÉ n'étant telle, qu'autant qu'elle est déduite des notions d'ordre, de mesure, & de proportion; si ces notions sont elles mêmes des convenances établies après coup, la Beauté qui n'en est qu'une suite, devient par là une chimere dont la nature n'avoit jamais l'existence: il est clair que si ces connaissances étaient naturelles, elles devraient indispensablement être assujéties à des règles fixes & invariables, qui en indiquassent l'application dans tous les tems, & par tous les lieux; elles sont cependant si peu déterminées, qu'elles varient, non seulement chez les différens peuples de la terre, & chez les diverses nations qui l'ont successivement habitée; mais, qu'elles se plient encore au caractère, ou à la fantaisie de chaque Société particulière, & sont même ordinairement soumises au ridicule empire des modes.

OR, si les traits qu'un Romain donnoit à la BEAUTÉ, ne sont point ceux sous lesquels un
Anglais

Anglais la représente, & si un Chinois s'en forme une idée presque diamétralement opposée à celle qu'en a un Français ; si dans les beautés d'Architecture, le Gaulois s'extasiait à la vue d'un édifice Gothique, que nous regardons aujourd'hui avec cette pitié dédaigneuse, qui caractérise l'opinion de supériorité que nous avons de notre manière de bâtir ; si, en un mot, quantité d'objets, auxquels nos ancêtres, ou nos contemporains étrangers donnaient & donnent hardiment le nom de beaux & d'admirables, ne nous semblent pas même dignes, à nous autres, d'exciter notre curiosité ; je dis que tous ces principes d'ordre & de proportion, qui sont les modèles auxquels nous comparons la beauté, sont des principes purement factices, qui ne tirent point leur origine du sein de la Nature, que l'homme incivilisé ne pût absolument les connaître ; & qu'ainsi, vivant dans une profonde ignorance, relativement à cet objet, comme à tant d'autres, il ne put jamais éprouver l'amour de Préférence, qui a dû s'introduire parmi nous, d'après l'invention de ces formes plus ou moins parfaites dont nos goûts & nos caprices revêtissent la beauté, & d'après l'institution des qualités sociales qui le font renaître chaque jour.

ON ne manquera pas de réchauffer ici la vieille objection, que l'homme naturel s'unifiait donc sans distinction à la première femme qui s'offrait à ses yeux ; & qu'alors n'y aiant à cet égard nulle différence entre lui & les autres animaux, c'était une brutalité qui revolte l'imagination ? il n'y a à cela qu'un mot à répondre ; si, comme je le crois fermement, les choses se passaient ainsi dans ce premier âge du monde, & si par là, chaque individu ne faisait que suivre fidèlement le mouvement de Projectile qu'il avait reçu du Créateur ; est ce à nous, débiles rejettons d'une souche si respectable, infectés de tant de vices, de travers & de ridicules, à nous scandaliser des saintes loix de la Nature, qui ne sont autres que celles de la Divinité même, & de la Vertu ?

JE m'étais proposé de faire voir que, dans l'Etat de Nature, l'homme n'ayant ni à redouter les emportemens de nos Passions, ni à remplir la somme immense de nos devoirs, ni à pratiquer la plûpart de nos vertus, ni à satisfaire, à force d'arts, de travaux & de réflexions, la multitude de besoins moraux & Physiques dont nous sommes continuellement esclaves ; le secours de l'Education était absolument inutile alors, puisque son objet immédiat est, de s'exercer

cer sur les Passions, de former à la pratique des devoirs généraux & particuliers de l'homme civilisé, de fertiliser dans le cœur les principes des vertus morales, d'enrichir l'esprit d'une multiplicité d'idées & de connaissances, toutes relatives à nos circonstances, & à nos besoins actuels, & de s'appliquer, enfin, à faire naître les talens, & les qualités Sociales, dont l'usage est devenu si indispensable. Passons au Spectacle du genre humain vivant en Société: C'est là que nous trouverons à épuiser toutes les ressources que fournit l'Éducation,

L E
G O U V E R N E U R ,
O U
E S S A I
S U R
L'É D U C A T I O N .

D I S C O U R S II.

Tableau des différens ordres de Loix qui constituent les devoirs de l'homme vivant en société : nécessité d'un guide pour les lui enseigner, & l'intéresser à les remplir ; insuffisance, & dangers de l'Éducation des Colléges : Qualités d'un bon Gouverneur ; étendue de ses obligations ; moiens qu'il doit employer pour rendre son élève bon, éclairé, honête, vertueux, & pour en faire un homme de mérite, à tous égards.

LE Courfier récemment pris dans les forêts de la Thrace, ne fera attelé à un char pour entrer en lice dans les plaines Olympiques,

piques, qu'après que l'écuier aura épuisé toutes les ressources de son art, pour le rendre maniable à son gré : chaque course sera alors pour lui une nouvelle victoire, & le sujet d'un nouveau triomphe.

TOUT est changé, l'Etat Naturel n'est plus : les siècles en s'éteignant dans l'éternelle nuit du tems, ont vû les sociétés s'étendre sur la terre ; c'est une mer qui, franchissant ses rivages, couvre la Globe de ses flots : Semblables à de frêles vaisseaux, nous voguons tous sur cet Océan immense ; que de vents contraires à craindre, que d'écueils à éviter, que de courants dont le terme est un abîme ! Dans l'enfance, nous nous confions à l'expérience de nos Peres ; mais il vient un tems auquel il nous faut prendre nous mêmes le Gouvernail ; chacun de nous devient son propre Pilote à son tour : Quels moiens emploira pour lutter contre les orages, celui qui aura laissé écouler les précieux momens de sa jeunesse, sans se rendre habile dans toutes les parties de la manœuvre ? son inexpérience ne le menace t'elle pas d'un naufrage assuré dès la premiere tempête ?

DE célèbres écrivains ont agité une question fameuse & intéressante ; l'un a pretendû que le

genre humain n'avait contracté que des souillures en s'éloignant des sentiers fraisés par la Nature, & que l'instant d'une première association, fut pour l'homme l'Époque malheureuse d'une dégradation universelle : ses adversaires, (les grands talens sont faits pour en avoir ; heureux s'ils n'ont pas d'ennemis !) ont soutenu que l'état de civilisation était le seul convenable à l'espèce humaine, & qu'elle ne datait sa perfection & son bonheur, que du moment auquel elle avait fait divorce avec les Loix Naturelles.

MAIS l'œil impartial de la Philosophie n'apercevrait il pas un milieu à saisir entre ces deux extrêmes ? ne pourrait on pas dire que, si l'homme en sortant des limites de sa situation primitive, a perdu cette indépendance plénier dont il étoit en possession, il a acquis, en entrant en société, des droits à une foule de jouissances dont il étoit privé auparavant ? qu'à la vérité il a multiplié ses besoins, ses desirs, & donné l'effort à toutes les Passions qui agitent son âme ; mais, faudra t'il, d'un autre côté, compter pour rien la multitude de nouveaux plaisirs qu'il goûte, les connaissances sublimes dont il a orné son esprit, le feu dont il a embrasé son Génie, les trésors du sentiment dont il a enrichi son cœur, & cette précieuse douceur de mœurs

que

que la main de la sagesse a substitué à la rudesse de son caractère originel ? Sans doute quantité de vices jusqu'alors inconnus, ont commencé à infester la terre ; aussi, que de vertus conçues dans le sein de la société, ont appris aux mortels, de quel degré d'élevation leur nature était susceptible !

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions ; sans s'arrêter maintenant à prononcer en faveur de l'une ou de l'autre ; voici, si je ne me trompe, les objets sur lesquels il nous importe bien plus essentiellement de fixer nos regards.

Nous naissons tous au milieu de la société, & nous sommes destinés à passer dans son sein tout le tems de la vie : cette société est établie sur des Loix, du maintien desquelles dépend la tranquillité publique, & la sûreté des Particuliers. Ces Loix sont de deux sortes, les Loix Naturelles, & les Loix positives.

Je dis, les Loix Naturelles ; car quoique nous ne soions plus dans cet état où elles seules étaient en vigueur, le Créateur les grave cependant toujours dans le cœur de l'homme en le formant ; de sorte que s'il se replie attentivement sur soi même, il en aperçoit toujours

les sacrés Caractères : nos Passions, nos funestes préjugés en altèrent souvent les traits ; mais ils sont ineffaçables ; la preuve en est dans le cœur du Parricide.

UNE partie des Privilèges accordés par ces loix a été abrogée par le pact social ; ce sont ceux qui constituent l'indépendance de l'homme naturel, & qui lui donnent droit à l'usage de tous les biens qui sont à sa bienséance, & à sa portée ; mais comme par l'association il a été investi du droit de propriété exclusive sur une certaine portion de ces mêmes biens ; n'aurait il pas par là gagné d'un côté ce qu'il a perdu de l'autre ? je ne le décide pas maintenant : avançons.

L'AUTRE partie des Loix Naturelles a été conservée par les hommes unis en société ; malheureusement ils y ont ou ajouté, ou retranché suivant leurs intérêts ou leurs foiblesses ; ce sont celles qui nous imposent le culte du Créateur, le respect pour nos Parens, l'amour paternel pour nos fils, la tendresse pour nos épouses, le soin de notre propre conservation, & l'humanité envers la totalité de nos semblables.

LES Loix Positives sont celles que les hommes réunis en corps de Peuple, ou de Nation,

Nation, ont instituées eux mêmes, pour établir l'ordre dans les Gouvernemens, pour la distribution des biens, pour confier l'autorité & régler la forme de l'administration de la justice, pour déterminer les rapports respectifs du Magistrat au Citoyen, du Citoyen au Magistrat, ou du Souverain aux Sujets, & des Sujets au Souverain ; pour prévenir les torts mutuels que les membres de l'état pourraient se faire les uns aux autres ; & réprimer par l'inflexion des peines & des chatimens quiconque entreprendrait d'enfreindre ce qu'elles prescrivent : Comme ces espèces de Loix doivent être adaptées aux diverses circonstances où se trouve le Peuple pour qui elles sont faites ; elles varient suivant les diverses sortes de Gouvernemens, le Génie particulier des Nations, leur puissance, le Local, le Climat, l'Etendue, &c. en cela elles diffèrent des Loix naturelles qui sont constamment les mêmes pour tout le genre humain.

LE bût de l'institution de ces loix est de pourvoir à la sureté, & au bien-être de ceux pour qui elles sont faites ; & comme les Citoyens qui vivent à l'ombre de leur protection, jouissent paisiblement de tous les avantages qu'elles leurs procurent, aussi leur doivent ils

tous une soumission entiere ; & c'est à quoi chacun d'eux s'engage en naissant dans la société qui les a adoptées, soit qu'ils le fassent expressément, soit que leurs peres ou leurs ancêtres s'y soient engagé pour eux.

IL est dans l'état social un autre ordre de Loix, qui sans être positives, & sans astreindre les Citoyens comme font les précédentes, sont cependant d'une observation devenue nécessaire à tous les membres de la société qui aspirent à l'estime publique, ou qui sont assez sages pour reconnaître que le bonheur de l'homme ne consiste que dans la pratique de la vertu, & dans l'acquisition des vraies qualités qui constituent l'homme de bien, dans toute la rigueur du terme : Ce sont les maximes de l'honnêteté, la bonne Foi, la Sincérité, la Bienfaisance, la Reconnaissance, la Douceur, la Prudence, la Modération, la Patience, la Circonspection, la Régularité de mœurs, l'Indulgence, la Complaisance, le Courage, l'Honneur, la Générosité, la Grandeur d'âme, &c. On est plus ou moins parfait, en proportion de ce qu'on a sçu élever son âme à un degré plus ou moins éminent de ces vertus ; & celui qui s'applique à en suivre constamment les préceptes, est l'homme Vertueux ; sa récompense est dans son propre cœur.

DANS

DANS la République, tout Citoyen est destiné à servir sa Patrie par ses talens, ses lumieres, ou ses facultés ; c'est une dette qu'il lui faut paier, & par justice, & par reconnaissance : il a joui depuis qu'il existe de toutes les Prérogatives attachées au titre de membre de l'Etat ; l'équité exige de lui qu'il emploie à la défense, à la gloire, ou au profit de ses concitoyens une partie de son tems, de ses connaissances, & quelquefois même ses biens ou sa vie : il sera Magistrat, Militaire, ou Artisan ; à quelque poste qu'il soit placé, il a contracté l'obligation d'en remplir les fonctions avec toute l'exactitude dont il est capable.

POUR le faire avec succès, une partie du tems de sa jeunesse doit être consacré à cultiver son esprit, par l'étude des sciences ou des arts relatifs à la place qu'il doit vraisemblablement occuper dans la suite ; c'est un des principaux objets sur lesquels doit porter l'attention de ceux qui sont chargés de son Education. Si, au lieu de décider follement dès l'instant de la naissance d'un homme, l'état qu'on veut lui faire embrasser un jour, on prenait la sage résolution de mettre ses dispositions à l'épreuve, en l'exerçant à plusieurs genres différens, & si d'après l'examen réfléchi des parties aux quelles il s'appliquerait

pliquerait avec le plus de succès, & qui seraient en même tems les plus propres à exciter en lui le Génie, eû égard d'ailleurs à son goût, son tempéramment, & sa condition, on l'attachait exclusivement à l'espèce de travail qu'on aurait reconnu, au moien de cela, le plus analogue à sa maniere de voir, de penser, & de comprendre ; qui doute que la plûpart des hommes, que nous voions tous les jours n'être que des demisavans, de médiocres Généraux, ou de pitoyables Magistrats, ne fussent devenûs, s'ils eussent été mis à leur place véritable, des Citoiens qui auraient été des ressources assurées pour la Patrie, dans des occasions où il ne lui faudrait qu'un Génie sublime pour la sauver ! Placez Mr. De Turénne à la tête du Parlement, & Mr. De Montesquieu à la tête d'une armée ; ce sont deux Cédres arrachés du Liban ; la France n'aura ni ses victoires, ni son Esprit des Loix.

Du simple exposé de ces différentes loix & conventions sociales, coule comme de sa source toute la série des devoirs de l'homme en société : incapable par lui même d'en concevoir les rapports, parcequ'il naît plongé dans les ténèbres de l'ignorance, il lui faut un guide éclairé pour le conduire dans les détours de ce tortueux labyrinthe : Quelques anciens Législateurs, dévorés
de

de la noble ambition de former des peuples de Héros, imaginerent le plan de l'Éducation publique ; & l'exécution fit connaître au monde, que la Patrie chargée elle même du soin de se créer des Citoyens, connaît mieux l'art de faire éclôre des grands hommes dans tous les genres, que les Parens ne connaissent celui de les ébaucher : mais comme cette excellente méthode ne peut avoir lieu que dans des Etats d'une médiocre étendue, & que, peut-être, les principes du Gouvernement Démocratique sont les seuls qui en favorisent la pratique ; il nous faut, dans ces siècles où la plus grande partie de la terre est gouvernée par des Monarques, ou gémissante sous des Despotés, avoir recours à d'autres expédiens.

IL est en Europe plusieurs païs où l'usage s'est établi, & subsiste encore, de faire élever les jeunes gens dans des Colléges, ou dans des Universités : Rien ne serait plus beau, sans doute, que ces établissemens, si l'espèce d'Éducation qu'on y donne, était modifiée suivant les circonstances où sont placés ceux qui doivent la recevoir : Dans ces maisons, sont confondus les enfans des Princes & ceux des Négoçians ; les uns seront, dans quelques années, chargés des plus importantes affaires de l'Etat, d'autres

d'autres doivent en devenir les remparts, & d'autres tenir la balance de Thémis, tandis que le reste passera sa vie dans un comptoir ou dans un atelier : supposé, qu'on s'y occupât jamais du soin de présenter à cette jeunesse des règles de conduite pour le cours de sa vie, qu'on y enseignât les maximes de la Morale, & les principes des différentes vertus sociales, dont l'exercice est si nécessaire dans le monde, qu'on y exposât, enfin, l'immense tableau des devoirs généraux & particuliers de l'homme ; quel sera celui de ces jeunes citoyens assez muni de discernement, pour savoir choisir dans cette somme de préceptes, & s'approprier la portion exacte d'instruction qui lui convient personnellement, eût égard au genre de vie qu'il doit embrasser, au rang qu'il occupera, à la fortune dont il pourra disposer, à son caractère, à son génie, enfin, à sa manière d'être ? n'est il pas à craindre, au contraire, qu'accoutumés comme ils le sont à ne voir que la plus superficielle écorce des choses, les sortes de vérités qu'on leur montrera, étant, pour ainsi dire, jettées sans précaution, & n'étant point digérées à la portée de chacun d'eux, ne fassent sur leurs cœurs peu préparés, que des impressions diamétralement opposées à celles qu'on se propose d'y produire ? Car, il ne faut pas s'y méprendre,



dre, la vertu toute belle & ravissante qu'elle est aux yeux de qui sçait l'apprécier, ne charme cependant pas indifféremment tous les hommes ; il en est des milliers que son seul aspect peut glacer d'effroi, par les sacrifices qu'elle exige : Quelle prudente circonspection ne faut il pas, pour dévoiler graduellement ses saints mystères aux regards de ceux qu'on veut ranger sous ses loix ! Ce n'est qu'à la vue perçante de l'Aigle qu'il est donné de contempler la splendeur du soleil ; son éclat éblouit toutes les autres créatures.

MAIS, dans ces écoles, s'occupe t'on sérieusement de la recherche des moiens les plus propres à former le cœur, & à régler les mœurs ? l'habitude s'est introduite d'y reléguer un jeune homme dès l'âge le plus tendre ; les plus précieuses années de sa vie se consomment à charger sa mémoire d'un peu de Latin, de Grec, & quelquefois d'Hébreu, dont il n'aura-jamais occasion de faire usage : la maniere d'y enseigner l'Histoire, est ordinairement une mauvaise routine commune pour tous ; on égare leur raison dans le Dédale d'une Métaphysique inutile & obscure ; à la science du raisonnement, on substitue presque toujours le sc̄ientifique jargon d'une Logique, qui ne consiste que dans des
col-

collections fastidieuses de Syllogismes, dont les règles sont un cahos informe qu'on ne prend jamais la peine de leur débrouiller; jamais la main du Maître ne se prête à adoucir l'âpreté des leçons qu'il présente; on y exige de tous les disciples le même degré d'avancement & de progrès, sans avoir égard à la différence de leurs dispositions, à l'aptitude que l'un a pour une science, l'autre pour telle autre, à la facilité plus ou moins grande qu'ils ont reçue de la Nature, pour concevoir la cohérence des principes abstraits qu'on néglige de leur réunir sous le même point de vue: comme si les hommes avaient tous une égale portion d'intelligence spécifique, qu'ils fussent en état d'appliquer le même degré d'attention aux mêmes objets indistinctement, & qu'il leur importât également à tous, malgré la diversité de leurs inclinations, & la différence de leur situation, d'acquérir la même mesure de connaissances d'une même espèce!

Qu'ARRIVE t'il de là? le jeune homme qui ne sent continuellement que le frein d'un genre de vie, dont tous les instans sont marqués par des contraintes, d'autant plus pénibles, qu'elles s'étendent jusques sur les facultés intellectuelles, contracte un dégoût universel pour toutes les parties

parties des Sçiences auxquelles on force maladroitement son esprit de se plier : bientôt il n'apporte plus à l'étude que cette répugnance qui éloigne le succès ; de dures réprimandes, & quelquefois d'injustes chatimens suivent de près ce qu'on nomme en lui la négligence de ses devoirs ; ses Maîtres lui deviennent aussi odieux, que leurs Leçons lui paraissent rebutantes ; on prend le parti de le traiter comme un sujet sans espérance ; & le stupide mépris qu'on affecte d'avoir pour lui, achève de le confirmer dans l'opinion ou il est, que ces hommes qui ne lui font éssuier que des rigueurs, sont autant de tyrans païés pour le persécuter.

CE n'est pas qu'il ne se rencontre fort souvent dans le nombre de ces Maîtres préposés à l'instruction des jeunes gens, des hommes d'un vrai mérite ; j'en ai connu quelques-uns, la plupart ont même une érudition peu commune ; & si la science suffisoit pour former des hommes, ils seroient, sans contredit, très propres à s'en acquitter avec distinction ; mais l'expérience démontre tous les jours que les plus savans sont souvent le moins en état de communiquer leurs connoissances, & que l'art d'enseigner est un talent à part, très rarement uni au titre d'érudit : d'ailleurs, quand un Professeur de Collège

posse-

posséderait l'un & l'autre, il ne peut l'exercer avec fruit, qu'à l'égard de ces Sciences à l'étude desquelles ses disciples, d'un âge déjà mûr, se sont consacrés par raison, par goût, ou par choix; tels sont les cours publics de Médecine, de Jurisprudence, de Physique expérimentale, &c; dans ces cas là, chacun des auditeurs écoute les leçons avec la ferme résolution d'en profiter, & tous y apportent une attention sérieuse; déterminés à devenir Médecins ou Jurisconsultes, ils savent très bien qu'ils n'y parviendront qu'en se rendant habiles eux mêmes dans l'art qu'ils veulent exercer, & leurs progrès seront toujours proportionnés, ou au désir qu'ils auront de se distinguer, ou à l'intérêt qu'ils auront de se perfectionner, & presque tous réussiront; car leurs études ont une Passion pour principe.

Il n'en est pas ainsi des jeunes gens enfermés dans les Colléges: aucun d'eux n'a choisi lui même cette retraite; tous répugnent naturellement au travail; on ne s'avise assurément, ni de leur rendre la vie douce, ni d'exciter en eux le goût de l'étude, par l'amour raisonné de la Gloire: nul intérêt ne les anime; ils ne voient d'autre motif de l'obligation ou ils sont de s'occuper sans cesse des langues mortes,

où de la grammaire, que la volonté absolue de leurs Parens ; l'insipide fécheresse des objets de leur application achève de les décourager ; quelqu'habile que fut un Professeur, il ne pourroit, avec les meilleures intentions du monde, remédier à l'indifférence, à l'inaptitude, au dégoût, ou à l'obstination de chacun de ses auditeurs.

DANS le nombre, il s'en trouve toujours quelques-uns que le hasard, ou la prédilection des maîtres dispose à quelques progrès ; ils font, ce qu'on nomme, de bonnes études, & atteignent l'âge de seize ou dixhuit ans : on les retire de l'université, & les voilà dans le monde, sachant assez bien ce que c'est qu'une Synecdoche, un Dilemme, une Antithèse ; ils vous diront que César passa le Rubicon avec son armée, sans savoir ni dans quel tems, ni où, ni à propos de quoi : on les a assurés d'après Tite Live & le Recteur Rollin, qu'il y eut un jour à Rome une pluie de sang, & que les dépenses faites par tel Roi d'Égypte pour les seuls oignons destinés à nourrir les ouvriers qui bâtirent la grande Pyramide, montoient à tant de millions de talents ; ils vous assureront tout cela à leur tour, & quantité d'autres belles choses, au moins aussi intéressantes.

MAIS

MAIS, questionnez les un peu sur les raisons qui déterminèrent quelques uns de ces Colosses de l'antiquité, à entreprendre ces actions extraordinaires que l'Histoire rapporte d'eux ; interrogez les sur les causes morales, Physiques ou Politiques de l'élévation & de la décadence des Empires : examinez à quel point ils sont instruits des ressorts qui font agir les hommes dans les diverses circonstances de la vie, des moïens qu'il leur convient d'employer pour parvenir à faire leur bonheur, en travaillant en même tems à rendre heureux ceux de leurs semblables à qui ils tiennent ; voiez si ce nouveau Citoyen a des idées justes des qualités sociales, & des vertus qui font l'homme de bien ; si on a développé chez lui le germe du Génie, propre à en faire un Négociateur utile à sa Patrie ou à son Prince, un Magistrat éclairé & intègre, un membre du Parlement attentif à connaître & à soutenir les droits de sa Nation, un Militaire persuadé que la valeur n'est pas le seul mérite de son Etat : Allez plus loin ; jetez un coup d'œil sur son âme ; demandez lui ce que c'est que d'être bienfaisant, parlez lui de la reconnaissance, de l'humanité, de la sensibilité aux peines des autres ; du don de verser le baume de l'indulgence sur les défauts ou les travers qu'on rencontre à chaque pas dans la Société :



siècles entiers peuvent ils féconder un génie ou enfanter un homme réellement vertueux ? l'espèce humaine est dégénérée sans doute ; la nature est devenue avare de ses dons, elle nous traite avec dureté, ou la prodigalité dont elle usa envers nos Peres, l'a réduite à un état d'épuisement qui nous menace d'une médiocrité éternelle :

C'EST bien le raisonnement le plus frivole qu'on puisse faire, & le procès le plus injuste qu'on puisse intenter à la Nature : je conviens qu'à parler en général, il s'éleve moins de grands hommes parmi nous qu'il n'y en avait chez les anciens ; mais s'il est démontré qu'il faut mettre cette stérilité, qu'on exagere, sur le compte des circonstances ou nous nous trouvons, que les formes des gouvernemens actuels y contribuent en partie, & qu'enfin, c'est presque toujours dans la faiblesse de notre éducation qu'il faut chercher les causes secrètes de notre indigence ; à quelles réparations n'a pas droit de prétendre de notre part, cette bienfaisante Nature, que nous insultons par des reproches si peu mérités ? Pourrions nous, sans confusion, entendre sa voix attendrissante, si nous étions attentifs à ce langage qu'elle tient sans cesse à nos cœurs ?

“ MORTELS,

“ MORTELS, que j’ai conçus dans mon sein,
 “ que j’ai engendrés avec complaisance, & que
 “ je conserve avec toute la sollicitude d’une
 “ tendre Mere; vous que j’ai comblés des mes
 “ faveurs, en vous donnant l’être; n’est-ce
 “ pas de moi que vous tenez cette forme mer-
 “ veilleuse, qui vous distingue de toutes les
 “ substances que j’ai produites? ne sont-ce pas
 “ mes toute-puissantes mains qui ont fabriqué
 “ l’admirable mécanisme de vos corps? quel
 “ autre que moi vous a donné cette âme qui
 “ vous meut, & qui pense? n’ai-je pas al-
 “ lumé pour vous au sein de la Divinité même
 “ ce flambeau dont la lumière réplendissante ne
 “ brille au dedans de vous que pour vous éclai-
 “ rer? est il, dans l’universalité des êtres qui
 “ me doivent leur existence, une autre espèce
 “ que la vôtre, que j’aie douée d’une faculté
 “ comparable à l’intelligence sublime dont je
 “ vous ai gratifiés? Rendus capables, à l’aide
 “ de mes soins, de connaître & de juger, je
 “ vous ai laissé approfondir mes secrets: c’est
 “ peu; vos esprits, qui sont mon ouvrage, ont
 “ pris l’effort, ils se sont élancés au delà de la
 “ Sphère créée: vous planez dans l’immensité des
 “ Mondes immatériels; plus hardis, vous vous
 “ plongez dans l’impénétrable abîme des Mon-
 “ des possibles; que dis-je! vos yeux perçans

“ ont apperçû le trône de l'Éternel, dont je ne
 “ suis que le ministre ; vous avez contemplé sa
 “ Majesté infinie, & c'est moi qui vous ai con-
 “ duits à ses pieds :

“ QUELLE autre main que la mienne a gra-
 “ vé dans vos cœurs ces précieuses notions du
 “ juste & de l'injuste, du bien & du mal, dont
 “ il ne tient qu'à vous de faire la bāse de votre
 “ bonheur, en les prenant pour règles invariable-
 “ bles de votre conduite ? ma Prévoiance at-
 “ tentive à vos besoins & à vos plaisirs ne se
 “ repose jamais : je vous ai assis dans un séjour
 “ de délices, ou j'ai amonçelé autour de vous
 “ des masses de jouissances & de voluptés : je
 “ perpétue la fécondité de la terre pour pro-
 “ longer le cours de vos félicités ; à ma voix,
 “ elle se couronne de fruits, & se pare de fleurs
 “ & de verdure : Pour vous, j'ai suspendû dans
 “ les plaines de l'espace ces Astres étincelans
 “ qui roulent au dessus de vos têtes, suivant les
 “ loix inaltérables que Dieu m'a prescrites ;
 “ c'est pour vous que j'ai allumé des Soleils in-
 “ nombrables, & pour vous que j'ai déployé le
 “ magnifique Pavillon des Cieux : Dans quelle
 “ source de mes trésors n'ai-je pas puisé pour
 “ vous enrichir ? je verse continuellement sur
 “ vous avec profusion, le torrent de mes bien-
 “ faits ;

“ faits ; par moi, vous nagez dans une mer de
 “ Béatitude ; ingrats ! & vous accusez ma ten-
 “ dréssé liberale !

“ Vous vous dites malheureux, parceque
 “ vous êtes devenus le jouet des Passions qui vous
 “ agitent sans cesse ; mais, ces Passions sont
 “ presque toutes l'ouvrage de votre déprava-
 “ tion, qui ne vient elle même que de votre
 “ précipitation à vous soustraire au joug salu-
 “ taire de mes loix ; celles qui vous viennent
 “ de moi, je ne vous les avais données que
 “ comme un ressort propre à élever vos pensées
 “ & vos actions : Aveugles ! vous en avez fait
 “ les instrumens de votre infortune ! C'est pour
 “ épurer les airs que je souleve les vents, c'est
 “ pour donner de l'activité à vos âmes, dans
 “ des tems ou je prévoiais que vous languiriez
 “ dans l'inertie, que j'ai mis en vous les principes
 “ des Passions ; vous en avez perverti l'usage ;
 “ & c'est moi que vous taxez d'inattention à
 “ vos intérêts !

“ J'AI vû vos desordres de l'œil dont une
 “ Mere voit le fruit de ses entrailles, courir, &
 “ se précipiter dans un abîme profond : Jettez
 “ vos regards sur cette portion de vos freres que
 “ j'avais placés dans les deserts & dans les

“ vâtes campagnes de l'Amérique : séparés de
 “ votre Hemisphère par l'intervalle d'un Océan
 “ immense, ils suivaient mes inspirations, &
 “ vivaient sous mon heureux empire, à l'ombre
 “ d'une sécurité qu'ils croiaient imperturbable ;
 “ leurs hommages sincères ne me consolaient
 “ pourtant pas de vos égaremens. Qu'avez
 “ vous fait ? entraînés par votre insatiable avarice
 “ jusqu'aux bords infortunés de ces contrées
 “ que j'avais crues à l'abri de votre brutalité,
 “ vous y avez porté le fer & la flâme :
 “ éblouis par l'éclat trompeur des viles richesses
 “ que ma prudence avait enfouies dans le fond
 “ des gouffres, vous avez voulu vous en em-
 “ parer, & pour le faire avec plus d'assurance,
 “ vous avez répandû la désolation, le carnage,
 “ & la mort : ô Comble d'horreurs ! vous vous
 “ êtes couverts du voile de la Religion pour
 “ plonger plus sûrement le poignard dans le
 “ sein de tant de milliers de vos semblables !
 “ J'ai vû, j'en frémiss encore, j'ai vû la moitié
 “ de mes enfans massacrée par l'autre ; & vos
 “ fureurs ont fait de cette terre, jusqu'alors si
 “ paisible, le théâtre de vos forfaits, & le tom-
 “ beau de ses déplorables habitans ! Voilà
 “ vos attentats, & vous osez m'imputer vos
 “ crimes !

“ Vous

“ Vous dites ; les Peuples qui ont habité la
 “ Terre avant nous, étaient plus favorisés de
 “ cette Nature dont nous tirons notre origine
 “ aussi bien qu’eux ; ils avaient des vertus que
 “ nous n’avons plus, nous avons des vices
 “ qu’ils ne connaissaient pas : il s’élevait sou-
 “ vent parmi eux des hommes dont les qualités
 “ éminentes sont encore aujourd’hui l’objet de
 “ notre admiration, tandis que la Postérité ne
 “ pourra distinguer les siècles où nous vivons,
 “ que par les excès ou la violence de nos Pas-
 “ sions nous précipite : Sans doute, la Nature
 “ avait pour nos prédécesseurs une prédilection
 “ dont la source est tarie, puisque nous leur
 “ ressemblons si peu.

“ GARDEZ vous, ô mes fils, de déchirer par
 “ de si injustes reproches, le sein qui vous a al-
 “ laités ! n’ajoutez pas ce nouveau crime à tous
 “ ceux dont vous vous êtes souillés ; prenez
 “ vous en plutôt à vous mêmes ; c’est de loin
 “ que vous avez préparé l’œuvre de vos dérè-
 “ glemens : Vous avez cessé d’écouter ma voix ;
 “ envain j’ai redoublé mes cris pour vous rap-
 “ peller de vos écarts ; le tumulte de vos pas-
 “ sions a étourdi vos oreilles ; mais il est tems
 “ encore de remédier au mal : faites ce que
 “ firent vos Peres, & vous redeviendrez des

“ hommes comme ils l'étaient : s'ils eurent des
 “ vertus, c'est, qu'attentifs à mes conseils, ils
 “ chercherent les moiens de les acquérir ; leurs
 “ bons exemples furent la principale branche
 “ d'Education qu'ils donnerent à leurs enfans,
 “ & leur Patrie recueillait le fruit de leurs tra-
 “ vaux, par les Héros qu'elle vit successivement
 “ naître : faites un généreux effort sur vous
 “ mêmes, suivez ces illustres modèles, ils font
 “ à votre portée ; vous êtes ce qu'ils étaient,
 “ il ne tient qu'à vous de devenir aussi grands ;
 “ vous avez les mêmes secours, ouvrez les
 “ yeux, je suis toujours à vos côtés ; prêtez
 “ l'oreille, je ne cesse de vous instruire ; met-
 “ tez ma tendresse à l'épreuve, elle ne vous
 “ manquera jamais : vous ferez des Hommes ;
 “ & vos vertus en me consolant de vos torts
 “ passés, me vengeront pleinement de vos in-
 “ justices.”

Soions de bonne foi, & jugeons nous avec
 équité ; la Nature n'est pas plus marâtre à notre
 égard, qu'elle le fut jamais envers les peuples
 qui se font le plus distingués sur la terre ; si les
 uns eurent leur Aristide, leur Socrate, leur
 Thémistocle, leur Périclès, leur Archimède ;
 & si les autres eurent leur Fabricius, leur Fa-
 bius, leur Camille, leur Cincinnatus, leur Ci-
 ceron

ceron & leur Caton ; n'avons nous pas eû, nous autres, un Cardinal d'Amboise, un Rosny, un Richelieu, un Turenne, un Condé, un Descartes, un Bossuet, un Malboroug, un Newton, un Montesquieu, & tant d'autres qui honorent notre âge ? Ces gens là furent des Héros ainsi que les Grecs & les Romains ; ils le furent au milieu de nous ; on peut donc l'être encore, quoi qu'on en dise ? Comment parvinrent ils à l'être ? la recéte en est simple : on avait pris soin d'embrâser leurs âmes de l'amour de l'Humanité, de la Patrie, de la Sageffe, & de celui de la Gloire : ce sont là les feux sacrés de Vesta, qu'il nous importe de ne jamais laisser éteindre : Sans doute, il est plus aisé de leur donner de l'aliment dans les Etats populaires, que dans des Monarchies telles que les nôtres ; mais, si pour réussir, nous avons plus de difficultés à vaincre, nous en retirerons plus d'honneur ; il ne s'agit que de proportionner les efforts à la résistance : nos Rois, d'ailleurs, ne font point des Désportes ; il en est qui savent sourire au vrai mérite, & qui ne demanderaient qu'à favoriser l'élévation de l'Empire des vertus : est-ce leur faute si nous en manquons ? qu'elles paraissent, ils descendront de leurs trônes pour les accueillir !

IL faut pourtant convenir d'une chose ; c'est que par rapport aux mœurs, nous en sommes peut être à ce degré de décadence ou Rome était descendue, quand, après avoir englouti toutes les richesses de l'Asie, elle vit le luxe & la mollesse énerver l'ame de ses citoyens : alors, plus de grands hommes dans ses murs, & Caton en se donnant la mort, ensevelit avec soi la vertu dans sa tombe : mais si nous sommes corrompûs comme l'étaient les Romains, sous Auguste & sous les monstres qui lui succédèrent, nous avons au moins sur eux le double avantage de ne point être avilis par la servitude, & de pouvoir, sans craindre de faire ombre à des Tyrans, suivre impunément les maximes de la saine raison & de la Philosophie, qui nous disent : relevez vous de votre chute ; nous vous tendons les mains ; votre Postérité vous demande des Héros, donnez lui en dans vos enfans : puisez dans nos leçons, les moiens qui peuvent les former ; aspirez à la Gloire d'être les Peres d'une génération illustre ; le succès suivra vos desirs & vos efforts : qu'attendez vous ? il n'est point parmi vous d'Arifodème qui ait intérêt d'amollir vos courages.

JE l'ai dit, & je le répète encore ; le grand art de former les hommes, consiste à les conduire.

duire au bien, par les chemins mêmes qui les mènent communément au mal : La furie des Passions multiplie chez nous les naufrages ; c'est d'elles, précisément qu'il s'agit de faire l'usage que le navigateur fait des vents ; il augmente ou diminue leur effet à la faveur de ses voiles, & convertit ainsi à son avantage la dangereuse impétuosité de ses ennemis : C'est des plus subtils poisons, que la Chymie extrait ses plus précieuses essences : c'est sur l'aîle rapide des Passions, qu'il faut élever l'homme aux plus grandes choses.

Ô vous qui vous destinez au noble emploi de susciter la sagesse & le bonheur dans un cœur qu'on vous confie ; examinez vous vous même, avec les yeux d'un juge sévère & impartial : imposez silence au fond de votre âme à cette vanité toujours empressé à vous déguiser vos défauts, & à vous exagérer vos talens : demandez vous un compte rigoureux de l'usage que vous êtes en état de faire de votre expérience ; avez vous assez réfléchi sur la nature de l'homme ? avez vous plié vos regards sur toutes les sinuosités de son cœur ? avez vous étudié l'essence de cette âme, dont vous avez à régler tous les mouvemens ? vous êtes vous familiarisé avec l'innombrable variété des formes que prend l'amour

propre pour échapper à vos observations ? Avez vous analysé les Passions humaines, de façon à pouvoir connaître exactement, & les ravages qu'elles peuvent causer, & l'utilité qu'on peut en tirer, par le choix raisonné des objets, sur lesquels il faut exercer leur activité ? Connaissez vous la chaîne des devoirs généraux de tous les hommes ? êtes vous entré dans le détail des obligations particulieres de chaque état ? Savez vous distinguer les nuances des differens caracteres, au point de discerner d'un coup d'œil, si les mêmes choses qui conviennent à l'un, ne sont pas nuisibles à l'autre ? avez vous, enfin considéré l'âme humaine sous toutes ses faces, & par de justes combinaisons des degrés de perfectibilité dont elle est capable, avec les vertus & les qualités dont il faut l'orner, vous sentez vous assez sûr de vous même, pour entreprendre cette redoutable operation ? Ne vous flattez pas ; vous vous chargez d'élever un Homme ; ce n'est point une expérience que vous tentez ; c'est un chef d'œuvre à finir.

LA connaissance profonde du cœur humain, est sans contredit, une des grandes parties qui constituent le Gouverneur ; avec elle, il pourra faire jouer à son gré tous les ressorts qui meuvent les Passions, les Affections, & les Sentimens,
dans

dans le jeune homme qu'il aura à conduire ; il pourra en faire un sage ; un adorateur de la vertu : Mais il n'est que trop prouvé que cela ne suffit pas dans le monde : l'homme de bien, qui n'a que ce mérite dans la société, trouve peu de partisans ; Sa conduite, & la pureté de ses actions, sont, à la vérité, un modèle constant pour les bons ; mais elles importunent les méchans ; & sont à l'égard des uns & des autres, comme les Simulacres des Dieux, qui sont respectés des premiers, mais dont la présence porte le reproche dans le cœur des pervers ; du fond de leurs sanctuaires, ils ne gênent personne.

VOTRE projet est de faire de votre Elève un Citoyen utile à sa Patrie : il lui faut pour cela, des talens, des lumières, de l'habileté, de l'expérience ; & c'est vous qui devez lui donner tout cela : son esprit, ainsi que son cœur, est dans vos mains ; c'est une tablette unie, susceptible de toutes sortes d'empreintes ; mais les unes peuvent lui nuire, d'autres lui sont inutiles, plusieurs s'effaçeront en les imprimant ; il n'en est que d'une seule espèce, dont les traits inaltérables, conviennent à sa trempe, à ses besoins, & à sa perfection : Saurez vous n'y graver que ces derniers caractères, & détourner tous les autres ?

autres ? il faut que, par une étude assidue & pénible, vous soiez parvenu à avoir la clef de toutes ses facultés intellectuelles ; que vous en connaissiez distinctement l'ordre & la portée ; que vous puissiez, dès sa plus tendre enfance, y placer successivement les idées, qui vous sembleront les plus propres à concourir à votre but ; que vous observiez attentivement la nature de celles qui seront reçues & saisies avec plus ou moins d'avidité ; cette première découverte vous menera infailliblement au succès, si vous la suivez sans distraction.

APRÈS l'avoir muni d'un certain nombre d'idées, il s'agit de les lier, de lui en faire sentir les rapports, en vous proportionnant à sa faible portée par les plus simples explications ; surtout des comparaisons frappantes ; mais ne les puisiez jamais que dans la classe des choses dont vous êtes sûr qu'il a des notions ; faites enforte qu'il pénètre lui même la relation d'une idée, avec une autre, avec plusieurs : il soupçonne une conséquence ? aidez le à la tirer ; mais, de façon qu'il croie l'avoir fait sans votre secours.

C'EST par ces opérations fréquemment répétées, qu'on parvient à séparer l'esprit de la
matière,

matiere, & à préparer toutes ses facultés à admettre les différentes branches de connoissances, dont les raions portent la lumiere & la fécondité, jusqu'au repli secret qui recéle le grain du Génie : Quelle prudente sagacité ne faut il pas, pour présenter successivement & à propos, les principes des Sciences dont il est question d'enrichir un esprit ! Quelle soigneuse complaisance, pour substituer à l'aridité qui les enveloppe, les fleurs de l'aménité, & souvent du badinage ! Ce sont les Mathématiques, qu'il faut faire parler au Jugement ; l'Histoire dont il faut méthodiquement meubler les câses de la Mémoire ; trois ou quatre Langues vivantes qu'il faut enseigner sans effort, & sans employer les fastidieuses règles de la Grammaire ; l'Histoire Naturelle, dont le ravissant spectacle est transmis au cœur par l'esprit ; les beaux Arts imitatifs de la belle Nature, dont les productions forment une galerie immense pour l'imagination ; l'Etude raisonnée de la Politique générale & particulière, qui élève l'homme à la connoissance des liens qui unissent les sociétés, sous leurs diverses formes de Gouvernemens, à celle des droits respectifs des Nations, à celle des Loix qui maintiennent la Liberté, l'Ordre, & l'Harmonie entre tous les Citoyens d'une même Patrie ; ce sont enfin toutes les parties de la Littérature, qu'il faut

faire passer en revue devant lui, & qui en perfectionnant son Goût, doivent être, pendant toute sa vie une source inépuisable de plaisirs & d'agrémens.

C'EST sur vous seul qu'on se repose du soin de disposer l'esprit de votre Elève à recevoir ces diverses sortes de semences : c'est à vous à défricher, à cultiver, à arroser, à faire fructifier & meurir : si vous réunissez tous ces talens, c'est quelque chose ; mais n'oubliez pas un seul moment, que le terrain que vous êtes chargé de fertiliser, ne produira rien, s'il y a la moindre rudesse dans la main du cultivateur, & que l'abondance de la récolte, dépendra de la manière dont vous allez vous y prendre : réfléchissez y attentivement.

UNE fois parvenu à rendre aux yeux d'un jeune homme, la vertu aussi aimable qu'elle l'est en effet, en lui faisant toucher au doigt l'intérêt qu'il a à la chérir ; & à rassembler régulièrement dans son esprit, ce que les sciences ont de plus utile, & de plus attrayant ; c'est bien avoir fait un homme en état de se suffire à foi même, & de captiver, peut être, l'estime du très petit nombre d'appréciateurs du vrai mérite à qui le hasard le fera connaître ; mais dans la situation actuelle des choses, on vit plus pour
les

les autres, que pour soi ; chaque particulier est comptable au Public de ses talens & de ses qualités ; nous contractons tous l'obligation de mettre dans le commerce de la Société, ce que nous acquérons dans la retraite ; & le mérite le plus constaté n'est de mise, qu'autant qu'il est revêtu de ce vernix brillant qu'on nomme POLITESSE ; dont un Gouverneur peut bien appliquer les premières couches, mais qui ne prend son dernier lustre que dans le Commerce du Monde.

LA nécessité de vivre ensemble dans l'association Politique, a fait naître celle de se communiquer : les convenances réciproques ; de certaines conformités apperçues dans le caractère, dans les mœurs, dans les inclinations, ont tissé les premiers nœuds de l'affection : on s'approche, on se voit avec plaisir, on se sépare avec regret, mais on se promet de se revoir à la première occasion, & plus on se fréquente, plus on sent le besoin de se fréquenter davantage : plusieurs causes de la même espèce, produisent plusieurs effets de la même sorte ; & il se forme au milieu du corps général, quantité de pelotons particuliers que le goût assemble chacun de leur côté, dans les momens où il n'est plus question d'affaires sérieuses : Dans ces cercles,

cercles, on agite toutes sortes de matieres, on les envisage sous tous les jours possibles ; les uns voient plus, les autres moins ; mais les moins clairvoians empruntent les lumieres des plus éclairés, & la circulation des connoissances les rend communes à tous : quand on a bien retourné tous les sujets qui peuvent fournir de l'aliment à la conversation, l'épuisement amène la stérilité ; il faut pourtant dire quelque chose, car on n'est là que pour s'entretenir, & donner la chasse à l'ennui : faute de mieux, on parle des nouvelles publiques, on met les absens sur le tapis ; il échappe à l'un une raillerie, à l'autre un médisance ; la frivolité se met de la partie, on traite gravement les plus petites choses, on met de l'importance à des riens ; les femmes, que la faiblesse de leur éducation détermine en général pour la futilité, préfèrent communément le minutieux au solide ; elles veulent plaire, y réussissent souvent ; on veut les obliger, on se règle sur leurs goûts ; & des entretiens qui avaient commencé par être instructifs & agréables, finissent la plupart du tems par des puérités & du verbiage.

CEPENDANT, il s'introduit insensiblement dans ces compagnies un certain cérémonial que l'habitude rend naturel ; on se prévient, on a
des

des égards les uns pour les autres, l'affabilité prend la place de l'indifférence, on a remarqué que celle ci n'attirait personne ; on s'accoutume à accueillir honêtement, on met peu à peu de la décence dans les propos ; on répand les agréments & les graces sur ses manieres & dans ses discours ; on apprend à être prudent, circonspect ; la crainte de déplaire, ou de choquer quelqu'un, amène la douceur & la complaisance ; tout cela forme un Code que chacun étudie & pratique proportionnément au desir qu'il a de se concilier la bienveillance universelle : c'est de la connaissance plus ou moins parfaite de cette Législation, & de l'observation plus ou moins exacte des loix de convenance qui la composent, que résulte cette grande vertu sociale, que tout le monde se pique de posséder, & à laquelle si peu de gens atteignent, faute de la connaître : LA POLITÉSSE.

JE donne ce nom à cette vertu, qui dans les paroles, les manieres, & les actions, est l'expression sincère des qualités sociales : elle les annonce, elle en est le herault ; elle sçait en modifier l'exercice aux tems, aux lieux, aux personnes, aux circonstances ; c'est elle qui jette sur toutes les vertus, cette précieuse draperie qui leur gagne les suffrages de tout le monde :
chacun

chacun en parle ; combien peu la connaissent ! l'homme de Cour croit en être exclusivement possesseur ; il a accoutumé son corps à prendre certaines attitudes, & sa langue à tourner des complimens : ce n'est point elle. L'homme faux qui sent le besoin qu'il a d'un voile pour couvrir la difformité de son âme, prend un air ouvert, il multiplie les révérences, & les protestations de respect & d'attachement, ainsi que les offres de service ; c'est un hypocrite qui a étudié toutes ces grimaces : le Fat ne mérite pas l'honneur d'être cité ; c'est un animal dupe & stupide ; son miroir lui montre le plus vil des êtres, il brusque toutes les bienséances, & n'adore que cette platte Divinité : le Misantrope prétend à l'honneur d'être le seul sectateur de la vertu ; toute l'espèce humaine est l'objet de son mépris ; ce peut être un honête homme, mais il est dans l'erreur s'il croit être vertueux ; car la douceur, l'indulgence & la bonté sont pourtant des vertus, & il n'a que de l'orgueil, de la dureté, & de l'Intolérance : Voyez Alceste ; il rendrait la vertu odieuse, si on croiait qu'il fallût lui ressembler pour être vertueux ; c'est qu'il manque de POLITÉSSE.

QU'ON jette un regard attentif sur l'établissement & les suites du commerce du monde : on
peut

peut l'envisager sous deux cotés opposés ; l'un donne l'existence à des défauts & à des vices qui, s'ils n'ont pas de prise sur le cœur, gâtent au moins totalement l'esprit ; l'autre est la source d'excellentes qualités, & ajoute un nouveau degré d'expression aux vertus : Voici comment.

LE commerce du monde rassemble les hommes ; il emporte avec soi la nécessité de s'occuper, car l'oïveté absolue ferait un supplice pour cinq ou six personnes réunies dans un appartement : la discussion de diverses matieres est le milieu qu'on fait pour parvenir au bût qu'on s'y propose, & chacun s'y met en frais pour fournir son contingent : jusque là, rien de mieux ; à cela près que l'homme vain de son savoir & de ses talens, peut prendre plaisir à humilier celui qui n'est pas de sa force ; le premier peut devenir présomptueux & suffisant, & le second découragé, & aigri contre son adversaire : allons plus loin ; dans les jugemens qu'on y porte de ceux qui ne sont jamais là pour se défendre, a t'on toujours la modération de les traiter avec cette indulgence, qui convient si bien à des êtres de la même espèce, païtris du même limon, & sujets aux mêmes faiblesses & aux mêmes travers ? ces absens là, ne sont ils pas au con-

traire ordinairement le plastron des railleries les plus piquantes ? n'y médit on pas à son aise de tout le genre humain ? & n'y voit on pas souvent des personnes qui ne se font pas le moindre scrupule de sacrifier les réputation les plus respectées à l'appât d'un bon mot ou d'une épigramme ? Voilà de la médisance, de la calomnie, de la lâcheté, de la cruauté, de la perfidie, de la méchanceté : Ce n'est pas tout encore : La Vertù est en soi même, une chose si digne de respect, que ceux qui ne la pratiquent pas, ne peuvent au moins se dispenser d'en affecter les dehors ; c'est une loi inviolable : Pour être admis avec honneur dans le monde, il est convenû qu'on doit y porter au moins les marques extérieures des qualités sociales qui constituent le galant homme ; celui qui n'a pas ces qualités, se sentirait trop humilié, si en le traitant à la rigueur, on lui en faisait porter la peine : il a recours à un expédient qui ne lui manque jamais ; très assuré qu'on n'exige de lui que des signes & des symptômes, il pallie ses vices sous le masque de la décence & de l'hypocrisie, & enlève insolemment le tribut d'estime qui n'est dû qu'à la vertu : Voilà la Duplicité, la Dissimulation, l'Imposture, la Faufleté ; il y a des siècles que la société est infectée de tous ces monstres.

J'AI

J'AI ajouté que le commerce du monde fécondait d'excellentes qualités, & donnait du relief à la vertu même : rien de plus vrai, mais cela n'a lieu qu'à l'égard de celui qui s'y embarque avec précaution, & dont l'âme couverte par l'Égide de la sagesse est toujours en garde contre les pièges qui s'y rencontrent à chaque pas : pour celui là, il faudra convertir au profit de son esprit & de son cœur les opinions des autres, & les actions dont il fera témoin ; il donnera à son esprit cette touche délicate que la solitude du cabinet n'accorde jamais ; ses idées ne s'éleveront pas, mais elles s'affineront ; il embellira son langage de cette tournûre élégante & facile qui donne tant de prix aux pensées ; ses manières seront relevées d'une teinte d'affabilité, d'autant plus attraiante, qu'elle sera puisée dans la sincérité, & la bonne foi : quelle douceur engageante il mettra dans ses propos, quelle noblesse, quelle grandeur dans ses procédés ! avec quelle modeste fermeté il saura écarter la jalousie, & repousser les flatteurs ! Bienfaisant par principe, il verra par ses yeux que la gratitude est pour bien des gens, un fardeau qui fatigue la vanité ; sa générosité prendra elle même les traits de la reconnaissance, & par bonté il paraîtra obligé, tout en obligeant :

geant : l'indulgence est une qualité dont, peut être, il ne croit pas l'exercice si nécessaire, mais il faudra bientôt l'étendre à tout ce qui l'environne ; elle deviendra pour lui une chose d'habitude : c'est ainsi que l'usage du monde jétera sur ses vertus cet éclat qu'elles n'empruntent que de la vraie POLITÈSSE, qui en est le complément.

POUR pouvoir en tirer ce parti, il faut que l'âme de votre jeune homme ait préliminairement reçu de vous, le courage qui seul peut faire face aux périls, & la prudence qui sçait être en garde contre la séduction ; il faut que vous aiez vous même une connaissance profonde de l'usage du monde ; que vous aiez soigneusement observé la nature & la force des ressorts qui font agir & penser ceux qui y vivent : C'est vous, qui devez le prévenir de tout ce qui s'y passe ; donnez lui vos yeux pour percer les ténèbres de tant d'intrigues sourdes auxquelles on l'engagera à prendre part ; avec les siens, il n'en verrait que la surface ; avec les vôtres, il en pénétrera le fond, qui souvent est creusé par le vice : Enseignez lui les moiens de distinguer le mérite, de ce qui n'en a que l'apparence ; qu'il apprenne de vous à ne jamais confondre la grandeur d'âme avec l'orgueil,

la

la faiblesse avec la complaisance, la ruse avec la circonspection, la douceur avec la pusillanimité, la grossièreté avec la franchise, l'affabilité avec la flatterie. Il est entre les vertus & les vices qui leur sont opposés, une ligne impéceptible, ignorée & franchie par la plupart des hommes ; accoutumez votre élève à la tirer lui même, il risquera, par là, moins qu'un autre de s'égarer, puis qu'il connaîtra les limites qui les séparent.

POURQUOI voit on tant de gens faire naufrage dans le monde ? c'est que presque tous s'y engagent sans en connaître les routes : Redoutez un pareil sort pour ce jeune cœur que vous prenez tant de peine à former, si, avant de le faire monter sur ce théâtre, où toutes les Passions se déchaînent tumultueusement, & ne suivent que l'instinct brutal de l'intérêt personnel, vous n'avez pris soin de le placer souvent au Parterre, de dépouiller chaque acteur de cette pompe, qui fascine les yeux du vulgaire, de lui expliquer le nœud des Drames, & de diriger sa vue dans le fond des coulisses, où se passent ordinairement les plus honteuses catastrophes : c'est de votre expérience qu'il attend tout, c'est à vous à prévoir pour lui les dangers, à imaginer les ressources, à les lui indiquer : Veillez

F

sans

sans cesse, fraiez lui tous les sentiers qu'il a à suivre : Dréffez lui une Mappé claire, exacte, & détaillée de cette mer qu'il va parcourir à vos côtés ; marquez les écueils, les bancs de sable ; montrez lui que les courans aboutissent presque tous à des abîmes : n'oubliez rien, la moindre inattention de votre part, peut le perdre ; & quelle perte, que celle d'un être destiné au bonheur, & à la Vertù ! soiez plus qu'un homme, s'il est possible ; songez que, pour sortir sain & sauf des isles enchantées de Calypso & de Circé, il faut y avoir été conduit, & protégé par Minerve.

QUANT aux moiens de faire tout ce qu'on veut d'un jeune homme, pour les mœurs, pour la maniere de penser, pour la culture de son esprit, & la perfection de son cœur ; j'en connois dont l'usage est d'un succès infaillible, & l'application convenable à tous les hommes dans leur enfance ; ils sont bien simples ; c'est au discernement à les faire valoir ; les voici.

ON vous charge de l'éducation d'un enfant ; dès ce moment adoptez le pour votre fils ; prenez pour lui le cœur d'un tendre Pere ; tout en lui vous demande de la tendresse ; son innocence,

cence, le besoin qu'il a de votre secours, sa faiblesse, sa candeur : quelle âme sensible ne ferait pas émue à la vue d'une faible & charmante créature, dont chaque geste est, ou une priere, ou une carresse ! Considérez, d'ailleurs, que c'est de cette petite portion de matière organisée, que vous allez faire un homme ; c'est vous qui lui donnerez, pour ainsi dire, une âme ; vous créerez pour lui un esprit ; vos bienfaitantes mains vont lui paîtrir un Cœur ; il va dépendre de vous d'en faire une Génie sublime, c'est l'affaire de votre habileté : enfin il sera votre ouvrage, & quel artiste ne voit pas avec des yeux de complaisance le chef d'œuvre émané de ses mains ! Si vous l'aimez, il s'en apercevra bien vite, les enfans ne s'y trompent jamais : il vous chérira à son tour, vous ferez son refuge, il volera dans vos bras au moindre signe que vous lui ferez : ménagez bien ces prémices de son attachement, ce sont les heureux indices de sa confiance en vous ; C'est celle ci qu'il faut faire éclôre : Heureux le Gouverneur que son élève regarde comme son Protecteur, & son plus cher Ami ! il vous dévoilera ingénument tout ce qu'il pense, il s'accoutumera à parler, & à agir devant vous, comme s'il était seul ; vos soins, votre douceur, votre bonté le captiveront, au point qu'il

se croirait malheureux de vous perdre de vue un seul instant.

SENTEZ vous combien un homme éclairé, & attentif aux moindres mouvemens d'un enfant peut recueillir d'avantages d'une si puissante ressource, & combien il évite de difficultés en suivant habilement cette voie ? Vous voilà, dès lors en possession de lire tout ce qui se passe dans l'intérieur de votre élève ; vous étudiez sans effort ses dispositions, ses inclinations, ses goûts ; car il n'a pas l'art de déguiser, & s'il vous aime, il ne voudra pas le faire : en rassemblant différentes parties de ses entretiens, vous verrez facilement quelle sorte d'idées le frappe le plus ; jusqu'à quel degré il est capable de les comparer, de les rapprocher : hasardez une reflexion simple, remarquez s'il la fait, présentez la lui sous différens jours ; observez les objets qui lui plaisent le plus, ceux qui lui sont indifférens ; sondez le caractère des personnes avec qui il aime à se trouver, sachez de quoi il leur parle, & de quoi ils l'entretiennent eux mêmes : Vous verrez certaines gens avec lesquels il aura peine à sympathiser ; tirez en adroitement la raison de lui même : il n'est pas jusqu'à l'examen de ses plus puérils amusemens, qui ne puisse vous être utile.



Si tant d'Éducatons échouent, & restent imparfaites, c'est que la plupart des Gouverneurs négligent ces moïens, qu'ils regardent comme au deffous d'eux : ils les traitent de minuties, parcequ'ils n'en voient pas les conséquences : il en est peu d'ailleurs qui consentent à se réduire à l'espèce d'esclavage qui résulte de cette continuité de soins & d'attentions, parce qu'il en est peu qui aiment leurs élèves, & moins encore qui méritent l'honneur d'en avoir. Combien de ces demi-Mentors, qui ne savent que défendre, ordonner, châtier, être orgueilleux, & se faire détester des infortunés qu'ils ont à conduire !

L E
G O U V E R N E U R,
O U
E S S A I
S U R
L'É D U C A T I O N.

D I S C O U R S I I I .

*Application des moïens indiqués dans le Discours
Précédent : Cours raisonné d'Education, &c.*

IL FAUT un homme tout entier pour en former un autre ; l'entreprise d'une Education est un dévouement, une consécration absolue, pour tout le tems que durera l'ouvrage : elle suppose dans l'ouvrier les mœurs, les talents, l'expérience, l'habileté, le courage, la patience, le défintéressement, l'élévation de l'âme, oserai-je le dire ? . . . Pourquoi hésiterois-je ? . . . le Génie. Elle demande cette maturité
d'âge

d'âge, dans laquelle on peut être parvenu à tenir les rênes des Passions; ou elles agissent avec vigueur, mais sans impetuosité; ou l'homme est à une égale distance des emportemens de la Jeunesse, & des glaces de la décrépitude. Depuis trente jusqu'à quarante cinq ans, on est capable de cette continuité d'efforts qui garantissent le succès; l'amour de la gloire parle alors distinctement au cœur; il a choisi les objets sur lesquels il lui convient d'exercer son activité; sa chaleur absorbe, & consume toutes les affections subalternes; c'est l'époque des grandes productions du Génie: l'homme rare placé au centre de cette orbite, est l'âme de tout ce qui nage dans son atmosphère; c'est le Gouverneur.

JE ne présume point de moi, jusqu'à me croire doué de ce mérite que j'exige d'un Gouverneur, & je prétends encore moins me proposer pour modèle en ce genre: mais quand on a par devers soi l'expérience & le succès; quand on a à cœur l'amélioration de son espèce qui, à coup sûr, dépend de l'Education donnée & reçue, on a acquis le droit de parler des moïens & des expédiens dont on a heureusement fait usage; ils peuvent être utiles à d'autres; que faut il de plus? un voïageur qui dresse, &

publie une carte des païs difficiles qu'il a parcourus, rend service à tous ceux qui les parcoureront après lui.

UN homme qui a reconnu en moi de la probité, & qui me suppose des talens, me prend à part, & me dit : “ Je connais les devoirs des
 “ Peres envers leurs enfans ; je n'ignore pas
 “ que, pour remplir ceux que la Nature m'im-
 “ pose, je devrais me consacrer moi même à
 “ l'Education de mon fils : mais vous le savez ;
 “ par mon rang & mes emplois, je suis comp-
 “ table à la société des trois quarts de mon
 “ tems : l'impossibilité ou je me trouve de lui
 “ donner immédiatement mes soins, augmente
 “ pour moi l'obligation de trouver un homme
 “ qui puisse dignement me suppléer : je vous ai
 “ apprécié ; vous êtes celui que mon cœur pa-
 “ ternel a désigné pour occuper ma place : de
 “ grace, n'hésitez pas ; un refus de votre part
 “ allarmerait ma tendresse ; je vous transmets
 “ toute mon autorité ; faites de mon fils un
 “ digne & vertueux citoyen, un homme d'un
 “ vrai mérite ; vous en savez mieux que moi
 “ les moiens ; soiez son Bienfaiteur, son Ami,
 “ son Pere ; vous ferez plus d'un heureux.”

ARRÊTEZ, Mr. savez vous à quoi vous vous engagez en m'établissant le Pere de votre enfant ?

fant ? avez vous réfléchi que si j'accepte ce que vous me proposez, j'entre dès lors dans tous vos droits, & que vous n'aurez plus d'autre part à ce qui le regarde, que ce que je voudrai bien vous en laisser ? quelles sont vos vues sur lui ? l'auriez vous déjà destiné à un état ? si cela est, cessez de penser à moi ; il n'est pas dans mes principes, de vous aider à faire un esclave ou un infortuné ; assez d'autres aspireront à la honte d'être vos complices : la Nature vous l'a soumis pour un tems ; il vous doit pour toujours l'amour, la reconnaissance & le respect ; son cœur lui dictera ces sentimens, & je vous en garantis la perpétuité, si je me charge du soin de les faire éclôre : mais quant au genre de vie qu'il doit embrasser, & qui doit décider du bonheur de ses jours, même après l'extinction des vôtres, c'est un article sur lequel votre autorité n'a pas de prise ; ce sera à lui même à ne consulter, à cet égard, que son inclination, son bien être, & son aptitude : vous, ou son guide, n'aurez d'autre emploi que celui d'approfondir ses dispositions, de faire passer en revue sous ses yeux les diverses conditions de la société, de lui en montrer les avantages, & les inconvéniens, d'examiner celle vers laquelle il penchera, de rectifier imperceptiblement son gout, s'il n'est pas compatible avec les convenances de sa naissance,

fance, ou avec ses talens ; vous pourrez détourner adroitement son choix d'un autre côté, mais sans employer la contrainte ; & quand, à l'aide de votre discernement, il se fera fixé, il ne s'agira plus que de lui applanir les routes, & de l'élever à son terme, en y dirigeant toutes ses facultés, & ses Passions : vous êtes sage & bien intentionné, au moi en de quoi, je me ferai toujours honneur d'agir de concert avec vous, dans tout ce que j'entreprendrai de relatif à l'Éducation de votre fils ; mais j'exige que vous soiez absolument le seul qui aiez droit de traiter cette matière avec moi : en un mot, je serai maître, & des moi en & de l'exécution : si ces conditions vous conviennent, je consens à recevoir le dépôt que vous voulez me confier ; Ce fera à moi remplir votre espoir : Voyez . . .

Mr. De N avoit prévu toutes mes objections ; il y répond en homme qui a vivement à cœur le bonheur de son fils, & qui s'en repose sur moi : je n'ai plus de réplique à faire, & je me charge de cet enfant.

LISIMAQUE a neuf ans : la Nature n'a rien fait de plus pour lui que pour les autres hommes ; il est même beaucoup plus faible qu'on ne l'est communément à cet âge ; c'est la faute de sa Mere qui s'est imaginée faire merveilles, en le
tenant

tenant perpétuellement enfermé dans un appartement, ou il n'a vécu que de pâtisseries & de confitures : il a mille petits défauts auxquels il ne manque qu'un peu plus de consistance pour être des vices formels ; il est opiniâtre, colere, impérieux, impatient, brutal, & maltraite tous les domestiques qui n'obéissent pas sur le champ à la volubilité de ses caprices : on lui a passé tout cela, souvent on en a ri avec complaisance ; c'est un fils unique, a dit sa mere, il ne faut pas le contrarier, sa fanté en souffrirait ; & que deviendrais-je, si je perdais mon fils ! en conséquence de ce sage raisonnement, on lui a laissé faire tout ce qu'il a voulu.

MON projet est de conduire mon élève à la campagne : nous y serons seuls ; ses défauts y disparaîtront d'eux mêmes, & j'aurai moins d'obstacles à vaincre pour l'amener à mon but : il a, d'ailleurs, besoin de respirer le grand air, & je lui prépare un régime pour rétablir & fortifier son tempéramment : j'en parle à Mr. De N. il dispose son épouse à cette séparation ; je prens un domestique inconnu à Lisimaque : les adieux se font entre la Mere & le fils ; le Pere l'embrasse, me serre la main, & nous partons.

MON petit ami a le cœur gros pendant les deux premières lieues, il ne me parle point, & se tourne d'un autre côté, pour ne me pas voir : je m'étais fort attendu à sa disgrâce ; cela ne durera pas, j'ai une bonne recette pour faire évaporer sa mauvaise humeur ; c'est de lui faire croire que je ne m'en aperçois pas : à la première station, il me demande où nous allons ? à la campagne. Pourquoi ? parce qu'il le faut. Il dit qu'il veut manger ; cela ne se peut pas maintenant. Je profite d'un instant, pour donner ordre au domestique de faire préparer quelque chose à la première poste ; nous y arrivons : allons, lui dis-je, Lisimaque, nous allons manger ; il ne me répond pas : on sert une soupe, je lui en présente, il dit qu'il n'a pas d'appétit ; à la bonne heure. Je mange, en assurant d'un air indifférent, que le potage est très bon : mon petit homme balance, la mauvaise honte l'emporte pourtant, il veut soutenir la gageure, & ne mange rien. Nous remontons, je lui parle de la beauté de la campagne, il balbutie des monosyllabes. Il s'avise de me dire, au bout d'une demie heure de silence, qu'il est fort cahotté ; je le suis aussi, lui dis-je, & cela m'incommode fort, mais il n'y a moi en d'éviter cela, qu'en allant à pied ; essayons : nous descendons, je lui prends la main, & nous voilà
sur

fur nos jambes : à peine a t'il fait trois cent pas, que je m'apperçois que l'extrême fatigue l'empêche d'avancer ; je le préviens : remontons, mon cher, je me sens fatigué : il ne demande pas mieux. Je suis enchanté qu'il ait éssuié cette petite corvée : nous arrivons enfin à notre gîte, & Lisimaque est guéri pour jamais du caprice de ne pas vouloir manger, quand il a bien faim.

Nous étions attendus par le fermier & sa femme ; ce sont de bonnes gens qui ont ordre de m'obéir aveuglément : Jaques notre Domestique n'a garde d'y manquer pour sa part, il est prévenu qu'il n'y aurait pas pour lui de grace à espérer. On nous a préparé un petit appartement qui va être pour Lisimaque & pour moi un abri contre le mauvais tems, & une retraite pour dormir, mais rien de plus. J'ai honêtement prié la fermiere, devant lui, de nous donner à souper dans une demie heure, si elle peut : pendant ce tems là, je tâche de faire jafer mon petit ami, je lui parle d'un air riant, je le prends sur mes genoux, il me fait la grace de s'apprivoiser un peu : il est tout surpris de ne pas voir un Domestique empressé à le habiller, & lui apporter une robe de chambre & des pantoufles : Je saisis cette occasion pour lui annoncer

annoncer que nous n'avons plus de laquais, & qu'il faudra bien prendre le parti de nous en passer, qu'au reste, il verra que ce n'est pas une chose fort difficile : Mais, mon Pere en a tant à la maison, il aurait pû m'en donner un . . . il est vrai, mais aucun n'a voulu vous suivre, dans la crainte que vous ne continuassiez à les maltraiter, comme vous avez toujours fait . . . ne pouvait il pas les contraindre ? . . non, assurément, ce sont des hommes très libres, & qui ne servent que ceux qui ont pour eux de bonnes manieres . . . Eh, comment avez vous fait pour engager Jaques à vous accompagner ici ? . . . C'est un garçon qui m'est fort attaché, parce que j'ai grand soin de lui, & que je le traite avec douceur : vous verrez d'ailleurs qu'il n'a pas beaucoup de peine avec moi, car je me fers la plupart du tems moi même . . . pour moi je ne sçais point du tout me servir, comment ferai-je ? . . . que cela ne vous inquiète pas, mon cher ami, vous l'apprendrez aisément ; & puis, comme vous n'y êtes pas encore accoutumé, je prierai Jaques de vous rendre de tems en tems quelques petits services ; mais je crois qu'il s'y porterait plus volontiers, si vous le lui demandiez, vous même ; quoi qu'il soit fort serviable, on n'obtient rien de lui que par l'honêteté ; il est libre, comme vous con-

cevez

çavez bien, & je n'ai ni la volonté ni le droit d'user de violence à son égard . . . Vous ne vous mettez donc pas en colere contre lui, s'il ne vous obéit pas? . . . qu'appellez vous, en colere? je n'ai vraiment pas garde, je n'aime point à être malade . . . est-ce que la colere est une maladie? . . . fans contredit, c'en est une, & des plus dangereuses; il n'y a pas encore un mois qu'un homme de ma connaissance est mort d'un accès de colere contre son cocher: jugez si c'est une maladie! que gagnerais-je, au reste, en me mettant en colere contre mon Domestique? il me quitterait sur le champ, & je n'en trouverais pas un autre qui me fut aussi attaché que lui . . . Je crois, Mr. que vous avez raison; car je me souviens d'avoir vû ma Mere dans un état affreux, pour s'être mise un jour en colere contre sa femme de chambre; elle devint pâle, perdit connaissance, on eut toutes les peines du monde à la faire revenir, & j'étais déjà serieusement affligé par la crainte que cet accident ne la fit mourir.

Nous sommes interrompûs par l'arrivée du souper: Jaques, dis-je au Domestique, je vous prierai de faire un plaisir à Lisimaque; comme il n'est encore ni assez fort, ni assez adroit pour se passer du secours des autres, il espere

que vous voudrez bien l'aider quelquefois à s'habiller, ou à lui rendre d'autres services ; il m'affure qu'il saura vous en marquer sa reconnaissance. Mr. répond mon homme, à qui j'ai fait sa leçon d'avance, je suis très disposé à être utile à Mr. Lifimaque, à votre considération ; mais ce sera à condition qu'il n'agira pas avec moi comme il a fait à l'égard des Domestiques de Mr. son Pere ; il y en a un entr'autres qui est si mécontent de lui, qu'il m'a avoué avant notre départ, qu'il étoit enchanté d'en être débarrassé, & je sçais que tous les autres pensent de même ; pour moi qui suis accoutumé à vos bontés, je vous servirai toujours avec zèle & affection ; mais s'il arrivait à Mr. Lifimaque de me parler une seule fois durement, je lui conseillerais de ne plus compter sur mes services . . . & il fort.

VOIEZ, mon cher enfant, ne vous l'avais-je pas bien dit ? je le connais, ce garçon là, il est comme tous les hommes, dont on obtient ce qu'on veut par la douceur, & qui se révoltent contre la dureté ; pensez y, cela vous regarde. Nous soupçons ; Lifimaque mange fort & ferme, il en avait besoin, jamais il ne lui était arrivé de jeûner si longtems : il trouve tout excellent ; c'est la première fois de sa vie qu'il manque de friandises, & il ne s'en apperçoit pas : j'ai soin
qu'il

qu'il ne mange que des choses saines, & qu'il boive quatre ou cinq verres d'eau, ou j'ai fait jeter une croûte de pain grillée ; ce sera son breuvage ordinaire jusqu'à nouvel ordre : je lui choisis un fruit bien meur, & je prends pour moi le premier venû ; le petit bon homme le remarque, je sens qu'il me sçait gré de cette attention : nous nous levons, & cet enfant si mutin s'élançe pour m'embrasser.

UN quart d'heure après, je le vois tourner, d'un air inquiet : que voulez vous, mon cher ? . . . je voudrais me coucher ; & sur le champ il prend son parti . . . Jaques, voudriez vous m'aider à me deshabiller ? . . . de tout mon cœur, Mr. & tout en le faisant il le prie à voix basse de lui rendre le lendemain matin le service de l'habiller : le voilà au lit, il ne s'éveillera qu'au jour.

IL me semble que cette journée est assèz bien employée : Lifimaque sçait maintenant à quoi s'en tenir sur mon chapitre ; je doute qu'il lui arrive encore d'avoir des fantaisies ; c'est inutile avec moi, je n'ai pas l'ésprit d'y faire attention : s'il veut qu'on ait la complaisance de le servir, il est très persuadé qu'il ne l'obtiendra que par des prieres, & que personne ne lui doit rien ;

rien ; il sentira à chaque occasion particulière qu'il dépend du secours & de la pitié de tout le monde, par sa faiblesse, & ses besoins.

JE vais cependant donner des instructions à mes gens ; je leur défends à tous trois de jamais parler en particulier à mon élève, de lui dire à qui appartient la maison que nous habitons, de jamais lui donner rien à boire ou à manger, sans mon ordre exprès, de lui rendre aucun service, s'il ne le demande honnêtement ; de le lui refuser net, pour peu qu'il mette de hauteur dans son ton, ses manières ou ses paroles ; de m'avertir d'abord, en sa présence de tout ce qui pourrait lui être échappé de contraire à la douceur & à la modération ; & de m'informer tous les soirs, quand il sera couché, de ce qu'ils auront remarqué de bon ou de mauvais en lui, pendant le cours de la journée. Ce n'est pas que je veuille me reposer sur aucun d'eux du soin de l'observer, car je prétends bien ne pas le perdre de vue un seul moment ; mais il m'importe de savoir ce que les autres en penseront, & je serai bien aise de pouvoir conjecturer ce que j'aurai par la suite à attendre de lui quant au caractère, par la connaissance de la manière dont il se comportera avec eux.

JE

VOICI le plan de vie de mon jeune nourisson : nous sommes dans la belle saison ; il se levera tous les jours à fix heures & demie, & sera habillé pour toute la journée : je proferis robes de chambre & pantoufles de sa garde robe ; j'espère qu'il s'accoutumera d'autant plus volontiers à cette privation, qu'il verra que je m'y réduis aussi bien que lui. Il faut qu'à sept heures & demie il soit habillé de pied en cap, qu'il ait entendû & suivi l'acte d'adoration que nous faisons tous à Dieu, & qu'il ait garni son estomac d'une copieuse soupe de lait, dans laquelle il n'entrera jamais de sucre : nous partons ensemble, quelque tems qu'il fasse ; nous nous promenons pendant une heure ; je proportionne l'exercice à son age, à sa force, à son besoin : nous causons ; j'excite ses questions sur tous les objets qui frappent ses yeux ; je fais naître l'étonnement dans son âme, à la vue des productions de la Nature ; je lui explique tout d'une maniere claire, simple, & aisée : il est surpris, le tems de l'admiration n'est pas encore venu : Un Papillon s'élève, il le poursuit ; tant mieux ; rien de si salutaire que le mouvement pour un enfant.

Nous nous afféions au pied d'un arbre : Lisimaque ne sçait pas lire ; sa Mere aurait craint
de

de le fatiguer, en le lui faisant apprendre ; erreur : il le saura bientôt, & sans peine. Je tire un craion & du papier ; je trace quelques caractères bien distincts ; ce sont des mots familiers ; je les lis haut ; il regarde, n'y connaît rien, & jette les yeux sur moi en riant : je ne plaisante pas, mon cher, ce sont des paroles que je peins ainsi ; dites moi ce que vous voudrez, je vais le peindre, & je vous le répéterai ensuite : je lui explique par quel art on est parvenu à exprimer les pensées & les paroles par des signes ; je lui fais connaître l'usage, l'utilité & la commodité de l'écriture : il m'écoute, je le vois pétiller d'aïse. Prêtez moi votre craion . . . le voilà. Il imite les lettres que j'ai écrites : Lisez moi cela . . . je lis ; il me faute au cou : le petit rûsé voulait se convaincre par soi même que je parlais sérieusement, & pour cela il avait retenu les mots qu'il m'avait dictés d'abord : je lui nomme chaque caractère, je lui en dréffe un alphabet en lui en indiquant l'usage ; il met le tout dans sa poche, je lui fais présent du craion : c'est à moi à l'attendre, il m'en parlera certainement lui même.

VERS midi, nous reprenons le chemin de la maison ; il est près d'une heure quand nous arrivons ; nous trouvons notre diner servi : ce sont
des

des légumes, un plat d'œufs, du laitage, & du fruit ; tout cela est apprêté sans épices, & il n'y entre que du sel & du beurre frais : nous ne mangeons de viandes que de tems en tems, & elles seront toujours roties ou bouillies ; à mon sens les ragoûts sont très mal sains : je bois du vin trempé ; Lisimaque n'en boit pas ; il m'en demande la raison . . . c'est que cela est nuisible à la santé des jeunes gens de votre âge, je vous en donnerai quand il n'y aura plus rien à risquer pour vous. Il a éprouvé que je lui disais toujours vrai ; il se repose sur moi, & ne réplique pas. Si vous voulez être crû d'un enfant, dans les occasions ou cela est nécessaire, ne le trompez jamais dans les choses même les plus indifférentes : il en résulte deux avantages essentiels ; d'un côté, vous captivez par là sa confiance ; & de l'autre, ce qui est plus important encore, vous lui rendez la vérité si naturelle & si familière, qu'il ne soupçonne pas qu'il soit possible de l'altérer.

APRÈS notre diner qui ne dure jamais plus de trois quarts d'heure, je prends mon violon & je joue un air : mon enfant est fort gai, il faute, & voudrait éssaiier d'en faire autant ; je pose l'instrument sur la table, très assuré de ce qu'il va faire : il s'en saisit, racle, & tire un son aigre

aigre qui lui déchire l'oreille. Comment faut il faire, mon cher ami? . . . ah, ah! auriez vous envie de jouer du violon? c'est fort difficile, & il faut beaucoup de patience pour en venir à bout; . . . oh, Mr. je vous prie de jouer encore, je regarderai, & j'essaierai. Je recommence lentement, il est tout yeux; je lui pose la main sur le manche, & je dirige l'archet: il tire vingt fois, & sçait fort bien dire, voilà un bon ton: enfin je reprends l'instrument, & quand j'ai joué un quart d'heure, je le remets dans son étui, au moment où Lisimaque est encore enchanté de m'entendre. Règle générale: Voulez vous prolonger dans un enfant le desir d'apprendre quelque chose? rendez lui cet objet agréable, & n'attendez jamais l'instant de la fatiété pour l'ôter de dessous ses yeux: il y reviendra avec plus de plaisir une autre fois, & vous éloignerez le dégoût & la répugnance, qui étouffent toujours les progrès.

JE conduis encore Lisimaque dans la campagne, mais nous tournons d'un autre côté. Je vous trouve fort heureux, me dit il, Mr. de savoir jouer du violon. . . . Comment, mon cher, croiez vous que je sois heureux par là? mais . . . mais . . . c'est que vous pouvez vous amuser, & que cela fait aussi plaisir à ceux qui
vous

vous entendent . . . fort bien, mon cher, mais je ne vois là que de l'agrément, & point de bonheur : si le bonheur consistait à jouer du violon, je ne serais pas heureux dans cet instant, puisque je n'en joue pas ; il me semble, cependant que je suis fort content d'être avec vous, & je ne regrette point mon violon : Être heureux, mon ami, c'est une grande affaire ; c'est de faire tout le bien qu'on peut, & jamais de mal s'il est possible ; alors on est toujours content, & tant qu'on l'est, on est heureux . . . Vous êtes donc heureux, vous, Mr. car vous me paraissez toujours content : oui mon cher, je le suis, parce que je tâche de m'acquitter de mes devoirs le mieux que je puis, & par là je suis constamment satisfait : croiez vous que je serais heureux aussi, si je faisais bien tout à ce que je fais ? . . . oui, mon enfant, vous le seriez pour le présent, & votre bonheur continuerait aussi longtêms que vous feriez bien tout ce que vous auriez à faire : maintenant il vous suffit de bien exécuter tout ce que je vous prescris, & que nous faisons ensemble ; ce que vous faites actuellement, n'est que pour vous conduire à bien faire par la suite d'autres choses plus importantes ; si vous y parvenez, vous continuerez à être content pendant toute votre vie, & vous ferez toujours heureux.

Vous

VOUS voiez au moien de cela, que ce n'est pas de jouer du violon, qui peut me rendre heureux ; mais de m'acquiter exactement de tous mes devoirs ; éprouvez le vous même, & vous trouverez que j'ai raison . . . oui je le crois ; mais quels sont ces devoirs dont vous me parlez ? les vôtres, les miens ? je ne conçois pas cela.

ÉCOUTEZ moi, mon cher : chaque homme est obligé de remplir les devoirs de son état ; j'ai un état ; vous en avez un autre ; votre pere en a un ; Jaques a le sien, & ainsi du reste : mon état est d'être votre Gouverneur ; je l'ai choisi, parceque, comme je vous aime, je veux vous enseigner les moiens de devenir heureux, & vous instruire pendant votre jeunesse de tout ce que vous devez savoir pour y parvenir ; c'est pour cela que je vis avec vous, & que nous sommes toujours ensemble ; ce sont là mes devoirs, & je dois les remplir, puisque je m'y suis engagé en choisissant cet état : le vôtre est d'être mon élève pendant votre jeunesse, c'est à dire, que vous devez apprendre de moi tout ce qu'il faut que vous connaissiez pour devenir heureux, & contribuer à votre tour à faire le bonheur des autres : à votre âge, on ne sçait presque rien, puis qu'on n'a pas

pas encore eû le tems d'être instruit ; mais on se forme peu à peu en écoutant les instructions de son Gouverneur ; & c'est ainsi qu'en pratiquant exactement tout ce que je vous prescrirai, vous remplirez les devoirs de votre état, vous apprendrez à vous en acquitter plus fidèlement encore à l'avenir, & qu'enfin vous serez toujours content & heureux. Vous verrez, mon enfant, qu'il n'y a pas dans la vie de plaisir aussi grand que celui de faire le bien, & quand vous ferez en jouir, vous ne cesserez d'être satisfait. Montons sur cette hauteur, nous nous y reposerons un moment : ne voulez vous pas devenir heureux, Lifimaque ? . . . Je le souhaite beaucoup, & je veux suivre tout ce que vous me prescrirez pour cela, Mr. mais, est-ce bien difficile ? . . . non, pourvû que vous continuiez à le vouloir ; soiez sûr seulement que j'y travaillerai avec ardeur, par amitié pour vous, & ne vous inquiétez pas du reste.

Nous voilà arrivés au sommet de la petite éminence, que je désigne pour être de tems en tems notre cabinet & notre laboratoire : je fais remarquer à mon jeune ami la beauté du spectacle qui s'offre à nos regards : Nous sommes placés au centre d'un horizon, dont les extrémités semblent se fondre avec cette voûte éclatante

G

qu'on

qu'on croirait appuyée sur ses bords : la Nature a rassemblé ses trésors dans cette magnifique enceinte que nous mesurons d'un coup d'œil. La vue plonge dans une vallée délicieuse, où cent ruisseaux se jouent à travers les prairies, & paraissent ne serpenter, que pour retarder l'instant où ils vont mêler leurs ondes murmurantes, à celles de ce fleuve, qui coule dans le fond du vallon : à l'autre rive, s'élève, imperceptiblement en Amphithéâtre, un coteau tapissé de vignobles, & de vergers ; plus loin, sont des bosquets que mille oiseaux font retentir de leur ramage enchanteur ; la droite est couverte de moissons, que leur couleur dorée invite le laboureur à recueillir ; l'œil se perd enfin, dans une antique forêt de sapins, dont la sombre & triste verdure contraste, & relève l'éclat des couleurs brillantes, qui embellissent toute la plaine : le seul zéphir voltige dans les airs, & les parfume de l'odeur suave des fleurs, & des plantes aromatiques : le soleil touche au terme de sa carrière ; vous diriez qu'il tempère l'activité de ses rayons, pour ne répandre sur cette contrée charmante, que cette portion de chaleur, qui suffit pour animer la Nature : Chaque instant fait éclorre une décoration nouvelle, par la variété successive des effets de la projection de la lumière & des ombres : Cette scène merveilleuse a pour dais un

un

un

un Ciel fillonné d'or, de pourpre, & d'azur ; vers l'Orient, c'est une clarté douce & mourante, qui s'éteint à regret dans les bras de l'obscur crépuscule ; tandis qu'à l'opposite, l'Occident semble embrasé des torrens de flâmes que lance de toutes parts la couche majestueuse du soleil.

TEL est le ravissant tableau que j'expose pour la première fois aux yeux de mon élève : tout enfant qu'il est, je vais juger son âme, par l'impression qu'il va recevoir, à la vue de tant d'objets nouveaux pour lui ; & plus encore, par les questions qu'il ne manquera pas de me faire . . . Eh bien, Lifimaque, que vous en semble ? Comment trouvez vous ce jardin ? . . . ah, Mr. je n'ai jamais rien vû d'aussi beau ; il me semble que je suis heureux en ce moment, je suis si content de voir cela ! . . . quand vous ne le verrez plus, vous ne ferez donc plus heureux ? . . . J'ai mal dit ; mais ne pourrions nous pas rester ici pour regarder plus long tems ? . . . vous ne pensez pas que la nuit va venir, & qu'il ne sera plus possible de distinguer les objets, & de rien voir . . . il est vrai ; cette nuit est une chose bien désagréable ; je pourrais me fâcher contre elle . . . ce serait vous fâcher fort mal à propos ; ni vous, ni moi, ni personne ne peut empêcher qu'elle succède au jour ; il est juste d'ailleurs, que tout le monde soit éclairé à son

tour, & que ceux qui ont été dans l'obscurité
 tandis que nous avons joui de la lumière, aient
 ensuite la lumière quand nous ne l'aurons plus
 . . . Mr. je ne conçois pas cela ; j'avais crû que
 tout le monde était éclairé en même tems . . .
 Vous vous êtes trompé, mon bon ami ; voiez
 sur votre gauche comment les ténèbres s'épaif-
 fissent, à mesure que le soleil semble s'éloigner
 vers la droite . . . C'est donc le soleil qui éclaire
 la terre ? . . . Oui, mon enfant ; . . . mais, com-
 ment cela peut il se faire ? . . . C'est par la même
 raison qu'un flambeau, ou une bougie éclaire
 votre chambre pendant la nuit . . . le soleil est
 il donc de feu ? . . . Oui, mon cher, & la preuve
 de cela, c'est qu'il fait chaud pendant le jour,
 parce qu'alors il paraît, & froid pendant la nuit,
 parce qu'il ne paraît plus . . . il pourrait donc
 brûler ? . . . oui sans doute, s'il était assez près
 de nous pour pouvoir le faire ; mais il est à un si
 grand éloignement, que nous n'éprouvons de
 sa part que de la chaleur, & de la lumière.

J'ENTENDS fort bien cela, mais ce que je ne
 comprends pas, c'est, pourquoi le soleil qui
 paraît pendant le jour, ne paraît plus pendant
 la nuit ; que devient il donc alors ? . . . Il reste
 toujours le même, & ne change pas plus de
 place, qu'un chandelier posé sur une table : sui-
 vez ce que je vais vous dire, cher Lisimaque.

si

Si dans une chambre, vous vous présentez devant une bougie allumée, votre visage est éclairé par cette bougie, & le derriere de votre tête est dans l'obscurité; n'est il pas vrai? . . . oui . . . eh bien, votre visage qui voit la bougie, a le jour, & le derriere de votre tête qui ne la voit pas, a la nuit . . . ah j'y suis . . . un instant; si, après avoir présenté votre visage à la bougie, vous vous tournez, & y présentez le derriere de votre tête, alors votre visage qui n'est plus vis-à-vis de la bougie, est dans l'obscurité ou dans la nuit, tandis que le derriere de votre tête qui est devant cette bougie, reçoit la lumière, & a le jour: m'entendez vous? . . . oui, oui, oui . . . il en est de la terre comme de votre tête; elle est ronde à peu près comme elle; elle tourne devant le soleil qui est de feu, comme j'ai supposé que votre tête tournait devant la bougie; la partie de la terre qui est vis-à-vis du soleil, le voit, en reçoit la lumière, & a le jour, tandis que l'autre partie qui ne le voit pas, est dans les ténèbres, & a la nuit: mais comme la terre tourne continuellement en présence du soleil, ainsi que je vous ai supposé, tournant sans cesse devant la bougie, il arrive que cette partie qui avait été vis-à-vis de lui, & dans le jour, aiant tourné en douze heures de tems, n'est plus vis-à-vis de lui, ne le voit plus, & a la nuit; tandis que l'autre partie qui avait eû la nuit, aiant

aussi fait un tour en même tems, a maintenant le jour, parce qu'elle se présente au soleil: voilà pourquoi nous avons alternativement les jours & les nuits, sans aucune discontinuation.

Vous m'étonnez, Mr. je n'avais jamais fait attention à cela : il me semble que je vous conçois, mais il y a une chose qui m'embarrasse encore : vous m'avez dit que le soleil était un feu extraordinairement éloigné de nous ; si cela est, comment pouvons nous sentir sa chaleur ? . . . Cela vient de sa grosseur prodigieuse : n'avez vous jamais remarqué que plus un feu est grand, plus son ardeur se fait sentir au loin ? eh bien, le soleil est un feu plusieurs fois plus grand que la terre, qui est elle même un Globe, ou si vous voulez, une boule d'une grosseur énorme, puisque sa surface est couverte de villes, de montagnes, de mers, de rivières, &c. . . . Fort bien, Mr. mais si le soleil & la terre sont si grands, qui peut les soutenir, & comment la terre peut elle tourner, comme vous me l'avez expliqué tout à l'heure ? . . . (il n'est pas tems encore de lui développer les Loix, suivant lesquelles les corps Céléstes sont suspendus, & circulent dans les plaines immenses de l'espace ; en attendant qu'il soit en état de pouvoir s'élever

au

au détail de cette matiere, ce n'est pas le tromper que de lui faire la reponse que voici.) Mon cher ami, le même DIEU qui a fait ce soleil & cette terre, qui est le Créateur de tout l'univers, & de qui vous, moi, & tous les hommes avons reçu l'existence, est celui qui les soutient, leur donne le mouvement & les conserve par sa puissance infinie : c'est lui, dont la volonté remue ces grands corps, plus aisément que vous ne remuez un grain de poussiere ; c'est par lui que vous vivez & que vous êtes : il a allumé le soleil pour nous éclairer, il rend la terre féconde pour nous nourrir ; il nous a donné la raison pour nous conduire, pour nous élever jusqu'à lui, & pour sentir qu'il nous comble de bienfaits : c'est un tendre Pere dont nous sommes les enfans chéris ; c'est à lui que nous devons tout ; c'est ce bienfaiteur libéral que nous adorons ensemble chaque jour, & que nous remercions de la continuité de ses faveurs : sentez vous, cher Lisimaque, combien nous sommes heureux d'appartenir à un tel Pere ? c'est lui obéir, l'imiter, & l'honorer peut être, ^a que

de

^a Ceci est plus fait pour être senti qu'exprimé. Si l'Être suprême est la source exclusive de tout ordre, & de toute vertu ; c'est, sans doute, lui obéir, & l'imiter à cet égard, que de se conformer à la vertu & à l'ordre, qui

de faire le bien, & c'est aller contre sa volonté, que de faire le mal : quel est l'homme, qui voudrôit risquer de lui déplaire ? . . . mais il est tard, voilà la nuit qui commence à succéder au jour ; partons ; il est tems de nous rendre à la maison.

Mon jeune ami est frappé d'étonnement ; ses yeux que je lui vois porter respectueusement vers le Ciel, semblent y chercher cet Être tout puissant & incompréhensible que je viens de lui annoncer : il médite en silence sur ces premières découvertes ; il faut lui laisser le tems de mettre de l'ordre dans ses idées, je ne doute pas qu'il ne m'expose fidèlement tout ce qu'il aura pensé à ce sujet ; il fera tems d'y revenir quand il m'en parlera lui même. Nous arrivons.

sont son essence ; dès lors l'obéissance est un rapport qui peut exister entre le Créateur & ses créatures : mais qui osera assurer qu'il en soit de même de l'Honneur ? il faudroit, pour établir cette relation entre ces deux extrêmes, supposer quelque proportion entre l'infini, & des êtres plus voisins du néant que de l'existence : Or, où est elle ? . . . Obéissons respectueusement au Ciel en pratiquant la vertu ; mais gardons nous de la présomptueuse témérité de prétendre, qu'un DIEU puisse être honoré de nos faibles hommages ! s'il daigne l'être, au reste, il ne nous punira pas d'une erreur, née de l'idée de sa Grandeur, incomparable avec celle de notre petitesse.

J'APPER-

J'APPERÇOIS dans Lifimaque un empressement dont je crois pénétrer la cause : il pose un chandelier sur une table, & se campe vis à vis ; il est fort sûr que son visage est éclairé, & qu'il voit la lumière, mais il ignore si le derrière de sa tête est dans l'obscurité, comme je le lui ai dit ; il se tourne, ne voit plus la lumière, s'aperçoit que son visage est maintenant dans l'ombre, & dit : mon visage est dans la nuit, parce qu'il n'est pas vis à vis du soleil. Pour être plus plainement convaincu, il me prend la main d'un air caréssant, & me dit : Mr. je ne saurais voir le derrière de ma tête, mais je pourrais voir le derrière de la vôtre ; voulez vous avoir la complaisance de vous tourner devant cette lumière ? ... je fais tout ce qu'il veut ; je le laisse me tourner à sa fantaisie ; il regarde, il examine, & se parle tout haut : oui ... c'est vrai ... il a raison ... voilà le jour devant le soleil ... voilà la partie de la terre qui a la nuit, parce qu'elle n'est pas devant lui ... c'est bon ... à présent, Mr. je comprends cela à merveille ... il me fait vingt autres questions ingénues, auxquelles je réponds toujours, avec une simplicité proportionnée à son âge.

NE dédaignez jamais de satisfaire aux questions des enfans, quelque puériles qu'elles

faient ; rendez leur raison de tout ce qui en est susceptible : s'il leur échappe des absurdités, ou des contradictions, faites leur sentir avec douceur l'incompatibilité des idées, ou des objets qu'ils confondent ; en général ils sont plus ingénus, qu'absurdes : soiez toujours vrai & simple avec eux ; c'est l'unique moien de les encourager, de les instruire, & d'acquiescer leur confiance. Si vous vous avisez de rire d'une objection singulière par sa naïveté, vous déconcertez votre élève, vous l'humiliez ; il a les droits de son amour propre à fauver, comme vous avez ceux du vôtre : pour n'être plus exposé à cette sorte de mortification, il se gardera désormais de vous proposer ses doutes : en vain vous tâcherez de le faire revenir, sa confiance est évanouie, il va apprendre à dissimuler vis à vis de vous ; vous aurez beau vouloir éclairer son esprit, il vous dira toujours qu'il comprend, & la plupart du tems, il n'en fera rien ; plus d'objections de sa part, plus d'expositions de doutes : de l'esprit, le mal gagnera le cœur, il appercevra toujours le même intérêt à vous dénigrer ce qu'il pense ; le mensonge offrira naturellement son secours à la dissimulation ; il lui aura malheureusement réussi une fois, ce sera pour lui un motif d'en multiplier l'usage : voilà un jeune homme perdu ; & tout cela est

l'ouvrage d'une imprudence, ou plutôt d'une maladréffe.

IL est, au reste, si naturel d'observer que les enfans voient les choses d'un tout autre œil que nous ne les voions nous mêmes; ils ont des idées si peu conformes à celles que la culture, & l'habitude de la réflexion nous fournissent; ils pénètrent si peu la liaison des rapports qui unissent des principes abstraits, à des conséquences particulières; ils sont, en un mot, si hors d'état d'approfondir les surfaces qui, seules pour l'ordinaire, font impression sur leurs sens, que loin d'avoir lieu de nous moquer de leur façon puérite de raisonner & de conclure, nous devons, au contraire, être très étonnés de leur voir quelquefois saisir de certaines vérités, dont la connaissance suppose de la sagacité, & de la pénétration. Comment prétendez vous qu'un enfant puisse penser & juger sainement, & rendre ses pensées avec justesse & précision? commencez donc par lui donner des notions adaptables à la force, ou pour mieux dire, à la faiblesse de son intelligence; allez par gradation, n'anticipez point sur lui; faites qu'il puisse vous suivre sans se fatiguer: Si, au lieu de ralentir votre marche en sa faveur, vous avez l'inattention de vous livrer à votre habitude d'avan-

cer à grands pas ; Hélas ! vous le laissez en arriere ; & rebuté par la distance qu'il apperçoit entre vous & lui, il s'arrête tout court, & se désole : prenez le par la main, & songez que quand vous faites un pas, il est obligé d'en faire trois ;

.....*sequiturque patrem non passibus æquis*.....

ÆNEID. 2.

Si vous voulez que votre élève monte jusqu'à vous, sachez descendre vous même jusqu'à lui ; & ne vous élevez qu'en proportion de l'effort que vous lui verrez prendre. L'oiseau de Jupiter commence par raser la terre avec ses Aiglons, c'est en planant toujours à leurs côtés, qu'il donne de la force & de la souplesse à leurs ailes, & qu'il les accoutume enfin, à percer les nues, & à s'élançer dans la profondeur des Cieux.

IL n'est que huit heures du soir, & nous avons encore une heure à attendre avant le souper. Lisimaque tire son craion & son papier, & se met à griffonner : je prends un livre, & le laisse faire ; il effaçe, réfléchit, se rappelle, écrit, raie, recommence : j'intercepte jusqu'à ses moindres mouvemens, il est essentiel pour moi de ne rien laisser échapper ; je n'ai pas d'expédient plus sûr, pour connaître jusqu'à quel point il lui sera facile de comprendre, & d'opé-
rer :

rer : après un quart d'heure, il vient d'un air triomphant, me montrer son ouvrage ; je vois qu'il a écrit . . . *Lisimak, bon gour, Gak, mon ami.* Foncièrement, il n'a pas tout le tort d'avoir orthographié ainsi ; il est allé au plus court & au plus naturel . . . Voilà qui est passablement bien, mon cher ; mais il y a des fautes : je prends une plume, & j'écris comme cela doit être, *Lisimaque, bon jour, Jaques,* & je lui fais remarquer que *mon ami* est très bien : je lui dis la raison de ces changemens, & j'ajoute un modèle que je l'engage à imiter : il est étonné, me fait ses objections ; j'y réponds, & il retourne à sa table pour corriger, & transcrire ce que je viens de lui donner : il me le rapporte encore ; tout est exact, excepté trois mots qu'il a mis de sa tête, ou plutôt de son cœur ; les voici : *gem mon Kouverner* : je ne réforme que le mot *Gouverneur,* & je mets *j'aime mon cher Lisimaque de tout mon cœur.* Il lit cela, compare lui même *j'aime à gem,* & se hâte de le substituer dans sa phrase ; je l'encourage, l'embrasse, & nous soupons.

JE ne sçais si je m'abuse, mais il me semble qu'avec cette méthode, cet enfant fera lire & écrire en moins de tems, & avec beaucoup moins de peine, que les autres n'apprennent communément à lire.

MON

MON petit homme joue avec son affiète, je prévois qu'il va la casser; tant mieux: cela ne manque pas, un instant après; il rougit, & ne sçait comment cela s'est fait. . . Priez Jaques, lui dis-je tranquillement, de vous donner une autre affiète, & tâchez d'être moins gauche une autrefois; il n'arrive qu'aux gens mal adroits, d'avoir le désagrément de casser quelque chose. . . & je lui fers aussitôt à manger d'un air affable, pour le remettre à son aise.

APRÈS le repas, nous nous amusons pendant une demie heure ensemble avec notre violon; je lui fais parcourir le manche, en l'accoutumant à suivre de l'œil, la gamme dont je lui indique l'usage, & le rapport de chaque note avec telle position des doigts: nous jouons alternativement, & la seule différence que je mets entre mon jeu & le sien, c'est que je tire des sons plus moëlleux & plus assurés; mais il ne tardera pas à m'atteindre: je ne suis jamais en avance sur lui que d'un pas, & j'attends pour en faire un autre, qu'il soit de niveau avec moi. À neuf heures trois quarts, nous quittons tout: toute la maison s'assemble avec nous, pour remercier DIEU de ses bienfaits, & renouveler l'acte d'adoration que lui doivent toutes ses créatures: chacun de nous s'acquitte tout haut
de

de ce devoir à son tour. J'ai promis à mon élève qu'il aurait l'honneur de le faire comme les autres, quand il le pourrait, & qu'il l'aurait mérité : nous nous saluons réciproquement. Lisimaque est couché à dix heures, & s'endort à coup sûr; l'exercice le garantit de l'insomnie; nos gens se retirent, & je les suis, pour converser avec eux, & mettre ordre à l'œconomie de la maison.

VOILÀ, dira t'on, un homme fort extraordinaire : pourquoi vouloir se mêler de tout enseigner soi même à son élève ? n'a t'on pas des maîtres, dont l'état est de secourir un Gouverneur, & de le décharger de cette partie désagréable d'une éducation, qui consiste à inculquer dans une tête, les élémens des sciences & des arts, nécessaires à un jeune homme ? Pourquoi ne pas s'en tenir tout simplement à la formation du cœur, à celle de la maniere de penser, & à la direction des études, ainsi qu'il est d'usage ? il y a là, assurément de quoi occuper un homme tout entier, sans aller s'embarasser de détails, qui ne peuvent que diminuer l'attention qu'il doit porter à des choses beaucoup plus essentielles, & dont d'autres s'acquitteraient aussi bien que lui.

POUR

POUR faire disparaître ce que cette objection a de spécieux, il suffit de remarquer d'un côté, qu'elle ne porte que sur ce que dans mon système d'Éducation, je m'éloigne des chemins battus : mais que restera t'il à me répliquer, si j'oppose à mon tour, que ces routes depuis si longtems pratiquées, sont devenues mauvaises, & qu'il est plus salutaire de s'en écarter que de les suivre ? On me demandera mes preuves ; je les ai données en parlant de l'Éducation commune. Je pose d'ailleurs la base de ma méthode, sur une réflexion, occasionnée par un coup d'œil appuyé sur l'ensemble de la vie humaine : Depuis la perte de notre indépendance primitive, nous sommes devenus esclaves des tems, des lieux, des personnes, des circonstances, & de tout ce qui nous entoure ; la création d'une multitude de nouveaux besoins, a donné l'être à une foule de privations, dont les épreuves répétées nous rendent la vie amère & onéreuse ; l'empire tumultueux de nos passions, conçoit & enfante des desirs sans nombre, des goûts, des affections ; & la difficulté de les satisfaire, est pour nous une source intarissable de peines & de chagrins : les accidens imprévus dont la plupart de nos momens sont marqués, les revers qui font subitement échouer nos projets, les pertes que nous avons de tems en tems à essuier,

des

des personnes à qui nous tenons par les liens du sang, de l'amour, ou de l'amitié ; la rencontre de tant d'hommes pervers, qui souvent ne nous caréssent que pour nous trahir plus sûrement, & nous perdre avec plus d'art & de sang froid ; enfin les douleurs physiques qui nous assiègent, ou nous menacent de toutes parts ; tout cela fait de notre triste carrière, un espace jonché de foudres, d'infortunes, & de maux : si je prévois que mon élève, quand il sera devenu homme fait, y sera exposé comme le reste de ses semblables ; n'a t'il pas à attendre de ma tendresse & de mes soins, que je reculerais autant qu'il dépendra de moi, l'instant auquel il lui faudra lutter contre cet essaim d'ennemis ? il doit passer avec moi tout le tems de sa première jeunesse ; Eh bien, j'épuiserai toutes les ressources de mon esprit, & de mes talens, pour lui rendre cette portion de sa vie, la plus douce possible.

Je pourrais sans doute, me décharger sur des maîtres mercénaires, de la peine de lui enseigner les élémens de plusieurs sciences, qu'on peut prétendre ne pas être de mon ressort ; mais je ne suis que trop assuré que tous ces gens là ne s'y prendront point comme moi, pour lui rendre leurs leçons faciles & agréables ; ils seront durs, impérieux, obscurs ; ils l'afferviront à la banalité

banalité de leurs méthodes, ne saifront pas en lui le côté par lequel il lui est plus aisé de comprendre ; la contrainte amenera le dégoût, il se rebuera, n'apprendra que des mots ; & il connaîtra les pointes des chagrins, & les mortifications de l'esclavage, dans un âge fait pour les ris, pour les agrémens, & pour la liberté.

Non, non : j'aime trop mon élève, pour ne pas sacrifier une partie de mon repos à son bonheur : c'est moi qui lui tiendrai lieu de tous les maîtres ; je connais à fond son caractère, je sçais quelle corde de son âme il faut toucher, pour produire en lui des modifications agréables ; personne n'a approfondi comme moi, le fort & le faible de ses facultés intellectuelles ; ce sont là les fondemens sur lesquels j'établis l'édifice de ses instructions ; je saurai lui faire continuellement de l'étude un jeu ; son cœur recevra de mes mains caréssantes, la forme la plus propre à recevoir les principes de la saine morale & de la vertu : je ne suis point inquiet de la maniere dont je réprimerai les fautes dans lesquelles il tombera certainement ; & je le ferai avec plus d'avantage pour son amélioration, que d'autres ne réussiraient à défoler leurs disciples, par leur morgue & leur aigreur ; je veux, enfin, prolonger le bien-être de mon jeune homme,

autant :

autant de tems que je ferai le maître de le faire penser & agir : il m'en coûtera des assiduités de plus ; qu'importe !

J'AI connu des gens, qui pour faire l'apologie des rigueurs du Pédantisme, soutenaient qu'elles étaient d'un excellent usage pour aguerir l'âme de la jeunesse, contre les assauts des malheurs futurs ; & qu'il était bon de les accoutumer à souffrir de bonne heure, afin de les tenir comme en haleîne, jusqu'au moment de l'arrivée des peines inséparables de l'état d'homme. Mais je n'ai point oui dire, qu'aucun Médecin se soit jamais avisé de donner la fièvre ou la migraine à un homme en santé, sous prétexte qu'il aura prévu qu'il doit être sujet par la suite à de grandes maladies : dans ce cas, il s'appliquera, ce me semble, au contraire, à fortifier son tempéramment, & s'en tiendra à tâcher de découvrir, & déraciner les causes du mal dont il est menacé, sans le tourmenter d'avance. Que produisez vous en affligeant l'âme d'un jeune homme par des duretés, des réprimandes séveres, des menaces, ou des chatimens ? s'il a commis une faute légère ou grave, croiez vous, par là, l'effaçer, ou lui ôter la volonté d'y retomber une autrefois ? rien de tout cela ; vous lui prouvez seulement que vous êtes maître

tre de le maltraiter, parceque vous êtes plus fort que lui ; vous l'aigrissez, & comme vous ne détruisez pas l'intérêt qu'il croit avoir à mal faire ; tout ce qui en resultera, c'est que quand il voudra renouveler sa faute, il prendra ses précautions pour se cacher de vous, & éviter vos mauvais traitemens. Remarquez, d'ailleurs une chose importante ; c'est que, loin de le préparer à des attaques sérieuses, par le cercle de contradictions que vous lui faites parcourir, vous énervez ses forces, & vous le disposez à avoir sa situation en haine, & peut être un jour son existence en horreur.

QUANT à moi, j'agis tout différemment avec Lisimaque ; il doit devenir un homme, & courir la chance de l'adversité ? à la bonne heure ; au moins ne sera t'il pas si longtems malheureux qu'un autre, puisque toute sa jeunesse n'aura été qu'une chaîne de tranquillité & de bien-être : & puis, il me semble que si je sçais lui conserver toute sa vigueur, & le munir des armes propres à repousser les traits de l'infortune, il sera bien plus en état de lui faire tête, que tel dont le tiers de la vie se sera écoulé en gémissant sur la contrainte à laquelle il est réduit, sans qu'on ait jamais pensé à le prémunir contre les peines plus réelles d'un âge plus avancé.

IL

IL y a deux ans que nous vivons ensemble ; mon élève sçait maintenant se passer du secours d'un Domestique, & ce qu'il y a de mieux, c'est que je lui ai fait gagner ce point, sans qu'il s'en apperçut : Jaques était, par mes ordres, absent pour quelques jours ; j'ai profité de cette occasion, pour engager Lisimaque à s'habiller, & se deshabiller soi même : Essayez, lui ai-je dit, & si vous réussissez, vous éprouverez combien il est agréable de ne point dépendre de l'aide d'autrui : il l'a fait, & n'aura jamais besoin des humilians services d'un valet de chambre.

Nous avons, un jour, raisonné ensemble, sur les devoirs des enfans envers leurs Parens : à notre retour il se met à écrire, & me montre ces mots, d'un air qui demande mon approbation . . .

“ Mon Pere, & ma Mere ;

“ QUAND j'étais près de vous, je vous aimais
 “ mais assurément, mais j'ignorais pourquoi ;
 “ maintenant je sens mon cœur s'ouvrir de
 “ toutes parts, pour se pénétrer des motifs
 “ que j'ai de vous chérir de plus en plus.
 “ Mon Gouverneur me promet que j'aurai
 “ dans quelque tems l'avantage de vous
 voir,

“ voir, & de vous embrasser ; il ne manque
 “ que cette circonstance à mon bonheur : il me
 “ la propose comme une récompense ; je sens
 “ que c'en est une bien grande, & je travaille
 “ sans cesse pour la mériter. Votre Lisimaque
 “ tréssaillit de joie en pensant à vous. A Dieu.”

A MERVEILLE, cher enfant ; eh, que voulez vous faire de cela ? . . . l'envoyer à mon Pere & à ma Mere, si vous y consentez . . . oui, sans doute, j'y consens : Voilà le langage de votre cœur, c'est celui de la Nature ; mais, mon cher ami, il faut y donner une certaine forme, introduite par l'usage . . . eh, quelle forme, s'il vous plaît ? il me semble que je ne saurais mieux exprimer la tendresse que je sens pour mes Parens . . . non, jamais mieux, mais bien d'une maniere plus conforme à la pratique ordinaire : je lui fais voir alors, comment on termine les Lettres ; il est fort surpris qu'un homme qui ne m'a jamais vû, & qui a pour la premiere fois de sa vie occasion de m'écrire, me signe qu'il a l'honneur d'être avec respect, considération, ou dévouement, mon très humble & très obéissant serviteur . . . Cet homme là, me dit il, serait bien pris, si vous le sommiez de remplir ses engagemens . . . pas du tout, ce serait moi qui passerais pour un fou, & dont tout le monde

se

se moquerait . . . Comment cela ? je n'y suis plus . . . Voici le moment de lui expliquer la bifarrerie de quelques usages introduits dans la société, & de lui faire sentir que quelqu'opposés qu'ils soient aux maximes de la franchise & de la sincérité, l'homme le plus honête & le plus vrai, ne peut cependant se dispenser de se plier au joug de cette petite tyrannie : on peut, au reste, ajouté-je, s'y prêter de bonne grace, sans craindre de choquer la vérité, car ces sortes d'expressions n'ont jamais de valeur intrinsèque ; la plus grande preuve, c'est qu'on ne s'en fert que vis à vis des gens indifférens, ou à qui on ne doit que du respect, & jamais à l'égard d'un véritable ami.

JE pars de là, & je lui esquisse une division de l'arbre Généalogique du Genre humain : je le conduis de l'état naturel, à celui des premières associations, & de là à l'état de civilisation graduelle, jusqu'à l'époque de notre âge ; chacun de ces états a ses loix particulieres : je me garde d'appuier sur les institutions Politiques, c'est une matiere à renvoyer à un autre tems.

LA loi de la Nature, lui dis-je, est la plus ancienne, & la seule immuable, parce qu'elle a DIEU même pour auteur : elle nous prescrit

le

le culte exclusif de la Divinité ; l'amour, le respect, & la reconnaissance pour nos Parens ; l'humanité, la commifération, & le secours envers nos semblables ; le soin de notre propre conservation, la tendréffe pour nos enfans ; enfin elle nous défend de faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous mêmes : tous ces Principes font gravés dans nos cœurs par celui qui les forma ; c'est d'après ces règles seules que se conduifirent les hommes, tant qu'ils vécurent ifolés & indépendans ; mais dès qu'ils se fûrent unis par les nœuds d'une premiere affociation, cette liaison respectiue entraîna avec foi de nouvelles relations, de nouveaux intérêts, de nouveaux droits ; ce qui, jusqu'alors, avait été commun à tous indiftinctement, fut partagé ; de sorte que chacun eut le sien, dans la portion qui lui fut assignée.

DE là, l'obligation de ne point anticiper sur les possessions de son voisin : mais comme l'intérêt personnel porte souvent les hommes à vouloir s'enrichir les uns aux dépens des autres ; il fallut, pour réprimer l'avidité des desirs, de nouvelles loix qui infligeaffent des peines aux infracteurs ; il en fallut d'autres qui pourvuffent à la furété de chaque Citoien, attaqué dans sa vie, ou dans son honneur : Ce font là les

loix positives, faites par les hommes à la naissance des sociétés : Comme ces loix n'ont point une origine Céleste, ainsi que les loix naturelles, elles peuvent changer suivant le besoin, ou les circonstances des peuples pour qui elles sont faites.

DE l'association politique, à la civilisation, il n'y a qu'un pas, mon cher Lisimaque ; & voici comment. Dans l'état naturel, les hommes ne se fréquentent point ; chacun d'eux se suffit à foi même : dans l'état de société, au contraire, le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres, les met dans la nécessité de se voir & de se fréquenter habituellement : cette fréquentation serre les premiers nœuds ; on trouve du plaisir à se communiquer, à faire briller ses talens ou ses belles qualités ; il s'introduit une certaine forme dans la maniere de se voir, de se parler, de s'accueillir, de se prévenir, de s'obliger ; cette forme se perfectionne en se perpétuant, elle acquiert de la consistance, & devient une espèce de loi, ou de convention tacite ; c'est l'Usage du Monde, auquel un homme raisonnable doit se conformer, tant qu'il ne s'écarte ni des loix naturelles, ni des loix positives.

VOILÀ, mon cher, ce qu'il ne faut jamais manquer d'observer, après la pratique des de-

H

voirs

voirs qu'imposent la probité & la vertu : Celui qui se conforme aux loix de la Nature & aux loix positives, qui sont en même tems celles de la probité, est l'honête homme, & le bon citoyen : celui qui suit les principes de la vertu, qui lui prescrivent de faire le bien, est l'homme vertueux : & celui qui possédant la vraie Politesse, se prête aux usages, & aux égards réciproques que le commerce du monde a introduits, est l'homme civilisé, l'homme fait pour enchaîner l'estime & la considération : supposez en lui l'observation exacte des devoirs de son état particulier ; c'est là l'homme parfait autant qu'on peut l'être sur la Terre, & c'est à quoi, mon cher, il faut que Lisimaque aspire pour atteindre au bonheur.

A L'ÉGARD de la Lettre que vous écrivez à vos Parens ; il est devenu d'usage que toute lettre se termine par une formule qui exprime de certains sentimens : en rendant les vôtres, vous ferez vrai & sincère, puisque vous sentez ce que vous peindrez ; ainsi, mon cher, vous ne risquez rien, en vous asservissant à cet usage ; & n'oubliez pas que quand vous écrirez à des gens très indifférens, que vous avez l'honneur d'être, &c. cela ne signifiera nullement que vous êtes leur valet, & qu'ils sauront bien eux mêmes à
 quoi

quoi s'en tenir sur cet article : quand vous écrirez à votre ami ; (car vous avez le bonheur d'en avoir un ;) terminez votre lettre en me disant, A DIEU, JE VOUS AIME TOUJOURS, & je vous croirai sur votre parole : allez maintenant écrire à vos parens, & finissez par cette formule . . .

Il y a déjà quelque tems, que je me proposai de faire naître dans Lisimaque le desir de favoir un peu dessiner : dans une de nos promenades, je me mis à ébaucher un joli païsage, que nous avions devant les yeux ; il fut surpris, & me marqua l'envie qu'il aurait de pouvoir en faire autant : Cela est fort aisé, lui dis-je indifféremment, il ne s'agit que d'y donner chaque jour une demie heure de tems : ceci est comme la Musique, un art d'agrément, mais qui, considéré sous une certaine face, a une utilité peut être plus réelle ; vous en voiez la preuve : la vue de ce païsage m'a charmé ; je veux en conserver l'idée, je le dessine, & quand je ne suis plus à portée de l'original, j'en ai la copie dans mon porte feuille : il en est de même de tous les autres objets dont je veux me rafraîchir la mémoire ; il y a dans différens païs, divers chefs d'œuvres des plus célèbres artistes ; ce sont des morceaux admirables de Sculpture, de Peinture, ou d'Architecture ; on ne les voit qu'en passant,

frappent par leur beauté ; à l'aide du deffein, on les quitte avec moins de regret, que celui qui n'a pas cette ressource : Voulez vous éssaier, mon cher ? Voici comment il faut s'y prendre . . . il craionne mal, je corrige ; il fait moins mal une autre fois, je réctifie encore, je l'encourage ; il a fait une fleur, un arbre, un hameau ; & au bout d'une couple d'années, il est en état de deffiner passablement tout ce qu'il voit, sans avoir eû ni peine ni dégoût.

LISIMAQUE possédera sa langue dans toute sa pureté : il ne m'en coûte pour cela, que l'attention de lui parler toujours purement, & de lui faire faire des lectures choisies, dans lesquelles je lui fais remarquer la correction du stile, & la justesse des pensées ; c'est par ce moyen, qu'il acquerera de l'exaëtitude dans le Langage, & de la Logique dans le raisonnement : mais il ignorera à perpétuité ce que c'est qu'un argument *BAROCO*, ou en *BAMALIPTON*. L'Eloquence est une partie que je cultive chez lui avec application ; j'ai préssenti, qu'à tout événement, elle lui serait très utile un jour : nous lisons ensemble les meilleurs ouvrages en ce genre, nous nous arrêtons à analyser les plus beaux passages ; je lui fais connaître en quoi consistent la force, l'énergie, l'élevation, la sublimité,

limité de l'expression ; c'est en appliquant les règles de l'art oratoire aux plus beaux exemples, que j'en ferai sans peine un homme éloquent. Dans les essais que je lui demande, nous travaillons chacun de notre côté sur le même sujet ; je lis son ouvrage, je lui en fais appercevoir les fautes, je lui propose des tournures différentes ; il voit le mien, je le laisse comparer, & juger ; & insensiblement il se forme.

Il est deux ou trois Langues étrangères, dans lesquelles il convient que mon jeune homme sache s'exprimer ; & une Langue morte qu'il lui sera bon de comprendre, jusqu'à un certain point : mais il faut que tout cela s'apprenne sans Grammaire, & sans dégoût : Comment faire pour y réussir ? le voici. La jeunesse est le tems le plus favorable à cette sorte de succès : j'ai mis la main à l'œuvre des les premiers tems que nous avons vécu ensemble : il a été fort étonné de m'entendre, un beau matin lui parler Anglais, le lendemain Allemand, & le troisième jour Italien ; mais j'ai eû la précaution de ne lui dire que des choses communes, dans ces trois Langues, & de les lui rendre aussitôt dans la sienne : son oreille & son gosier s'y sont imperceptiblement accoutumés, de sorte qu'au bout de deux ans d'exercice, il peut se tirer d'affaire

dans l'une ou dans l'autre : ce n'est pas tout ; je veux qu'il lise l'Anglais & l'Italien ; je choisiss pour cela les auteurs les plus aisés, nous les lisons ensemble, & peu à peu il sera en état d'écrire passablement dans ces deux Langues.

QUANT au Latin, je fais assurément loin d'exiger qu'il le parle ; il me suffit qu'il entende tant soit peu, une Langue que dix sept siècles nous ont fait oublier, & dont aucun de nous ne sent la milliême partie des beautés, dans les ouvrages qui nous en font restés : qu'il parvienne à lire Quint Curce, & Salluste, je n'en veux pas davantage ; les règles de la Grammaire viendront se ranger d'elles mêmes dans sa tête, quand il saura sa Langue ; il ne s'agira que de les lui présenter, il aura alors assez de discernement pour en faire l'application ; & il faut que tout cela se fasse sans gêne, sans peine, & pour ainsi dire en jouant.

LA Géométrie est une Science qui sert de fondement à toutes les autres ; elle met de l'ordre dans l'esprit, & de la justesse dans les moindres opérations : Comme toutes les vérités qu'elle démontre, portent un caractère qui entraîne la conviction, elles frappent par leur clarté, & peuvent être saisies par l'intelligence la

la plus ordinaire : Nous avons tous d'ailleurs une Géométrie naturelle ; & ces notions innées sont comme les Archétypes, auxquels nous comparons les vérités que cette science propose : leur seule exposition suffit quelquefois pour asservir le consentement de l'esprit ; c'est qu'alors il ne faut qu'un coup d'œil, pour en constater la parfaite analogie, avec les principes éternels de ces mêmes vérités, dont la Nature a enrichi nos âmes : quelques autres, sous la forme de Théorèmes, sont moins sensibles, quoiqu'également certaines ; mais leur démonstration résulte toujours de la combinaison de quelques autres vérités antécédentes, si palpables, que c'est toujours à l'évidence qu'on se rend en les admettant.

J'AI digéré moi même un petit traité de Géométrie, que j'étudie avec mon élève : les termes & leur interprétation sont ici d'un usage indispensable ; j'ai soin de lui déguiser l'aridité de cette nomenclature, sous l'aspect des avantages qui dérivent de cette science : sa curiosité est excitée par les figures, dont je lui explique successivement les dimensions & les propriétés, & je vois avec satisfaction qu'il se plaît à cette étude, & qu'il fera vraisemblablement des progrès, dont les fruits lui seront d'une utilité très étendue. Si je m'apperçois que son attention commence à se

lasser, je plie bagage, nous faisons un tour de promenade, & je lui parle d'autre chose : nous nous afféions encore ; il n'est pas question alors de Géométrie, il y reviendra de lui même : je l'entretiens en attendant, de quelque matiere relative à l'Histoire naturelle ; je cueille une fleur ou une plante ; voilà un sujet de conversation : je donne adroitement lieu à quelques questions, il ne manque pas de m'en faire, j'y réponds ; & tout en causant, je lui donne une idée du mécanisme de la végétation ; c'est un germe que je jette en lui ; il y pensera, & me fera des objections, qui me fourniront occasion de lui développer plus amplement cette matiere une autre fois.

Vous ne perpétuez dans un jeune homme le desir d'acquérir des connaissances, que par la variété que vous saurez mettre dans ses occupations : si comme l'expérience le prouve, l'esprit & le corps sont tellement dépendans l'un de l'autre, que leurs modifications respectives sont toujours en raison proportionnelle des sensations, ou des idées qu'ils éprouvent ; de sorte que telle impréssion sur la matiere, occasionne telle idée dans l'esprit ; & que telle autre façon de percevoir, donne lieu à telle différente sensation sur le corps ; il faut nécessairement tom-
ber

ber d'accord que, si dans les jeunes gens les opérations organiques s'achèvent avec plus de célérité, & moins uniformément que dans un autre âge; que si, en égard à la moindre hétérogénéité de ses principes, le sang circule chez eux avec plus de rapidité; si la filtration du suc nerveux est plus prompte, puis qu'il est plus subtil; & que si leurs esprits animaux, plus déliés que les nôtres, sont charriés avec plus de précipitation, du cerveau aux extrémités, & ramenés de celles-ci à leur siège naturel, avec plus de véhémence que dans les hommes faits; la continuité de ces révolutions, qui les meuvent en différens sens par secousses successives, doit produire sur toute la machine une sensation de lassitude, & celle-ci faire naître à son tour dans l'âme un sentiment d'impatience, pour peu qu'on force l'une ou l'autre de ces deux substances, à se reposer long tems sur les mêmes objets. Qui ne voit de quelle importance il est, d'obvier aux effets dangereux qui suivent de ce premier inconvénient; & avec quel soin il faut écarter l'ennui & le dégoût, qui naissent de la contention de l'esprit, & de la même espèce d'application trop prolongée!

EXAMINEZ sans cesse la forme instantanée, (si j'ose parler ainsi,) de l'âme de votre élève;

cherchez, & appliquez le à la sorte d'occupation qui est à l'unisson de sa maniere d'être actuelle, & changez de travail aux approches du moindre avant coureur de la fatiété : faites succéder un entretien à une leçon ; passez de là à un amusement ; revenez insensiblement à l'instruction ; substituez à celle-ci un exercice ; que vos transitions soient imperceptibles : mais surtout, entretenez une gaieté habituelle : Peu de Livres, beaucoup de conversations : on avance plus en dialoguant pendant une demie heure, qu'en contraignant à quatre heures de lecture : un livre est purement un flambeau, dont la lumière fatigue plus souvent la vue d'un jeune homme, qu'elle ne l'éclaire ; au lieu que dans un entretien, celui qui enseigne, est à même de palper la portée de son disciple ; il règle sa méthode pour le moment qui suit, sur la mesure de l'effet qu'a opéré le moi en dont il vient de faire usage. L'âme de l'homme obéit dans la jeunesse, plus que pendant le reste de la vie, à l'action intermittente des ressorts, qui donne des mouvemens inégaux à sa machine ; chaque heure amene du changement dans leur degré d'élasticité ; & par là, chaque heure diversifie la propriété qu'a cette âme, d'admettre telle ou telle classe d'idées : Comment juger cette irrégularité d'aptitude, autrement qu'en jettant la sonde

sonde à chaque pas ? C'est une montre à répétition sans cadran, dont il faut pousser le bouton, chaque fois qu'on veut connaître l'heure qu'elle porte.

CE que je viens de dire, trouvera beaucoup de contradicteurs : je n'en ferai ni surpris, ni offensé ; je vois chaque jour, combien l'habitude & le préjugé familiarisent les hommes avec les fausses opinions ; le petit nombre de gens éclairés qui daigneront être de mon avis, suffira pour y donner du poids : On m'accusera de favoriser les caprices des jeunes gens, & de me prêter à leurs fantaisies ; ce sera me juger mal : jamais je n'ai passé un caprice à un jeune homme ; mais je distingue ce qui doit en porter le nom, d'avec cette indisposition d'esprit, qui fait que, dans tel moment, un enfant n'est pas propre à telle espèce d'étude ; & je soutiens, qu'alors il est dangereux de vouloir le contraindre à agir contre son inclination. Forçez votre élève à sécher d'ennui sur Euclide, dans la circonstance où toutes ses facultés sont ouvertes, pour recevoir une Leçon d'Histoire ; je mets en fait, qu'au lieu de résoudre le problème que vous lui aurez proposé, il contractera un commencement de répugnance pour la Géométrie, parce qu'alors, son esprit était exclusivement tourné

du côté de l'Histoire. Voiez l'Agriculteur : il observe les Lunes, les tems, les saisons, les pluies, les vents ; s'ils sont favorables, il sème ; s'ils ne le sont pas, il attend.

QUAND après huit ou dix mois, je suis parvenu à ranger un certain nombre de vérités Mathématiques dans la tête de Lisimaque, je juge par l'empressement qu'il a à les appliquer, de l'usage qu'il est en état d'en faire : il est tems de lui donner une idée exacte de cet Univers, dans lequel sont jettés tous les Mondes, tous les Êtres, & où il nage lui même comme un grain de sable dans l'immensité des Mers. Je le conduis un jour, de grand matin, à notre petit Parnasse, qui commence dès ce jour à devenir notre Observatoire : il n'a encore vu que le coucher du Soleil ; il faut le lui montrer au moment, où, tout raisonnant de gloire, sa seule présence dissipe les ténébres, & donne la lumière, la chaleur, & la vie à toutes les substances qui l'environnent : Lisimaque pétille d'impatience ; ses yeux sont fixés sur l'Orient ; l'éclat des feux de l'Aurore augmente d'instant en instant ; & du centre de la fournaise, s'élève enfin majestueusement un Globe enflammé, dont les premiers rayons sont le signal, auquel répondent toutes les créatures,

HONÊTE jeune homme ! ton cœur bondit dans ton sein, ton âme prend l'effort, tes yeux extasiés rendent un hommage pur à l'auteur de tant de merveilles : je t'examine, je pénètre toutes tes pensées, tu crains d'ouvrir la bouche ; que ton silence est énergique ! tu réfléchis sur moi le sentiment d'admiration, que produit en toi la vue de ces prodiges ! Prodige, toi-même, supérieur à tous ces êtres dépourvûs d'intelligence ! prépare tes forces, je vais élançer ton esprit, jusqu'aux bords de la sphère incompréhensible, ou la Nature a accumulé, & meut ses productions !

QUEL ravissant spectacle, s'écrie t'il, en sortant de l'espèce de délire, ou tous ses sens étaient plongés ! & qu'il doit être satisfaisant de connaître l'ordre des loix auxquelles sont assujettis les mouvemens de ces masses énormes qui roulent dans les Cieux ! . . . On en connaît une faible partie, mon cher ; mais je doute que, malgré tous leurs efforts, les hommes parviennent jamais à approfondir tout ce qui nous en reste à savoir : peut-être la capacité de nos facultés intellectuelles est elle trop étroite ; & peut-être est-ce là la raison pour laquelle l'auteur de la Nature, qui connaît la débilité de notre trempe, a jugé à propos de nous voiler le reste : mais ce que

que nous en savons jusqu'à présent, suffit, quoiqu'il en soit, pour nous faire juger de la puissance infinie, de celui qui a créé tant de merveilles, par un seul acte de sa volonté . . . Vous voudriez vous me communiquer ce que vous en savez, si vous croiez que je puisse le comprendre ? . . . Volontiers, cher Lisimaque ; nous avons du tems ; asséions nous, & suivez moi avec attention : vous avez appris de la Géométrie à entendre la signification & la valeur de plusieurs termes dont je vais me servir, suivant le besoin ; ils sont plus commodes que d'autres ; écoutez moi.

CE MONDE que vous admirez avec raison, fut, de tout tems, l'objet des observations & des recherches des hommes qui se piquent d'être éclairés : toujours notre curiosité naturelle nous porta à vouloir pénétrer les causes des divers Phénomènes dont nous sommes si souvent témoins : Plusieurs savans ont, les uns après les autres, essayé d'expliquer la Théorie des loix auxquelles sont soumis tous les corps célestes, dans leurs révolutions ; mais comme la plupart ont plutôt prétendu à un nom fameux, qu'il n'ont aspiré à la gloire d'éclairer la Terre par des conséquences lumineuses, tirées de principes sûrs ; il est arrivé delà, qu'ils ont presque tous

jours

jours conclû d'après des Hypothéses qu'ils avoient établies eux mêmes, pour bâses de leurs raisonnemens ; c'est ce qui, dans différents siècles a formé, ce qu'on nomme encore aujourd'hui, les systêmes de l'Univers.

CHEZ les Grecs ; Peuple ou les sciences furent pendant longtems cultivées & honorées ; chaque Philosophe eut son systême ; les Philosophes modernes ont aussi eû les leurs ; & parmai les uns & les autres, il ne s'en est jamais trouvé un seul, qui n'ait prétendu rendre raison des mouvemens de l'Univers, par le moien des principes que chacun d'eux commençait par poser. Nous n'entrerons point maintenant dans le long détail de cette multiplicité d'opinions ; c'est un Labyrinthe dont il nous faudrait trop de tems pour nous dégager : je vais vous parler seulement, de ce qu'on regarde unanimement aujourd'hui comme la vérité ; ce n'est point un systême chimérique, appuyé sur de vaines suppositions ; c'est une suite de conséquences tirées des observations réitérées, & des expériences faites par les premiers Génies de ces derniers siècles.

Ici je lui analyse les systêmes de Ptolomée, celui de Tycho-Brahé, & celui des tourbillons
de

de Descartes : Je passe de là à la liaison du corps de doctrine de Copernic ; je lui en fais remarquer la simplicité, bien plus conforme aux loix générales & particulières de la Nature, que cette complication de machines & de ressorts, que les autres Philosophes avaient été obligés d'employer, à la construction de leurs mondes imaginaires ; & après lui avoir indiqué les rapports qu'il y a entre l'ordre & les mouvemens de notre Monde Planétaire, & l'accomplissement des Phénomènes que nous remarquons dans le cours des révolutions célestes, je fais remonter son esprit, jusqu'à la grande cause de la Gravitation, qui produit si naturellement ces prodigieux effets.

LE Chevalier ISAAC NEWTON, Anglais, est, continuai-je, celui à qui le genre humain est redevable de cette importante découverte : Ce Grand Homme se garda toujours de suivre la méthode de ses prédécesseurs : Persuadé que la Nature dévoile bien plus volontiers ses secrets à ceux qui l'étudient avec application, qu'aux téméraires qui affectent de la deviner ; il se munit du flambeau de l'expérience, du compas de la Géométrie, se présenta à la porte du temple, & fut introduit jusqu'au fond du sanctuaire : C'est là, qu'il fut initié à la profondeur des mystères, dont il sera toujours

toujours si étonnant que la connaissance soit devenue le partage d'un faible mortel. NEWTON commença par douter ; il n'assura rien il observa, réfléchit, examina, éprouva, répéta ses observations, les regla sur des calculs justes & précis, & du centre de ses méditations & de sa retraite, on vit enfin scintiller & luire la vérité : Ainsi, le Soleil en s'élevant au matin sur l'Horison, répand sur tous les objets cette lumière sûre, qui en constate toutes les dimensions ; tandis que la lueur faible & incertaine des astres de la nuit, n'en faisait pas même soupçonner l'existence.

J'ÉXPÔSE ici aux yeux de mon Élève, toute la théorie des loix de la Gravitation, & du principe des forces Centrales découvert & démontré par l'illustre Philosophe Anglais, je lui fais déduire l'attraction mutuelle qui doit exister entre tous les corps Célestes, en raison directe de leurs masses, & en raison inverse du quarré de leurs distances : je lui détaille la proportion de ces masses, & celle de ces distances pour toutes les Planètes, depuis Mercure jusqu'à Saturne inclusivement ; je varie les aspects, pour lui faire saisir mes propositions sous toutes leurs faces ; une vérité apperçue, réfléchit sa lumière sur une autre moins sensible ; je multiplie les jours, & je

je tâche de verser par tout la simplicité, & la clarté : Je lis sur son visage le degré de compréhension qu'il donne à mes explications ; si je crains de n'être pas assez conçu, je m'arrête : il me présente ses indécisions, je l'affermis ; je dissipe ses doutes, en donnant à ce que je dis une tournure plus régulière : arrivent ses objections ; j'y satisfais avec toute la netteté dont je suis capable ; j'entre vois l'instant de la conviction ; & Lisimaque, l'âme absorbée dans un abîme d'admiration & d'étonnement, après s'être livré quelques momens à ce sentiment délicieux qui nous transporte si au-dessus de nous mêmes, lève les yeux, étend les bras, & s'écrie ; Oh ! mon cher ami, que ne vous dois-je pas ! quel nouveau monde vous m'avez fait parcourir ! il ne m'en faut pas davantage ; tout est compris, j'en suis assuré : il est maintenant au fait de ce qui concerne notre Monde Planétaire ; il faut laisser à son jugement le tems de cimenter ces vastes idées : nous y reviendrons encore, & quand cet édifice sera bien stable dans son esprit, je saurai faire naître en lui, le desir de sortir de cette orbite, pour entrer dans l'Univers de Mondes des étoiles fixes.

MON jeune homme sçait maintenant à quoi s'en tenir, sur une partie de l'ordre & des mouvemens

venemens de l'Univers : il fallait lui inculquer ces notions préliminaires, pour le conduire à des connoissances plus détaillées, & surtout à celle de notre Globe, devenue si nécessaire pour l'intelligence de l'Histoire générale & particulière, ancienne, & moderne, sacrée & profane ; pour l'Histoire Naturelle, si propre à éclairer l'esprit en satisfaisant le cœur ; pour l'Histoire Politique des peuples qui ont successivement paru sur la terre, & dont les actions & la conduite, bonne ou mauvaise, sont pour nous autant d'avis sur ce que nous avons à faire ; enfin, pour l'Histoire méthodique des connoissances humaines, dont l'immense prospect est, d'un côté, le catalogue de nos erreurs, de nos préjugés, & la preuve de la débilité relative de nos facultés ; tandis que de l'autre, il nous fait voir de quels progrès incroyables est susceptible ce même esprit, quand excité par une Passion forte, telle que l'amour de la Gloire, ou celui de la Patrie, il dévore toutes les difficultés, franchit toutes les barrières, enfante des miracles, & semble un Dieu fait, pour étonner la Nature.

JE n'ai employé, au reste, pour lui donner ces premières idées de Cosmographie, ni Sphère, ni Globes, ni Cartes, ni Instrumens : Cet attirail n'est indispensable, que pour ceux qui sont
 enfer-

enfermés dans une prison ; ou pour les Astronomes à qui il faut toute la retraite & le silence du Cabinet pour opérer leurs calculs, à l'aide de ces ingénieuses machines : Pour nous qui ne sommes ni prisonniers, ni Astronomes en titre, nous étudions premièrement la Nature d'après elle même ; & puis qu'il nous est libre de contempler quant à présent, les originaux qui sont constamment devant nos yeux, nous laissons d'aussi faibles esquisses que des Sphères artificielles, à qui veut s'y réduire : il me semble, d'ailleurs, que des mignatures si exigües d'objets si énormes, ne peuvent qu'étrécir l'idée qu'on en doit avoir : il est surtout important de montrer d'abord la réalité à un jeune homme, à qui on veut faire connaître ces fortes de choses ; il faut frapper des coups décidés sur son imagination, & produire des impressions fortes sur ses sens ; il fera toujours assez tems de recourir à des diminutifs, quand il s'agira d'approfondir les matieres.

Qu'on jette les yeux sur ces troupes d'écoliers, qui n'ont appris cette science, que sur des sphères & des cartes, exclusivement ! la plupart avec les plus amples notions spéculatives, ne savent ni distinguer la Planète de Mars d'avec celle de Jupiter, ni même s'Orienter ea
pleine.

pleine campagne : c'est cet inconvénient que je veux prévenir pour mon élève ; je veux que ses premières leçons fassent tirées immédiatement du livre même de la Nature ; ma tâche est de lui enseigner à y lire, & de lui en faire connaître l'ordre & la distribution : Ce n'est pas, assurément, que je ne fasse des instrumens de Mathématiques & des Cartes Geographiques, tout le cas qu'ils méritent ; j'en reconnais tous les jours les avantages & la nécessité, & je prétends bien que mon jeune ami sache s'en servir ; mais je crois devoir renvoyer cela à un autre tems ; & une fois mis en état de n'en faire usage que dans les occasions, ou il n'aura pas d'autre expédient, ils seront pour lui, ce que sont à notre égard, les statues des grands hommes, ou les portraits des personnes qui nous sont chères ; nous négligeons ces froides & insensibles copies, dès que nous pouvons jouir de la présence des originaux : elles ne sont qu'un pis-aller, en cas d'absence, ou de privation.

Nous reprenons le cours ordinaire de nos exercices, de nos utiles promenades, de nos conversations, & toute la suite de notre train de vie : je vois sur la Physionomie de Lisimaque, une certaine empreinte de contentement plus réfléchi que le passé : il se retire
de

de tems en tems à son Bureau, avec plus d'empressement que je n'en ai encore remarqué : je m'aperçois qu'il mesure des distances, trace des cercles, examine, réfléchit : à vue de pais, ce sera quelque projection de ses connaissances Cosmographiques : il m'aborde enfin, & me présente d'un air humblement satisfait, le produit de son travail, sur une feuille de papier : ma conjecture était juste ; c'est le plan de notre Monde Planétaire, suivant Copernic : il n'y manque qu'une chose assez essentielle ; c'est la Lune : . . . à merveille, mon bon ami ; mais qu'avez vous fait de la Lune ? . . . la Lune ! . . . ah, imbécile que je suis ! je l'ai oubliée . . . rendez moi cela, Mr. je vais tâcher de réparer cette sottise . . . vous savez, mon cher, où il faut placer la Lune ? . . . oui, autour du Soleil, je pense . . . il y a du chagrin dans l'air de mon petit homme ; pour voir jusqu'ou cela ira, je me contente de lui répondre un OUI indifférent : je prévois une seconde étourderie ; je la lui ferai remarquer, tout simplement, & j'examinerai son âme.

LE voilà revenu : tenez, dit il sans affectation, cette faute doit être mise sur le compte de ma mémoire . . . cela peut être, Lisimaque, mais la seconde que vous venez de faire, ne fait

l'éloge, ni de votre jugement ni de votre pénétration : . . . je n'ai garde de lui reprocher le mouvement de dépit dont il a accompagné sa justification, je connais trop tout le parti que je puis tirer de ce sentiment, pour être tenté de l'étouffer : il rougit, & veut se défendre ; je le laisse parler à son aise : il a placé l'orbite de la Lune dans le Plan de celle des autres Planètes, entre la Terre, & Mars . . . ne m'avez vous pas dit, Mr. que la Lune tourne autour du Soleil ? . . . oui . . . Eh bien, ici elle y tourne en effet . . . à la bonne heure ; mais ne vous ai-je pas dit, en même tems, que la Lune tournait aussi autour de la Terre ? . . . il est vrai, dit il, après un moment de réflexion . . . eh bien, ici elle n'y tourne pas . . . il est convaincu, & se tâte : C'est le filence de l'amour propre, sensible à une mortification indispensable : Bon ; éprouvons toute l'élasticité de ce ressort : Je lui rappelle ce que nous avons dit quelques jours auparavant, sur la Théorie de la Lune ; il m'écoute avec un redoublement d'attention, qui me prouve la crainte qu'il a, de tomber dans une nouvelle erreur ; & en finissant, je me dispose à prendre le compas, pour tracer l'orbite de la Lune autour de la Terre . . . oh, Mr. Permettez, de grace, que j'achève cela moi même ! . . . je lui abandonne l'instrument, & il finit son Plan . . .

Je

Je t'ai pénétré, cher enfant; tu veux avoir l'honneur de l'exécution entière; combien tu aurais été flatté d'un succès complet! . . . ce petit incident change pour moi en certitudes, une foule de soupçons que différentes occasions m'avaient fait concevoir: que je m'applaudis de ma découverte! . . . Précieuses étincelles de l'amour de la Gloire, avec quelle complaisance je vais vous entretenir, & vous attiser dans le cœur de mon élève!

LISIMAQUE n'a connu, pendant longtems, que l'aifance & les commodités de la vie, sans favoir que la plus nombreuse portion du genre humain manquait de ces sortes de superfluités; & que quantité d'hommes gémissaient dans l'indigence, & la privation des choses nécessaires à leur subsistance: pour le guérir de ce préjugé, qui est un des fondemens, ou, pour mieux dire, un prétexte de la dureté des riches, & de leur coupable insensibilité aux misères de leurs semblables, nous sommes souvent entrés ensemble, dans les maisons de plusieurs Païsans des environs: il a vû chez quelques-uns, un genre de vie laborieux & frugal, mais nulle trace de tant d'objets de luxe, dont la délicatésie s'est follement persuadée, qu'il etait impossible de se passer: ils habitent des cabanes couvertes de chaume;

chaûme, parcequ'il faut un abri contre l'inclémence des frimats : leurs alimens sont simples, & tels, à peu près, que la Nature les fournit : dans le choix de leurs meubles, ils ne consultent que l'exacte mesure des besoins réels ; un lit formé de paille, ou de feuilles desséchées, une table, un banc, & quelques vases de terre, ou de bois ; l'art qui n'entre ici pour rien, est uniquement consacré à la construction des instrumens propres à l'agriculture : ils ont des vêtemens d'étoffes grossières, mais chaudes ; & comme ils n'ont dessein, ni de se parer, ni de se charger d'ornemens qui les gênent & les embarrassent, ils ont soin que leurs habits soient amples & longs, sans se soucier que des choses faites pour se couvrir, n'aient que le mérite de l'élégance, tout à fait étranger à leur destination.

C'EST dans leur commerce, qu'il apprend à réduire à leur juste valeur, tant d'inventions inutiles, que la sensuelle opulence érige chaque jour en nouveaux besoins, & dont l'imprudente habitude prépare des peines & des regrets, aux voluptueux que des occasions imprévues forceraient de s'en passer : C'est auprès de cette classe d'hommes, qu'il est à même de se convaincre que la tranquillité de l'âme, la liberté

de l'ésprit, & la fanté du corps ne s'allient ordinairement qu'avec la médiocrité de la fortune, l'absence des desirs immodérés, & le travail habituel ; tandis que ces vrais biens semblent fuir avec dedain les fastueux Palais des Grands : leurs discours & leurs mœurs lui enseignent encore à apprécier la franchise, la sincérité, & la candeur ; vertûs si méconnues ! & qui, par une fatalité si humiliante pour notre espèce, sont devenues si souvent préjudiciables dans le monde !

D'AUTREFOIS, j'ai mis son cœur à l'épreuve, en l'introduisant dans quelques unes de ces retraites, où la Nature & l'Humanité sont affaiblies sous le poids de l'indigence : je lui ai présenté le touchant spectacle d'une Mere pâle & défigurée, étant à peine de ses bras décharnés, deux enfans suspendus à ses mamelles : il a vû des créatures semblables à lui même, & aux Rois de la Terre, réclamer la Protection du Ciel, & l'assistance des hommes, pour en obtenir le pain qui devait prolonger leur existence ; son âme a reçu le contre coup de leurs douleurs, ses yeux ont versé des larmes, & plus d'une fois ses mains pures & innocentes se sont ouvertes pour verser sur ces infortunés, les secours qu'il dépendait de lui de leur procurer ;
je

je l'ai accoutumé à s'intéresser aux malheurs de deux familles qui gémissaient ainsi dans toutes les horreurs de la pauvreté ; & chaque semaine, nous leur portons nous mêmes de quoi subvenir à leur misère : c'est un emploi dont je veux qu'il sache s'honorer ; & comme l'avantage d'ajouter la consolation aux bienfaits, est le propre des âmes vertueuses & sensibles, je me promets qu'en s'y exerçant, je verrai germer & croître dans son cœur, les sentimens de bienfaisance & de commisération, dont il ne peut montrer encore que les premières étincelles.

FRAPPÉ d'étonnement, à la vue de l'énorme disproportion qui se trouve entre l'extrême pauvreté des uns, & l'abondance universelle dans laquelle nagent les autres ; Lifimaque m'a demandé quelles pouvaient en être les causes, & si l'intention de la Nature en prodiguant ses trésors, était que quelques uns de ses enfans en fussent possesseurs exclusifs, tandis que le reste serait privé du nécessaire ? C'est alors que je lui ai expliqué comment ce desordre était une suite de l'établissement des Sociétés, & à quel point la Nature défavouait l'inégalité d'un tel partage : en lui exposant les avantages que l'espèce humaine a recueillis de l'établissement de ses associations, je lui ai fait connaître en

même tems que dans cet état, chaque individu aiant à pourvoir à son bien être particulier; les plus habiles, les plus forts, ou les plus industrieux, avaient dû être en peu de tems mieux partagés que d'autres, qui n'avaient pas les mêmes talens; qu'animés par ces premiers succès, leur avidité, de plus en plus insatiable, avait redoublé ses efforts, pour accumuler de nouveaux biens, & qu'enfin, les plus puissans aiant envahi la part des plus faibles, les choses étaient, à force de violences & d'injustices, parvenues au point de dépravation ou nous les voions maintenant: il a fort bien sçû me demander, s'il n'y avait donc pas de loix qui obviassent à des abus aussi crians, & dont l'autorité fut en droit de réprimer les entreprises de l'intérêt & de l'avarice? . . . Oui, lui ai-je répondu; les Législateurs ont fait leur possible pour opposer des digues au débordement de l'intérêt personnel, mais il n'est que trop prouvé que le frein salutaire des loix, respecté des gens de bien, est une faible barrière contre la témérité ou la ruse des méchans: le mal est devenu si universel, que s'il était question de punir tous les coupables, il faudrait que les loix sévissent contre les trois quarts des hommes: pour éviter un plus grand mal, la sagesse veut qu'elles en tolèrent un moindre; elles restent souvent

inactives

inactives contre les forfaits cachés, & ne châtient que les attentats éclatans : C'est un grand mal, dont souffrent quantité de malheureux dépouillés de leur portion aux biens communs ; mais, c'est au petit nombre d'âmes équitables & honêtes, qui reconnoissent l'atrocité de cette injustice, à la réparer, en aidant de leurs biens ceux de leurs freres, qui sont les tristes victimes de l'inhumaine rapacité des autres. Jetez sans cesse les yeux sur la situation déplorable du Pauvre, & que votre cœur s'ouvre à la compassion : faites plus, cher Lisimaque, pensez, en entendant les cris de son affliction, que si vous êtes abondamment partagé des biens de la fortune, tandis que tout lui manque, c'est peut-être en partie aux dépens de ce qui aurait dû lui appartenir, que vos prédécesseurs vous ont transmis ce dont vous jouissez ; & cette façon d'envisager un objet aussi important, ne pourra que vous exciter à redoubler de zèle pour secourir l'indigence, & consoler les malheureux.

J'AI appris qu'un homme de mérite que je connais de réputation, vivait avec sa famille dans notre voisinage : Je lui ai demandé la permission de lui faire visite avec mon jeune homme ; & en le prévenant succinctement sur la maniere dont je traitais son éducation, j'ai

ajouté que sa maison étant une école de bonne mœurs & de Politéffe, ce ferait concourir lui même à l'amélioration de cet enfant s'il daignait nous accorder la faveur de la fréquenter de tems en tems. Mr. le Baron De Z. . . . m'a répondu de la façon du monde la plus engageante ; j'en parle à Lifimaque, & j'emploie notre promenade du matin, à lui rafraîchir la mémoire de ceque je lui ai souvent dit des usages établis dans le monde, des maximes de Civilité qu'on y pratique, des égards qu'on y doit proportionnement à tous, & surtout aux femmes ; je l'exhorte à prendre cet air d'affabilité dont il faut assaisonner tout ce qu'on y dit ; je lui parle de la circonspection dans les propos ; de la modestie, si convenable à un jeune homme, vis à vis des personnes plus âgées que lui ; de l'attention universelle qu'il doit étendre à ses manieres, à ses gestes, à ses attitudes ; & enfin je lui recommande cette Politéffe sans apprêt qui donne un prix aux actions & aux discours, & qui est le grand moien de se faire estimer & chérir dans la société : il m'assure qu'il fera son possible pour se conduire conformément à mes avis : nous dinons ; & vers quatre heures, nous prenons ensemble le chemin du château du Baron.

Nous

Nous y sommes reçûs avec cette bonté prévenante & cette aisance qui caractérisent en même tems les ames honêtes, & les gens versés dans l'usage du grand monde : Je présente mon élève, pour qui je demande l'indulgence qu'on accorde ordinairement à une jeune personne qui aspire à acquérir des qualités qu'il n'a pas encore : les choses obligeantes se succèdent de la part de Mr. De Z. . . . & de son épouse ; Lisimaque ne dit quasi rien ; il rougit à chaque question qu'on lui fait, & répond presqu'en tremblant : Madame de Z. . . . l'invite à s'asseoir près d'elle sur son sofa, & la petite créature s'y place sans façon : on converse ; le Baron & sa femme, qui sont gens d'esprit, entament avec moi un entretien à la portée de mon jeune ami ; on lui fournit de tems en tems occasion de parler ; il hésite quelque fois, je le rassure d'un coup d'œil, il prend courage, & se tire d'affaire, tant bien que mal.

Mr. De Z. . . . n'est point de ces hommes qui s'extasient au moindre propos juste que tient un enfant ; il sçait aussi éviter l'autre extrême, qui est cet air de compassion qu'on prend, s'il lui échappe une étourderie ; il pense, ainsi que moi, que ces deux excès sont également dangereux ; par le premier, ou l'on inspire de la

fuffifance à un jeune homme, ou on lui fait croire par la furprife qu'on marque à chaque mot qu'il dit, qu'on le regarde comme une marionnette faite pour exciter le rire, & dont on n'attendait pas une idée raifonnable : en donnant dans l'excès oppofé, on le décourage en l'humiliant : il faut procéder avec un jeune homme à peu près fur le même pied qu'avec un homme fait ; s'il dit, on agit bien ; qu'on l'approuve, fans outrer les louanges ni les exclamations ! il croira n'avoir fait que ce qu'on avait lieu d'efpérer de lui ; s'il dit, ou fait mal ; qu'on le reprenne fans aigreur, & de fang froid ! c'est le moien de lui perfuader qu'on compte fermement fur une conduite différente de fa part, dans d'autres occafions. Maxime générale, & prefque fans exception : Etabliffez dans la tête de votre élève que vous avez bonne opinion de lui ; s'il ne s'efforce par de la juftifier, ne vous en prenez qu'à vous même ; c'est votre faute.

MADAME De Z fonne, & fait appeller fa fille : nous voions paraître un instant après, une jeune Demoifelle, d'une figure intéreffante au poffible, fans être une beauté accomplie : elle nous aborde de l'air le plus civil : je me lève pour la faluer ; Lifimaque en fait autant ; elle

elle se place modestement sur une chaise à côté de sa Mere, & nous nous remettons. Mr. me dit la Baronne, c'est mon élève ; il serait heureux pour elle & pour moi, que j'eusse les talens qu'on vous connaît pour l'éducation ; son Papa me laisse faire, & me proteste qu'il n'entend rien à celle des femmes ; je n'ai garde de l'en croire, car j'ai souvent tiré de lui des avis qui me sont de la plus grande utilité ; . . . elle fait quelques questions à sa fille, qui y répond très déceument. Il y a ici une petite incongruité ; Mademoiselle de Z est assise sur le bord d'une chaise, & Mr. Lisimaque est fort à son aise sur un excellent sofa, & n'y prend pas garde : il ne peut pas deviner, je ne l'avais pas averti de cela : l'aimable petite personne nous lorgne du coin de l'œil : sa figure annonce de l'esprit ; elle nous a jugés : Pour Lisimaque, il la regarde sans y entendre finèfle, c'est la bonne simplicité de la nature : un moment après il ne pense plus à elle, en voici la preuve ; en se remuant, elle laisse tomber un de ses gants, mon homme ne s'en apperçoit pas, & c'est moi qui le relève & le lui présente ; elle rougit, & me remercie ; je l'ai jugée à mon tour ; à coup sûr, ce n'est pas de moi qu'elle attendait ce service.

Je ne vous propose pas de jouer, me dit le Baron ; les cartes sont, à mon sens, un expé-

I. 5. dient

dient dont on ne se fert, que pour se défaire dé-
 cemment des gens dont la conversation est à
 charge ou ennuyeuse ; comme on est loin de
 courir ce risque avec vous, & que je vous sup-
 pose, d'ailleurs, très peu de goût pour le tapis
 verd, nous jouirons, si vous le voulez bien,
 tout à notre aise, du plaisir de vous avoir : ne
 pourrions nous pas passer au jardin, si cela vous
 accommode ? qu'en pense ma femme ? très
 volontiers, dit elle en se levant ; Lisimaque
 me donnera la main ; & elle part avec lui :
 J'offre la mienne à Mademoiselle De Z
 elle n'a pas d'autre ressource, il faut bien en
 passer par là ; elle se soumet d'assez bonne
 grace à son sort : nous voilà dans les jardins,
 & je remets la fille à sa Mere : Courage mes
 amis, dit Mr. De Z voilà une distribu-
 tion merveilleusement entendue ; il faut pour-
 tant que Mr. Lisimaque ait la complaisance de
 se partager entre ces deux Dames, car j'ai be-
 soin d'un quart d'heure d'entretien avec Mr.
 amusez vous, nous reviendrons bientôt vous
 rejoindre : je fais un signe d'approbation à mon
 jeune ami ; il m'entend, & nous tournons d'un
 autre côté.

COMME mon but est de profiter de tems en
 tems de la société du Baron & de sa famille,
 pour

pour contribuer à former mon élève ; je crois qu'il est à propos de saisir cette occasion pour lui exposer mon plan d'éducation & ma conduite avec ce jeune homme. Mr. De Z. est un homme sage & très éclairé, qui verra que pour concourir à mes vues, il y a quelques légères précautions à prendre pour l'ordre, la forme, & les circonstances de nos visites, & qui disposera son épouse à vouloir bien s'y prêter ; je lui détaille tout ; les milieux que j'ai saisis pour amener mon disciple à mon terme ; le parti que je tire de ses dispositions ; l'usage que je fais de mes observations continuelles sur son caractère, ses goûts, son aptitude ; la manière dont je m'y prends pour ne laisser échapper aucune occasion de connaître, & d'approfondir son âme & son cœur ; les avantages que je compte tirer de mon assiduité à épier ses Passions, & à les diriger avec prudence ; je lui parle de mon attention à ne m'en rapporter qu'à moi même, pour l'exécution de ce grand objet, & de mon extrême vigilance sur tout ce qui y a rapport : je lui fais connaître, enfin, le résultat de mes opérations ; & d'autant que pour acquérir le mérite social, la plus exacte théorie ne suffit pas, & qu'il faut joindre le commerce de la société aux instructions, pour parvenir à initier un jeune homme dans les usages du Monde, & lui faire contrac-

ter une heureuse habitude de la Politéſſe, & des vraies qualités qui diſtinguent l'homme bien né ; je finis en lui demandant la continuation, de ſes bontés pour mon élève & pour moi, & la permiſſion de profiter quelque fois des exemples de ſa maiſon ; à quoi je le prie d'ajoûter pour moi en particulier, ſon amitié, & ſes conſeils.

LE Baron eſt un homme entre deux âges, d'un caractère meuri par l'expérience & la réflexion, & qui ſ'applique depuis longtems à enrichir ſon cœur de vertus, & ſon eſprit de ce que les ſciences ont de plus utile & de plus agréable : il paſſe une partie de l'année dans ſa terre, & y mène une vie Philoſophique, à prendre ce terme ſuivant ſe vraie ſignification ; je veux dire, qu'il n'eſt ni Miſantrope, ni ſuffiſant : La Philoſophie ne conſiſta jamais dans ce délire d'un fol orgueil, qui foule dédaigneuſement aux pieds toute l'eſpèce humaine, à laquelle il reproche l'honneur de respirer un air commun avec lui. Celui ci eſt un ſage, ami des hommes ; liant, ſociable, & qui met ſa félicité à bien mériter de tous ceux qui ont beſoin de ſes ſecours, de ſes conſeils, & de ſes lumières : il m'écoute attentivement, approuve mon plan, me promet de le favoriſer autant qu'il dépendra de lui, & m'accorde avec toute l'affabilité

poſſible

possible ce que je lui demande. Nous rejoignons les Dames ; je trouve Lisimaque assis à leurs côtés, & la Baronne a la complaisance de me dire qu'il l'a entretenue fort agréablement : je ne m'aveugle pas là dessus ; il est tard, je me dispose à prendre congé de cette aimable famille ; M^{me} De Z engage mon élève à la voir souvent ; il me regarde, & répond par une révérence : je sollicite moi même auprès d'elle l'honneur de lui rendre de tems en tems nos devoirs ; tout est accordé avec empressement ; elle embrasse Lisimaque ; & nous nous retirons, enchantés de cette entrevue.

Il est échappé à Lisimaque quantité de fautes dans le cours de cette première visite ; je l'avais assurément bien prévu, & si je suis étonné de quelque chose, c'est de ce qu'il n'en a pas commis beaucoup plus : aussi, maintenant que nous sommes tête à tête, je les lui fais amicalement appercevoir les unes après les autres ; il se les rappelle aisément, & convient que j'ai raison ; je remarque en particulier que celle d'être resté assis sur un sofa, tandis que Mademoiselle De Z était sur une chaise, fait sur lui une impression fort vive ; je lui dis qu'on lui pardonne tout cela, pour une première fois, mais qu'on aurait fort mauvaise opinion de lui

par

par la suite, pour peu que ces sortes d'inattention continuâssent ; & qu'il importe à un homme admis dans la société, de s'y distinguer par la Politesse, & l'observation exacte des usages reçûs : ses réponses me prouvent qu'il ne tiendra pas à lui, d'être désormais sur ses gardes, pour éviter les mêmes étourderies, ou d'autres semblables, & je vois qu'il est sensible au ménagement dont j'ai usé envers lui, de ne pas le reprendre en public, des négligences dont je m'étais si bien apperçû.

○ Nous irons quelquefois chez Mr. le Baron, lui dis-je ; il y aura beaucoup à profiter pour vous dans cette compagnie, mais portez y toujours cette attention universelle que je vous ai tant recommandée ; vous avez là, ainsi que dans toute société, deux excès à éviter ; l'extrême timidité, & ce qu'on nomme l'effronterie : la timidité est un défaut qui fait beaucoup de tort dans le Monde ; on juge de l'homme timide, qu'il a de bonnes raisons de se méfier de son esprit ; il se déconcerte, ne dit mot, & rougit sans motif ; s'il parle, ou agit, il le fait en tremblant, & ordinairement tout de travers : les uns souffrent pour lui, d'autres en rient, & presque tous le regardent comme un sot. L'effronterie est une personnage, qui du premier abord, indispose

indispose contre lui ; il règne dans ses airs, ses façons & ses discours, une suffisance qui révolte ; il décide tout, coupe la parole à chacun, & s'empare exclusivement de la conversation ; c'est le tyran de la société : un homme est infecté de ce défaut, quand il a le malheur de se croire un être important, & qu'il a, mal à propos, trop bonne opinion de lui même ; les personnes sensibles le fuient & le méprisent, dans la persuasion ou elles font qu'il ne paie d'impudence, que faute de mérite réel ; & il ne tarde pas à se rendre odieux à tout le reste. Il est également dangereux de donner dans l'un ou l'autre de ces deux écueils ; je me flatte que vous n'aurez jamais à redouter le second, vous seriez perdu sans ressource : je ne suis pas tout à fait si sûr de vous à l'égard du premier ; mais pour vous garantir de tous deux, cher Lisimaque, voici ce que vous avez à faire.

DISTRIBUEZ votre attention à tout ce qui se passe, ou qui se dit dans un cercle ; ramenez la surtout, aux discours qui s'adressent directement à vous ; réfléchissez à vos réponses, avant de les faire ; tachez de choisir les expressions les plus convenables, & les plus honêtes ; mettez sur votre visage un air ouvert ; dans vos manières, dans vos gestes, & jusque dans votre

accent, un ton prévenant ; parlez alors avec une modeste assurance, & ne contestez jamais avec opiniâtreté ; proposez vos idées sans ostentation, souvenez vous que l'esprit qui est, sans contredit, un des plus beaux dons de la Nature, devient un poison mal faisant, pour quiconque ne s'en sert, que pour faire injustement la loi aux autres. Si, dans une compagnie, vous ne perdez par de vue ces maximes, parlez alors, ouagissez sans vous troubler, & comptez sur l'aveu de tout ce qui vous environne : pour être plus assuré de votre fait, jetez de tems en tems un coup d'œil sur moi ; je ne vous perds pas un instant de vue ; vous appercevrez sur mon visage le degré d'approbation que je donne à votre conduite ; réglez vous là dessus : si vous remarquez qu'il vous soit échappé une faute, gardez vous de vous déconcerter ; ce serait le moien de tomber dans vingt autres plus grossieres ; remettez vous tranquillement, & ne vous avisez pas de craindre que je vous fasse aucun reproche devant le monde ; non, mon cher, je verrai avec regret que vous manquiez à quelque chose, mais je ne vous humilierai pas : dans le monde je vous traiterai toujours comme mon ami, & en homme raisonnable ; ce ne sera qu'en particulier, que je vous donnerai les avis que je vous dois ; &

s'il :

s'il arrivait même, que vous vous mîssiez dans le cas de mériter des réprimandes, j'attendrai que nous soions seuls, pour vous les faire.

DES procédés de cette nature vis à vis d'un élève, étonneront bien des gens ; il est de fait, cependant, que c'est en agissant de la sorte, que j'ai réussi à refondre toutes les inclinations, & à donner des mœurs à deux jeunes gens, de l'âge de neuf, & d'onze ans : Cette métamorphose fut l'ouvrage d'un an ; il en existe encore mille témoins oculaires ; & elle fut si complète, que leurs Parens avaient peine à les reconnaître, & que je fus moi même étonné d'un succès si supérieur à mes espérances : J'avais captivé leur affection, & quoi que je n'usasse jamais de voies de rigueur avec eux, ils savaient cependant, qu'attentif à leurs moindres mouvemens, je tenais à par moi, un catalogue exact de leurs discours & de leurs actions, & que tout était passé en revue à notre retour ; rarement m'arrivait il de leur adresser la parole en compagnie ; je les prévenais de ce qu'ils avaient à y faire, avant de nous y rendre ; je les dirigeais d'un coup d'œil imperceptible, tandis que nous y étions ; & je les reprenais ensuite, des fautes qu'ils y avaient commises : Cette méthode réussira toujours, entre les mains d'un Gouverneur habile.

habile. N'humiliez jamais un jeune homme ; c'est l'abrutir : encouragez le, en lui applaudissant le terrain ; par là, vous élevez son âme, & vous vous l'attachez par des liens indissolubles : vous aurez ainsi deux puissans véhicules pour le mener à votre but ; son affection pour vous, & l'amour de la Gloire.

JE suis scrupuleusement les mêmes Principes avec mon Lisimaque : cet enfant m'aime ; j'échauffe en lui le désir de se distinguer, & de bien faire ; nous voions ensemble Mr. De Z une fois chaque semaine ; il se forme dans cette société, se défait insensiblement de ses habitudes puériles, & y substitue des mœurs raisonnées : il ne voit en moi qu'un témoin impartial de sa conduite ; je lui montre l'opinion qu'il donne de lui même, il se repose sur mes lumières, du soin de manier ses facultés ; & d'après mes invitations, il agit avec confiance. Ces heureux symptômes sont pour moi les plus sûrs garants d'une révolution prochaine, toute à son avantage ; & je me promets de voir en lui dans peu de tems, un nouvel exemple de la solidité de mon système d'éducation.

A QUELQUE but que l'on tende, le succès, tient toujours en partie, à l'emploi raisonné
du

du tems. Je dis que cette œconomie morale doit être subordonnée aux loix de la Prudence, & du discernement : que servira t'il en effet, d'accumuler les études & les travaux, à l'égard d'un jeune homme qu'on veut éclairer & instruire, si en l'occupant sans cesse, on méconnaît, ou néglige l'art important de l'appliquer à propos, & selon ses dispositions, à telle espèce d'exercice ?

LA SÉRIE des connaissances humaines, est une longue chaîne, suspendue par son anneau supérieur, au doigt immortel de la Philosophie : en vain se flattera t'on de parvenir à la sublimité de ce terme, si l'on ne commence par l'extrémité opposée, à parcourir méthodiquement les chaînons qui la composent : tous ne sont pas également nécessaires à tous les hommes ; mais, pour qui aspire aux élans du Génie, il n'en est pas un seul, qu'il ne soit au moins utile de toucher, & qui ne puisse servir d'échelon pour s'élever au sommet auquel on veut atteindre : je pourrais apporter pour preuve de ceci, l'exemple de plusieurs grands hommes, qui jaloux de reculer les bornes de leur sphère d'intelligence, n'ont pas même dédaigné de jeter des regards avides sur la plupart des arts mécaniques ; mais je me presse d'avancer.

PER-

PERSUADÉ de la certitude de ce Principe ; c'est, d'une part, en ménageant tous les momens de la jeunesse de son Élève ; &, de l'autre, par son habileté à lui présenter successivement les matieres sur lesquelles il l'a rendu capable de s'exercer avec fruit, à l'aide des notions antécédentes, qu'il a sçû lui inculquer à propos, qu'un Gouverneur déploie, & la connaissance profonde qu'il a acquise de la portée de ses facultés, & la noble ambition dont il est animé, d'en faire un homme de mérite dans tous les genres : il sçait que, comme l'Artiste industrieux, chargé de composer un chef d'œuvre d'horlogerie dans l'espace resserré d'un cercle de quelques lignes de diamètre, tire parti du moindre vuide, pour y placer dans l'ordre le mieux entendu, chaque pièce de son mouvement ; il est de même circonscrit dans le court intervalle de quelques années, pour exécuter, & finir toutes les parties du plan d'Education qu'il a entrepris ; & que pour réussir, il est pour lui de la dernière importance d'éviter l'erreur la plus légère dans la distribution de ses instans, ainsi que dans la suite harmonique de ses opérations.

J'AI ci devant dévoilé aux yeux de Lisimaque, l'ordre général de l'Univers ; de là je
l'ai

J'ai conduit à connaître les mouvemens & les loix que suivent dans leurs révolutions les divers corps qui roulent dans l'étendue de notre Monde Planétaire; nous avons traité cette matiere aussi longtems que je me suis appercû, qu'il en avait besoin, pour être assuré de son fait: c'est, ce me semble, l'avoir suffisamment préparé à recevoir les notions que je veux lui donner de notre Globe particulier. J'ai dessein de lui enseigner la Géographie; mais comme je veux en même tems lui rendre la connaissance de cette science plus facile, & d'une bien plus grande utilité, qu'elle ne l'est communément, je m'y prends aussi d'une façon qui ressemble peu aux méthodes usitées.

J'AI composé pour l'usage de mon Élève, un Cours de Géographie Élémentaire, dont le plan & l'exécution sont d'une simplicité & d'une clarté, qui captivent l'assentiment: Ce n'est point, comme tant d'autres, un catalogue de Roiaumes, d'Isles, de Villes, de Rivieres, &c. ce sont des projections particulières, au moien desquelles il apprendra les Principes de la sphère, les situations relatives des habitans de la Terre, ce qui en résulte respectivement à leur égard, par rapport aux saisons, aux jours & aux nuits, aux climats, aux incidences des ombres: Plusieurs

fiere fortes de divisions de la surface de la Terre, des tableaux des divers Etats qui la partagent, des mesures, des distances ; des Mers, des Vents, des Fleuves, des Montagnes, des Volcans connus, des Places de commerce, des Gouvernemens, des sectes Religieuses, des diverses productions propres à chaque Pais ; des mœurs, des usages des differens peuples ; des Divisions anciennes de l'Hémisphère Oriental, des maladies endémiques ; des possessions des Européens dans le nouveau Monde ; des routes qu'ont tenues les plus célèbres Voiateurs, pour la découverte des régions auparavant inconnues ; des comparaisons politiques entre tels & tels peuples, &c.

UNE fois parvenu à lui former des idées exactes & précises de tous ces objets, & de quantité d'autres ; ce qui, eût égard aux moiens que j'emploie, est l'ouvrage de huit ou dix mois au plus ; Lisimaque me demande un jour, depuis quel tems cette Terre, dont il connaît maintenant les dimensions, & une partie des propriétés, existe ; quels en ont été les premiers habitans ; si elle a toujours été partagée entre les mêmes peuples qui couvrent aujourd'hui sa surface ; ou s'il y a eu, à cet égard, des changemens, des révolutions ? dans ce cas, quelles en
 ont

ont été les causes ou les occasions ? & d'autres questions qui me donnent lieu de lui faire des réponses, dont le nouveau jour, fait naître en lui le desir encore confus d'apprendre l'Histoire du genre humain de tous les tems & de tous les Lieux. Sur l'analyse que, pour de bonnes raisons, je lui fais très laconiquement de tout cela ; il me laisse découvrir qu'il fouhaterait ardemment d'être instruit plus en détail. Je lui parle de la vaste étendue de cette carrière ; & j'ajoute . . .

IL est bien satisfaisant, à la vérité, mon cher, de favoir ce qui s'est passé de plus intéressant sur la Terre avant nous ; l'Histoire est le peintre de l'espèce humaine ; c'est elle qui nous présente sous des traits vivement coloriés, non seulement les époques de la fondation des Empires, dont les uns, après un certain période de durée, sont ensevelis dans la nuit des tems, tandis que d'autres s'élèvent sur leurs débris ; mais encore, le séduisant tableau de la vie des grands hommes qui se sont illustrés pendant cette longue suite de siècles, sur cet immense théâtre : Dépositaire fidèle de la mémoire de leurs actions, elle nous montre sans partialité ce qu'ils ont fait dans tous les tems, pour le bonheur de leurs semblables, & pour se couvrir de gloire : nous voions dans

les

ses Fastes, par quels efforts de génie, de profonds Législateurs ont civilisé, & rendu leurs Patries heureuses ; par quelles vertus les bons Rois ont gouverné leurs peuples, & en sont devenus les délices ; par quels travaux, les meilleurs Magistrats ont fait pendant leur administration, le bonheur de leurs concitoyens ; & comment ces foules de Héros dont l'antiquité s'honore, sont parvenus à force d'exploits, les uns à être les remparts & les conservateurs des Païs qui les avaient vu naître, & les autres par leur bravoure étonnante, & leur courage invincible, à être la terreur & le fléau de leurs ennemis. Elle nous offre d'un autre côté, l'éffrayant contraste de ces trop fameux oppresseurs du genre humain, qui semblent n'avoir été déchainés dans le monde, que pour affaïsser les Nations sous le poids de leurs crimes, ou désoler la terre par leurs excès & leurs brigandages, que de vils flatteurs ont décorés du beau nom de conquêtes. Le sage frémit d'horreur à l'aspect de ces monstres, ainsi que son cœur s'épanouit au souvenir des bienfaiteurs des mortels : la férocité des premiers lui fait de plus en plus abhorrer la vice, & l'exemple des autres excite en lui une nouvelle émulation à la pratique de la vertu. C'est, d'ailleurs, à l'étude de l'Histoire, que nous sommes redevables de la connaissance

naissance des mœurs, du génie, de la politique, des forces, de la puissance, des arts, du commerce, & de tous les usages des peuples qui nous ont précédés ; c'est dans ses archives, qu'il faut étudier l'homme de tous les tems, & de tous les lieux ; c'est là, qu'en se repliant jusques sur les premiers âges du monde, un observateur attentif & judicieux, savoure le plaisir de se convaincre par la réunion des faits, & l'examen des circonstances, que si les Passions mal gouvernées ont enfanté les plus grands maux, & que si l'intérêt personnel mal entendu, a fait éclater les plus funestes révolutions, ces mêmes Passions dirigées par des mains habiles au bien être des Etats, & à l'amélioration de l'espèce, & cet amour de soi subordonné aux loix de la prudence & de la justice, ont également été, ainsi qu'ils le seront toujours, les puissances motrices qui excitent les grandes âmes aux actions généreuses, & qui préparent, développent, & font éclôre ces événemens prodigieux qui enchaînent l'admiration de l'Univers. Qui-

conque jette ses regards sur ce miroir fidèle, y

apperçoit par quelles gradations, quels efforts, & à travers quels flots de vicissitudes, l'espèce humaine s'est élevée en fait de Morale, de Legislation & de Sciences, au point de perfection ou nous la voions maintenant : l'œil éclairé du

K

Sage,

Sage, ou de qui tend à le devenir, y découvre à chaque pas des modèles de conduite, qu'il prend pour règle de ses mœurs, en même tems qu'il conçoit une vertueuse indignation contre les farouches Sectateurs du vice, dont l'Histoire lui trace le hideux caractère.

MAIS, continuai-je, pour retirer de la connaissance de l'Histoire, tous les avantages dont je ne vous laisse entrevoir qu'une faible partie, il faut, Mon cher Lisimaque, l'étudier avec cette application & cette constance, dont si peu d'hommes sont capables, par ce qu'il en est si peu de sensibles à la gloire de s'éclairer, & de s'instruire : il est question de savoir si vous vous sentez en état de tenter cette entreprise, & de l'exécuter courageusement ; si vous y êtes résolu, j'ai par de vers moi des moiens sûrs pour vous faire réussir ; je n'en négligerai aucun ; je faurai vous applanir les routes, & vous conduire par les sentiers les plus praticables ; je ferai sans cesse à vos côtés, afin que vous puissiez vous appuyer confidemment sur moi, pour franchir les obstacles, & avancer ; nous marcherons ensemble, & pour peu que nous rencontrions un pas glissant, je m'engage à affermir vos pieds, ou à vous le faire éviter même, s'il est nécessaire. Voiez : qu'en pensez vous ?

J'AI

J'AI déjà lu dans les yeux de mon jeune ami la réponse qu'il va me faire ; elle est conféquente à l'effet qui je me suis proposé de produire en lui ; il sent que si cette tentative a ses difficultés, il sera satisfaisant & flatteur pour lui, d'avoir encore mis l'Histoire au nombre des sciences qu'il possède ; je lui ai appris, d'ailleurs, depuis que nous vivons ensemble, à compter fermement sur mon secours, & à se reposer sur moi du soin de lui digérer toutes les matieres : ainsi, c'est une affaire conclue, nous allons mettre la main à l'œuvre.

JE prie mes Lecteurs de ne pas croire que j'exagere : je n'écris point un Roman, mais le récit simple & naturel de faits avérés, & dont je puis fournir les preuves les plus authentiques : d'après cette assertion, je me flatte qu'on ne refusera par d'ajouter foi à ce que je vais dire.

ON a pû voir combien j'ai à cœur d'écarter des études de mon élève ces épines dégoûtantes & meurtrieres, dont on a si maladroitement embarrassé les chemins qui doivent mener aux sciences ; & avec quelle complaisance assidue, je tâche d'y semer les fleurs & les agrémens, pour donner sans interruption de l'aliment à sa curiosité naturelle, & renouveler continuelle-

ment en lui le desir de se distinguer, en ornant son esprit de connaissances, & son cœur de belles qualités : on n'aura pas lieu d'être surpris, cela posé, que j'aie fait tout mon possible pour donner à l'Histoire, telle que je veux la lui enseigner, la forme la plus propre à lui en faire saisir méthodiquement toutes les parties, sans fatiguer son attention, & sans le rebuter : Voici comment je m'y suis pris, pour l'exécution de ce dessein.

J'AI commencé par dresser un précis général de l'Histoire, depuis le siècle de la création, jusqu'à celui où nous vivons ; & comme cette espèce d'abrégé Chronologique embrasse cinquante huit siècles, toute l'étendue du précis se réduit à cinquante huit pages : chaque siècle est contenu dans une page, où je passe en revue les événemens qui ont eu lieu sur la Terre, pendant le cours de ce siècle : j'ai accompagné chacun de ces siècles, d'une projection Géographique, qui présente l'état des parties connues du Globe, pour le tems dont il s'agit : mais pour ajouter un nouveau degré de simplification à ce nouveau Cours, chaque Carte n'a qu'un seul & unique objet ; je m'explique : si un siècle est fertile en événemens remarquables, ou caractérisé par plusieurs faits frappans, il y a

alors

alors une Carte pour chacun de ces faits : par exemple ; il y a au vingt huitième siècle de la création du Monde, un tableau qui indique la route qu'ont tenue les Argonautes pour aller à la conquête de la Toison d'or ; une seconde Carte presente pour ce même siècle, la situation, la forme, & l'étendue de l'Empire des Assyriens, sous Ninus fils de Bélus ; & une troisieme offre encore pour le même siècle, la Topographie de cet Etat, sous Sémiramis veuve de Ninus, qui en recula considérablement les limites ; & ainsi du reste.

CETTE analyse Chronologique, est à proprement parler, le Squélétte de l'Histoire : je me reserve dans mes entretiens avec Lisimaque, d'y ajouter graduellement des nerfs, des muscles, des fibres, des arteres, des veines, des chairs, & de le revêtir enfin conjointement avec lui, d'une peau qui en fasse un corps régulièrement organisé : je crois avoir trouvé par ce moien, le secret de faire marcher d'un pas égal, & sur la même ligne, l'Histoire, la Chronologie, & la Géographie ; trois sœurs, qu'à mon sens, on ne devrait jamais séparer.

AVEC ces préparatifs, nous commençons sérieusement à travailler : je propose à mon Élève

différentes divisions de l'Histoire universelle; celle des Epoques, celle des Millénaires, & celle des Siècles: nous faisons une lecture de l'abrégé Chronologique entier, une Mappe monde à la main: ce coup d'œil général lui donne une idée de l'ensemble dont je vais lui anatomiser toutes les parties. Nous reprenons chaque Siècle; c'est alors que je lui développe les faits, je lui montre les lieux qui en ont été les Théâtres; la matiere s'étend sous nos réflexions réciproques; nous entrons dans des détails, sur ce qui a donné lieu aux événemens, aux révolutions, aux guerres, aux institutions Politiques & Civiles: nous nous arrêtons à considérer le jeu turbulent des Passions humaines, qui dans tous les tems ont remué l'Univers, & dont l'agitation, semblable à ce prodige journallement répété, par lequel les eaux de l'Océan sont emportées par un courroux périodique, a si fréquemment bouleversé les Empires, par le flux & reflux de son impétuosité.

Nous arrivons aux momens de la naissance des Arts, des Sciences, du Commerce; nous en suivons les progrès, après avoir découvert les causes, ou les hazards auxquels le genre humain en est redevable: je fais remarquer à
mon

mon jeune homme, l'institution des diverses formes de Gouvernemens ; nous les balançons ensemble, pour reconnaître celles qui sont les plus favorables au bonheur des peuples, eu égard à leurs inclinations, à leurs besoins, aux tems, aux lieux, & aux circonstances : je lui fais observer, comment la multiplication des besoins a procuré l'invention des Arts, grossiers d'abord, mais perfectionnés ensuite, par la culture & l'habitude ; comment la Civilisation a concouru à l'avancement des sciences ; comment dans tel País, les productions exclusives d'une denrée nécessaire aux habitans de tel autre, ont donné lieu à l'établissement du commerce, dont l'origine fut, des échanges entre des nations voisines, & qui s'étendit par la suite aux particuliers, & aux concitoyens d'une même Patrie : Delà, nous jettons les yeux sur l'origine des droits qui constituent la sûreté réciproque des peuples, relativement les uns aux autres, & sur ceux qui pourvoient au bien-être, & à la tranquillité des individus, réunis en corps d'association : Ceci nous mene à examiner, quels sont les cas où la guerre est legitime, & ceux où elle cesse de l'être ; les bornes qu'une Puissance doit se fixer à elle même, quand elle est necessitée à combattre, & l'usage qu'il lui est permis de faire de la victoire ; & d'autre part

nous essaions d'approfondir les vues des Législateurs, en pénétrant l'esprit des loix, dont ils ont prétendu faire les gardiennes & les conservatrices de leurs sujets ou de leurs compatriotes ; enfin, je fais en sorte de ne laisser échapper aucun trait, sans en tirer parti, de sorte que l'étude de l'Histoire devienne pour mon élève, l'étude de l'origine, des progrès & de la fin de toutes les institutions humaines, tant Morales que Physiques ; & qu'il ne soit rien, de tout ce qui frappe les yeux ou l'imagination, dont il ne soit en état de raisonner solidement, au moien des notions préliminaires qu'il en acquiert maintenant.

CE Plan est, je l'avoue, d'une étendue dont l'immense prospect effraie l'imagination ; mais il faut considérer, que la multiplicité de branches dont il est composé, est précisément ce qui en facilite l'exécution, par l'étonnante variété des sujets qu'il offre successivement à l'esprit : & d'ailleurs, de quoi n'est pas capable l'application au travail, aidée de l'adresse à présenter à propos les objets, & animée de l'espoir séduisant du succès ? si, quand il a été question de matières plus simples, j'ai usé, avec mon élève d'une circonspection qui put me garantir que je ne l'exposais jamais ni à la fatigue, ni au dégoût ;



goût ; on sent parfaitement que dans la circonstance actuelle, ou il s'agit de le plier à des efforts d'attention, plus violens & plus continués, je n'ai garde d'enfreindre moi même les règles de modération & de ménagement que je me suis prescrites pour le cours de ses travaux, & qui sont les seules ressources que j'ai pour réussir sans qu'il lui en coûte de peine marquée : une chose à remarquer, en outre, c'est que Lisimaque n'est plus un enfant, c'est un jeune homme dont toutes les facultés se développent, & se fortifient sensiblement de jour en jour : Ce n'est pas sans raison que j'ai tardé jusqu'à présent à lui faire escalader les sentiers escarpés qui aboutissent au Palais de l'Histoire ; je savais très bien, qu'en m'y prenant plutôt, j'aurais risqué de rebuter son courage, par la rencontre des résistances ; au lieu que maintenant, sa force est plus décidée, ses dispositions plus ouvertes, par l'exercice que je leur ai ci devant donné ; il est devenu capable de réunir un plus grand nombre d'idées ; les rapports des choses sont sur lui des impressions mieux senties ; il voit plus distinctement la liaison des conséquences avec les principes ; ses comparaisons d'objets à objets sont plus justes, & les jugemens qu'il porte, plus sains & plus exacts : il est donc tems de l'occuper, avec précaution sans doute, de ce qui va

tant accroître la masse de ses connaissances, & réfléchir une lumière si vive sur toutes les matières avec lesquelles il lui importe de se familiariser : Je l'accompagne, au reste, & je prétends bien me charger de ce que mes opérations ont de plus pénible, pour ne lui laisser que l'agrément de recueillir les fruits des résultats, sans l'avoir exposé aux périls de la manœuvre.

DANS le cours de cette revue générale du genre humain, j'ai grand soin de nous arrêter sur les sujets, dont l'examen peut me procurer de nouvelles lumières sur le caractère de mon élève, par les réflexions qu'ils lui occasionnent : il admire, par exemple, ces premiers souverains de l'Égypte, qui sous le nom de Pasteurs étaient réellement les Pères de leurs peuples ; je lui fais remarquer que cet heureux Empire, qui fut le berceau des Sciences & des Arts, en même tems que l'école des vertus, ne dut sa décadence qu'à l'aveugle fanatisme des Prêtres, & à l'ambition des Rois, qui ennuiés de n'être que les bienfaiteurs de leurs sujets, s'en servirent comme de vils instrumens pour assujettir leurs voisins, & attirèrent ainsi dans leur Patrie, toutes les horreurs de la guerre : je lui fais comparer cette Égypte alors florissante, à ce même pais dont les habitans n'ont pas même aujourd'hui le courage

courage de gémir sur l'abaîssement ou les tient l'affreux Despotisme. CIRUS est son Héros ; il l'estime, il l'aime, & ne cesse de me parler de la grandeur de ses actions, & de la noblesse de son caractère privé. Les conquêtes d'Alexandre l'étonnent par leur éclat & leur rapidité ; il plaint Darius, malheureux par sa faute, & verse des larmes d'admiration au récit du généreux usage que son vainqueur fait de la victoire : Que le fils de Philippe eut été grand, dit il, si après son triomphe à Arbelles, il eut rendu à Darius le sceptre de ses Peres, dont ce Prince, instruit par l'adversité, eut sans doute fait un meilleur usage que par le passé ; & si, content de lui prouver que la Grèce avait trouvé un Protecteur redoutable à tous ses ennemis, il fut retourné dans ses états, jouir de sa gloire, & de l'amour de toute la Terre, au lieu d'aller ensevelir ses fidèles Macédoniens dans les sables de la Lybie, & sacrifier sa réputation & ses forces, au projet insensé de se faire reconnaître pour fils de Jupiter !

Nous nous reposons sur ces beaux siècles, ou les Républiques Gréques, si fertiles en Sages, en Législateurs, en Héros, en Génies du premier ordre, & en grands hommes dans tous les genres, offrirent à la postérité, le modèle d'une Nation dont chaque

citoien etait un homme cher à sa patrie, par ses
 Lumieres, sa sagesse, ou son courage : je lui fais
 remarquer, que c'est toujours dans leur amour
 pour la Gloire, qu'il faut chercher l'origine des
 actions sublimes que l'Histoire rapporte d'eux ;
 & que si ceux qui leur donnerent des Loix,
 n'eussent eu soin de subordonner toutes leurs
 autres Passions, à cette Passion dévorante, qu'ils
 déguisèrent adroitement sous le nom d'amour
 de la Patrie ; ce Peuple devenu si illustre sous
 la main de Lycurgue & de Solon, n'eut plus
 été qu'un Peuple ordinaire, tel que les Perse,
 les Assyriens, ou les Babyloniens, qu'aucun
 aiguillon n'excitait à se tirer de sa médiocrité.
 "Orgueilleux, disait un Perse à un Lacédé-
 "monien qui lui reprochait sa bassesse, recon-
 "nais l'injustice de tes mépris : Donne moi les
 "Loix de Sparte, vas passer tes jours à la Cour
 "de Xerxès ; tu feras l'esclave, & moi le
 "Héros, qui n'aurai pour toi que de la pitié."

Nous parvenous enfin à l'époque de la fon-
 dation de cet Empire, qui dut sa naissance à un
 brigand, favorisé par le concours des circon-
 stances, & par son audace.

ROME, semblable à ces torrens dont les flots
 boureux, après s'être précipités des montagnes,
 déposent

déposent leur limon impur, engloûtissent les ruisseaux & les rivières, renversent toutes les digues, s'enflent & franchissent leurs bords, inondent d'un côté, fertilisent de l'autre, & vont enfin, après avoir dévasté & enrichi, s'ensevelir dans l'immensité des mers . . . Rome née au sein du crime & de la honte, se conserve par la violence & les rapines ; elle se lave de son infamie à l'aide d'un sage Législateur, prend une forme, se consolide, pille ses voisins, est opprimée par ses Maîtres, rompt ses fers, & respecte les vertus en recouvrant sa liberté : elle forme des projets d'aggrandissement, s'opiniâtre à les exécuter malgré les obstacles, & à travers le feu des troubles & des dissensions civiles : le Génie de ses Chefs sçait l'embrâser de cet enthousiasme de la gloire, qui enfante l'Héroïsme : Cent fois elle touche à sa ruine, cent fois elle trouve dans ses murs des citoyens qui s'immolent pour la relever : elle subjuge au dehors ; le monde semble ne lui offrir des ennemis, que pour multiplier ses conquêtes ; tandis qu'au dedans, ses Magistrats donnent à sa constitution une assiette inébranlable : C'est alors qu'on voit s'élever dans ses camps, & dans l'enceinte de ses murailles, ces hommes brûlés du saint amour de la Vertu & de la Patrie, dont l'aspect dut effraier les Nations, puisque leur seul souvenir

nous

nous glace encore d'étonnement, & l'admiration . . . Rome rencontre des ennemis dignes d'elle ; elle éssuie des pertes qui la menacent de sa chute ; incapable de plier, son courage se roidit contre l'adversité ; toujours fidèle à ses principes, elle préfère l'anéantissement à la soumission ; elle redouble ses efforts, sa vigilance, & ne balance pas à s'épuiser pour accabler ses ennemis : le succès justifie ses résolutions ; sa persévérance porte des coups mortels à ses rivaux ; ils sont détruits, & dès-lors, cette Puissance formidable parcourt l'Univers en vainqueur ; elle enchaîne les Rois sur leurs trônes, les Peuples accourent au devant de ses fers ; elle traite avec bonté ce qui se soumet à ses loix, écrâse ce qui lui résiste ; & toute la Terre est sous le joug . . . Ses armées triomphantes apportent dans son sein les dépouilles du Monde vaincu ; le luxe s'y introduit avec les richesses & la superfluité ; l'antique austérité des mœurs se relâche, l'intérêt personnel succède au zèle pour le bien général ; les courages s'énervent, la vertu chancelle, l'ambition hazarde ses premiers attentats ; Rome réclame en vain le secours de ses citoyens ; ce ne sont plus que des esclaves, corrompus par la mollesse & l'oïiveté ; Sylla les égorge impunément, César les asservit après lui, Octave verse des flots de sang Romain, & les opprime

opprime ensuite avec adresse : Cinquante Tyrans succèdent à ces premiers ; ce n'est plus qu'un énorme cadavre déchiré par mille vautours : les crimes, les forfaits infectent ses entrailles ; la faiblesse, le desespoir le laissent sans défense ; & le Nord vomit des tourbillons de barbares, qui réduisent enfin en poudre, cet impérieux Colosse, dont le poids fatiguait la Terre.

QUELLE ample matière pour les réflexions, que l'Histoire de ce Peuple extraordinaire ! quel rôle majestueux y jouent successivement toutes les vertus, dans les beaux jours de sa Gloire ! de quelles couleurs ténébreusement fortes, y sont peints les vices dont il se deshonorait dans les tems de sa décadence ! quelle foule d'actions Héroïques d'un côté, quelle épouvantable multitude d'horreurs de l'autre ! Rien de médiocre, chez ces Romains : Vertueux, vous les prendriez pour des Dieux dignes des autels ! Vicieux, ce sont des monstres indignes de la lumière ! leurs Passions sont comme le feu de la foudre, qui brûle & consume indistinctement tout ce qu'il atteint. Chez eux, la Nature tremblante foumet ses droits les plus chers à la Passion de la Gloire, & à l'amour de la Patrie : le desir de l'honneur absorbe tout autre desir : l'amour propre prend la forme du renoncement à soi

même ; il s'oublie, pour ainsi dire, & ne s'occupe que de l'intérêt de l'Etat ; c'est une route secrète, qu'il ne lui fut donné qu'alors de suivre, pour arriver plus sûrement à son but : de là, cette quantité de dévouemens volontaires aux Dieux infernaux, pour sauver la République : ces généreuses victimes n'ignoraient assurément pas qu'en s'immolant elles mêmes au bonheur de l'Etat, l'Etat leur paiait au centuple, en gloire & en réputation, quelques années d'une vie, qu'elles n'eussent jamais autant illustrée, que par ces sacrifices magnanimes : Nulle belle action sans récompense, nul crime impuni, mais c'était toujours cette gloire qui décernait les prix, ainsi qu'elle infligeait les peines : l'Honneur ou la Honte étaient pour un Romain, l'un son idole, & l'autre l'objet de son exécration : Comment ces hommes là n'eussent ils pas opéré des Prodiges !

MON élève est extasié à la vue de ces majestueux caractères : nous examinons leur Gouvernement, la noble simplicité de leurs mœurs, la sagesse de leurs Loix, que l'Europe a adoptées, & qu'elle suit encore maintenant, en partie : il voudrait, dit il, que Rome existât encore, ou qu'il lui eut été accordé d'y naître sous les premiers Consuls. Je lui apprends que c'est aussi

de

de ce Peuple, ainsi que des Grecs, que nous viennent ces chef-d'œuvres de l'esprit humain qui, dans l'Eloquence, la Poësie, & les beaux Arts, sont encore de nos jours, les modèles que nous nous appliquons à imiter : je prends à tâche de lui marquer la place que la Postérité a assignée, à chacun des grands hommes qui se sont distingués dans ces siècles réculés, proportionnement à l'éclat des leurs vertus, ou aux services qu'ils ont rendu à leurs contemporains ; & je lui fais observer en même tems, de quelle tache d'infamie & d'opprobre sont couverts pour jamais, les noms & la mémoire de ceux qui ne se sont rendus fameux que par leurs vices, & leurs forfaits. C'est un article sur le quel on ne saurait trop appuyer, en enseignant l'Histoire aux jeunes gens : intéressez les toujours à cherir la Vertu, par la vue de l'utilité, & de l'honneur attachés à sa pratique : rendez leur le vice detestable, en leur faisant toucher au doigt, quelles en sont les suites déplorables pour les aveugles qui s'y livrent, & l'ignominie dont ils se couvrent pour jamais. À chaque nouveau trait d'Histoire, je lui indique les tems, je lui montre les lieux ; je lui expose l'état Physique, Moral, & Politique de la terre : la scène change ? nouvelles observations sur le même théâtre ; nous revenons sur nos pas ; je donne une forme neuve à

mes

mes réflexions ; il y ajoute les siennes, me questionne, je lui réponds, & insensiblement il sçait l'Histoire, non pas en savant, ce dont je me donne bien de garde, mais en homme éclairé, & qui saura convertir à l'usage de ses mœurs & de sa conduite, tous les traits qui lui paraîtront adaptables à sa situation, & aux diverses circonstances de sa vie.

DE l'Histoire ancienne, nous passons à celle des différentes Monarchies formées des débris de l'Empire Romain. Toutes les Nations, du Nord au Midy, se pressent de secouer le joug de la servitude : les Barbares jettent en Occident les fondemens de la plupart des États qui fleurissent de nos jours ; tandis qu'en Arabie, on voit s'élever du milieu des sables & des deserts, ce Génie vaste & profond, dont l'adroite Politique connut si bien l'art d'intéresser les Passions humaines au succès de ses vues ambitieuses ; la Terre tremble devant Mahomet ; il offre des plaisirs ou la mort : tout fléchit, ou tombe sous le tranchant du Cimeterre ; il fonde ce redoutable Empire des Sarrasins qui soumettent l'Asie, l'Afrique, & les Espagnes aux Loix de leurs Khalifes : la moitié de l'Hémisphère se prosterne encore aujourd'hui devant son nom. La puissance de Charlemagne s'étend depuis la Bal-
tique

tique jusqu'aux Pyrénées ; il donne, par je ne sçais quel accès des générosité ou de faiblesse, une partie de l'Italie au Pape : n'était-ce pas assez qu'il y eut déjà quatre Khalifes dans le monde ? Pourquoi en établir un cinquième ? il partage ses Etats entre ses trois fils ; trois nouvelles Monarchies : tout s'agite, tout fermente depuis l'Indus jusqu'aux frontieres de l'Occident : Les Danois envahissent l'Angleterre, les Normands s'en faisaient apres eux : les Turcs inondent la Perse ; la Hongrie, la Bohême figurent en Europe ; les Sarrafins chassés de la Sicile & de la Calabre, se jettent en Espagne. La Plupart des Princes Chrétiens, distraits du soin de leurs intérêts les plus précieux, à la voix d'un Moine fanatique, émissaire d'un ambitieux Pontife, deviennent subitement fanatiques eux mêmes ; l'épidemie gagne les peuples ; tout prend parti, tout se croise, & la moitié de l'Europe court engloutir ses forces, sur les bords ignorés d'un ruisseau de la Palestine, dont le nom doit sa célébrité qu'à la superstition, & aux malheurs de nos aveugles ancêtres. La conquête de l'Égypte par les Mamelucs, est suivie de celle de l'Asie presqu'entiere par Gengis-Kham Empereur Mogol : d'un côté, les Turcs, sous les ordres de Mahomet II. élevent l'Empire Ottoman sur les ruines de l'Empire Grec, après

la

la prise de Constantinople ; tandis qu'à l'autre extrémité du Globe, les Navigateurs Européens découvrent un immense Continent dans les mers de l'Ouest, & se fraient autour de l'Afrique une nouvelle route aux Indes Orientales. Cet événement change tout le Système Politique de la Terre ; un nouveau Monde est une source de richesses immenses pour l'Ancien ; il étend le Commerce, la Navigation se perfectionne ; mais quels maux n'a t'il pas causé à l'Europe, par l'introduction du luxe, la multiplication des besoins, la continuité des guerres, l'émigration des Colonies ! Que dire, que penser des affreuses violences exercées contre diverses nations de cette nouvelle Terre ! l'Europe a commencé par dévaster l'Amérique ; elle s'épuise depuis deux siècles, pour réparer cette dépopulation ; qui sçait si cette immense contrée, fortifiée un jour, & instruite à nos dépens, ne viendra pas à son tour venger sur nous le massacre de ses anciens habitans ! . . . Enfin, après une suite déplorable de troubles, de ligue, de guerres étrangères & civiles ; après un cours effrayant de révolutions dans lesquelles l'Ambition, la Discorde, le Fanatisme, & l'Intolérance ont fait couler des fleuves de sang ; il s'établit entre les Puissances respectives de l'Europe, cette espèce d'équilibre dont on parle tant, & que nous
voions.

voions si fréquemment détruit, ou altéré par le caprice, la jalousie, ou l'ennui du premier Prince entreprenant.

TELLE est l'Analyse des importants objets, dont je présente méthodiquement tous les côtés aux yeux de mon élève : quand je suis parvenu à les assembler dans sa tête, dans l'ordre le mieux entendu qu'il m'est possible, & que je le vois en état d'appliquer à chaque partie de ce vaste tableau, les réflexions dont elles sont susceptibles ; je me mets à lui enseigner l'Histoire particulière de son País : c'est un article essentiel pour lui, & nous entrons à ce sujet dans les détails les plus circonstanciés : ceci l'intéresse beaucoup plus immédiatement que l'Histoire universelle, avec laquelle il n'a que des rapports plus éloignés : nous touchons enfin au terme de notre carrière Historique ; c'est alors que je lui développe l'état actuel de sa Patrie, comme à la fin de l'Histoire Générale du Monde, je lui ai fait connaître la situation présente de la terre. Nous examinons les forces & la puissance de sa Nation, ses relations avec ses voisins, avec tous les autres états, son commerce, ses richesses, ses ressources, ses productions, ses loix, sa jurisprudence ; ses Arts, ses Manufactures, sa Population, son Agriculture, son Gouvernement,

son

son influence sur les affaires générales de l'Europe ; le Génie de ses compatriotes, leurs mœurs, leurs usages : nous les comparons, tels qu'ils sont aujourd'hui, à ce qu'ils étaient il y a deux, quatre, six siècles, avant les différentes révolutions qui se sont passées chez eux : nous comparons peuple à peuple, Gouvernement à Gouvernement, l'Europe moderne à l'Europe ancienne, dans différens tems ; nous tâchons de découvrir les causes Morales ou Physiques des divers changemens survenus dans les Etats, par rapport à la constitution, à la puissance, à l'étendue, aux habitudes, & enfin, à tout ce qui frappe maintenant nos yeux, & qui fut inconnu aux anciens.

L'ÉTUDE de l'Histoire a été pendant un tems notre principal objet, mais cela n'a point empêché que je n'y aie joint celle de plusieurs autres connaissances, qu'il m'importait de ne pas laisser ignorer à Lisimaque ; quelques unes m'ont paru même propres à le récréer, comme la Mythologie, dont je lui ai enseigné par manière d'entretien l'origine & l'usage ; & qui est si indispensablement nécessaire pour l'intelligence des Poètes, & de la plupart des ouvrages des anciens : J'ai cru même devoir lui donner une teinture du Blazon ; il est bon qu'il sache
à quoi

à quoi s'en tenir sur ces petites grandeurs qui n'ont qu'une valeur relative : il ne fera certainement jamais Poëte, mais cela ne m'a point dispensé de lui donner une idée de la Poësie, & de lui rapprocher les règles de la versification, pour sa langue ; outre qu'on lit par là, avec plus d'agrément & de connaissance de cause, c'est qu'il peut, d'ailleurs, se rencontrer dans le cours de la vie, des occasions, ou il seroit desesperant de ne savoir pas tourner quatre Vers. Je vois, enfin, avec satisfaction son esprit orné de ce que les Belles Létres ont de plus utile & de plus agréable ; son goût épuré par des Lectures choisies, & par les judicieuses réflexions que je l'ai accoutumé à y joindre : son cœur adore la vertu, je suis sûr qu'il fera homme à lui faire un jour de grands sacrifices : il fait peu de cas des qualités stériles qui n'ont qu'une surface brillante, & n'estime les hommes & les choses, qu'en proportion de leur prix intrinsèque : Cependant, je lui ai appris à ne pas laisser paraître mal à propos ses sentimens, à l'égard des sujets sur lesquels la prudence, ou l'humanité exigent qu'on se taise, ou qu'on ferme les yeux : il a acquis dans le commerce de la famille de Mr. le Baron de Z une honêteté de mœurs, & une certaine décence dans ses manieres, auxquelles il ne manque que plus d'habitude & d'aisance,



d'aïfance, pour être la Politéffe du meilleur aloy. Nous avons fréquenté affiduellement cette maïfon ; les converfations du Baron ont été d'un très grand avantage à mon Élève, par leur agrément & leur folidité ; fon Époufe qui joint un grand ufage du monde à un éfprit très délicat, a beaucoup contribué à le former par fes avis, fes exemples, & fes bontés, toujours affaïfonnées d'enjouement : mais un éguillon bien plus puiffant que tout cela, ç'a été le defir de plaire à M^{elle} De Z au mérite de qui le pauvre Lifimaque n'a pu être infenfible : il m'a fouverent parlé de fes belles qualités ; je l'avais pénétré avant qu'il m'en eut dit un mot, & je lui ai toujours conftamment répondu, que je regardais cette Demoifelle comme une très aimable perfonne, digne de faire le bonheur d'un honête homme.

JE fouhaiterais, mon cher, lui dis-je un jour, que vous fuſſiez affez heureux pour mériter qu'elle vous diſtinguât ; un attachement de fa part, ferait fans doute une fuite de l'éſtime qu'elle aurait conçue pour vous ; & c'eſt, ce me ſemble, un ſentiment que vous ne pouvez faire naître chez elle, qu'à force de mérite, & par votre application à acquérir nombre de bonnes qualités qui vous manquent encore ;

tra-

travaillons y de concert, & si nous réussissons à faire de vous, comme je l'espère, un homme vraiment estimable, je vous promets de ne rien négliger auprès de vos parens & des siens, pour vous faire obtenir, quand il en sera tems, une femme aussi accomplie. Vous concevez, cependant, à quoi vous engage l'envie que vous avez de vous concilier ses bonnes grâces ; & combien il est de votre intérêt de vous attirer par votre conduite, vos procédés, & votre manière de penser, l'affection de sa famille : je vous crois trop ami de vous même, pour manquer à ces deux points. Ne perdons pas un moment, cher Lisimaque, unissons nos efforts en votre faveur ; achevons le grand ouvrage de votre Education ; je vous garantis que le succès de vos vœux, tient au bon usage que vous allez faire du tems de votre jeunesse, & au zèle que vous mettrez à devenir un homme de mérite.

MES lecteurs sont trop clairvoians pour ne pas appercevoir qu'en agissant de la sorte avec ce jeune cœur, je gagne de tous côtés pour lui : Premièrement, en ne désapprouvant point le commencement de son amour pour la jeune Ernestine De Z c'est, pour ainsi dire, désarmer cette Passion, & lui ôter le principal

L

moien de s'accroître, & de produire des effets dont les conséquences seraient funestes, dans les circonstances où se trouve mon Élève : tous ses momens me sont précieux, & il ne faut pas que l'Amour m'en dérobe : Je l'ai persuadé, d'ailleurs, que ce n'est qu'à la faveur du mérite, qu'il pourra parvenir à toucher le cœur de ce qu'il aime ; c'est, je crois, assez lui avoir fait comprendre l'intérêt qu'il a à se perfectionner, pour arriver à son but. En lui proposant d'un autre côté son amante, comme le digne prix que je m'engage à faire accorder aux efforts qu'il aura faits, pour acquérir les qualités que j'exige d'un homme réellement estimable, je le détermine à redoubler ses travaux & ses soins, pour obtenir par cette voie, l'aveu de leurs Parens communs : tout cela me donne du répit, & me fournit mille ressources, qui vont être comme autant de leviers, que j'emploierai pour élever mon ouvrage sur le pié-d'échalou ou je veux le placer : n'eussé-je en main que cet instrument ; il me suffirait, si je sçais le manier avec habileté pour finir un chef d'œuvre : Mais je puis encore disposer à mon gré, d'un second qui ne m'est pas moins utile.

J'AI reconnu, en étudiant attentivement Lisimaque, depuis que nous sommes ensemble, qu'il

qu'il est d'une sensibilité extrême à tout ce qui touche l'intérêt de son amour propre; la moindre nuance d'humiliation le désole: dans le cours de nos exercices, je l'ai toujours vu aspirer avec ardeur à dévorer les difficultés, pour arriver au succès; forcer d'application, pour saisir ce que je lui ai enseigné; triompher en recevant les justes éloges, que j'ai quelquefois donnés à sa pénétration; & s'affliger sincèrement de ce qu'il a appelé cent fois la pesanteur de son intelligence. En parcourant l'Histoire, je l'ai surpris dans des accès d'émulation, au récit de ce qu'avaient fait quelques hommes illustres, pour mériter l'estime de leurs contemporains, & l'admiration de la Postérité; je l'ai entendu envier hautement le sort de Periclès, de Titus, du Cardinal d'Amboise, du Duc de Sully, & de quelques autres mortels célèbres, dont le nom seul est un éloge; je me suis souvent procuré par mes questions, des lumières décisives sur cette disposition de son âme; & tout compté, toutes les circonstances rapprochés, & examinées à la lueur du flambeau de la Morale; je me suis convaincu que, chez ce jeune homme, l'Ambition était la Passion dont j'avais à redouter le plus de ravages; j'ai jugé que c'était de ce côté qu'il fallait porter toute mon attention, & toute ma vigilance; & que, non seulement

j'avais à prévenir toutes les éruptions de ce formidable Volcan, en détournant toutes les matières combustibles qui eussent pu lui donner de l'aliment, mais qu'il me fallait encore épuiser mon expérience, & toute ma dextérité, pour convertir en amour de la gloire, & en desir de se distinguer par la supériorité du mérite, un penchant qui eut pu le précipiter dans des abîmes, faute d'être apperçu & dirigé.

C'EST à cette découverte bien ménagée, que je suis redevable de presque tous les avantages, que j'ai mis Lisimaque en état de recueillir de son éducation; à force de lui faire envisager les risques auxquels s'exposent les ambitieux, qui se fraient des routes aux grandeurs, par leur audace à affronter tous les périls; je l'ai effrayé: en lui faisant voir que leurs projets échouent la plupart du tems, & qu'ils tombent presque toujours au milieu de leur glissante carrière; j'ai tempéré son ardeur pour l'élévation: en le convainquant par une multitude d'exemples, & par des raisons puisées dans le cours ordinaire des événemens, que l'ambitieux ne peut atteindre à son terme, qu'en foulant le plus souvent aux pieds les saintes loix de la Nature, & celles de la vertu; son cœur humain, compatissant & honête, s'est indigné contre une Passion
qui



qui n'entraîne que des malheurs, & qui viole sans cesse les droits les plus sacrés : Parvenu, enfin, à lui inspirer une horreur salutaire, contre les déplorables effets de ce feu destructeur, j'ai réussi à substituer dans son âme, l'ardeur d'exceller par de grands talens, (ce qui n'est donné qu'au vrai mérite,) à l'avidité de se placer au premier rang ; ce qui n'est très souvent que le fruit de l'injustice, de l'imposture, de la cruauté, & des crimes les plus atroces.

LISIMAQUE est homme ; je l'ai eu enfant, je l'ai jeuné homme ; il a commis des fautes, & ne m'a que trop souvent prouvé combien il est difficile de déraciner les premières habitudes : ses écarts ne m'ont point surpris ; & comme son cœur n'en fut jamais complice, j'ai tout espéré de ma patience, & de ma prudente fermeté à le corriger de ses défauts ; je me suis servi pour cela, des armes qu'il me fournissait lui même ; & d'après la connaissance profonde de son caractère, qui le porta toujours à vouloir passer pour plus parfait, & d'une trempe supérieure à celle des autres, il m'a suffi ordinairement de savoir le faire rougir à propos, de lui montrer sa faiblesse, le ridicule dont il risquait de se couvrir, ou le mépris qu'on ferait d'autant plus autorisé à concevoir pour lui, s'il continuait à

mal faire, qu'on étoit plus porté à attendre de lui une conduite régulière, & des procédés estimables : Jamais il n'a tenu contre ces fortes d'épreuves. L'Amour propre est le plus puissant ressort à employer, pour porter au bien ; qu'on n'en doute pas : les hommes conduits sagement par ce tout puissant mobile, deviendront des êtres d'une nature supérieure, quand on saura en convertir la force & l'énergie à l'avantage de leurs facultés morales : un scélérat brave l'idée des tourmens qui le menacent, après un crime qu'il croit avoir intérêt de commettre ; si on eut sçu lui rendre la vertu plus chère que la vie, ce même homme n'eut pas balancé à sacrifier sa vie à la vertu.

LE
GOUVERNEUR,
OU
ESSAI
SUR
L'ÉDUCATION.

DISCOURS IV.

Moyens de Perfectionner une Education ; nécessité de joindre l'Expérience à la Théorie : Cours Raisonné de Voiages ; leur utilité : Précautions à employer pour en recueillir tous les fruits dont ils sont susceptibles. Conclusion.

LES CONNAÎSSANCES spéculatives, celles des principes de la Morale, & la Science des meilleures règles de conduite, ne suffisent

L 4

pas

pas pour faire un Homme. Celui qu'on destine à l'honneur de servir sa Patrie, dans des emplois plus ou moins importans, à devenir Epoux, Pere de famille, utile Citoyen, doit nécessairement joindre l'expérience du monde, à la théorie des mœurs ; c'est à dire, qu'il doit avoir vu pendant un tems, & examiné par soi même, la trempe, le calibre, & le jeu des ressorts qui donnent le mouvement & la vie, à la grande machine de la Société humaine : il lui faut, pour généraliser ses idées, s'élever au dessus de la sphère vulgaire, dans laquelle sont circonscrits les dix neuf vingtièmes des individus de son espèce ; & de ce point, emprunter le Télescope de la Philosophie, pour considérer la totalité des hommes : Ce n'est que de là, qu'il peut percer le nuage, qui dérobe aux yeux ordinaires la vue de ces petites intrigues, de ces viles cabales, de ces minutieuses importances, de cette basse perversité, de ces demis crimes, de ces méprisables projets, dont les faibles résultats n'étonnent que ces âmes étroites, qui ne voient que l'écorce des objets. Ce n'est qu'en se débarrassant des entraves des cotteries particulières, & en prenant un généreux effort, que le Génie peut parvenir à appercevoir distinctement ces amas de préjugés si grossiers, si humilians ! & qui faute d'être vus, malgré toute leur épaisseur, font

font peut-être devenus *inextirpables* : qu'il porte de là ses regards sur l'universalité de ses semblables ; il verra d'un œil sûr, qu'en fait de Politique, les événemens qui, au jugement du peuple des hommes, sont les effets des savantes combinaisons d'un Ministre, d'un homme d'Etat, ou d'un grand Capitaine, sont la plupart du tems, des suites nécessaires d'un concours heureux de circonstances ; & quelquefois même ont pour cause, de misérables manœuvres de femmes ambitieuses, vindicatives, ou de favoris mécontents ou intéressés. La fausseté, la suffisance infestent la Terre ; il n'est donné qu'à la main hardie du sage, de dévoiler la première ; & de dépouiller la seconde de cet attirail imposteur, dont elle se sert pour faire illusion aux fots. Les hommes d'un vrai mérite, sont ensevelis dans le monde, parmi des tas de gens bornés ou stupides, qui les offusquent, & souvent les méprisent ; ils sont comme ces précieux restes de l'Antiquité, qu'on découvre de tems en tems, en fouillant les décombres de cette Ville abîmée sous le poids des laves du Vésuve : l'Observateur éclairé, doit faire à l'égard de ces rares mortels, ce que fait l'Artiste habile, ou l'Amateur connaisseur & curieux, qui ne dédaigne pas de s'enfoncer sous ces monceaux de ruines, dans l'espoir d'en tirer quelque pièce,

qui puisse perfectionner son goût, & ajouter à ses lumieres.

L'UNIQUE moien d'appliquer cette derniere couche de vernix sur une grande Education, c'est de transplanter son élève pour un tems ; d'aller avec lui examiner les hommes & les choses, dans leur terroir naturel ; & après un cours raisonné de voiajes chez les peuples voisins, qui méritent le plus d'être étudiés & approfondis, de rapporter dans sa Patrie, une somme d'observations, dont les justes conséquences puissent tourner à la gloire de son Prince, au profit de sa Nation, à l'avantage de la Société, au bien être de sa famille & de ses amis, & à son bonheur personnel, qu'il sera, par là, en état de puiser dans la satisfaction de tout ce qui l'entourera désormais.

MON Lisimaque est précisément arrivé au point d'accroissement, propre à admettre efficacement ce dernier degré de culture : je le dis- pose de loin à entrer dans mes vues à ce sujet ; j'en écris à son Pere, pour obtenir son agrément, & la permission de lui présenter son fils ; j'en ai déjà parlé depuis longtems à Mr. Le Baron de Z dont l'approbation m'a affermi dans mon projet. Le tems avance ; mon

ami est pensif ; je pénètre & conçois tout ce qui se passe dans son âme. Cœur sensible & tendre, viens épancher tes regrets dans le sein de ton ami ! . . . nous sommes seuls ; il m'avoue qu'il a, enfin, le bonheur d'être aimé de M^{lle} De Z . . . & me laisse à juger du sacrifice qu'il va faire, en s'éloignant d'elle. Tout était prévu, je reçois ses larmes, j'y mêle les miennes, & le console : je le rappelle aux entretiens que nous avons eus précédemment là dessus : Je lui fais voir que, loin de rien risquer par une séparation de peu de durée, l'absence contribuera au contraire, à lui assurer la possession du cœur de sa digne Amante : je lui réitère la promesse que je lui ai déjà faite, d'employer mon crédit, & mes soins, pour faire approuver leur mutuel attachement par leurs Parens respectifs ; afin qu'il puisse trouver au retour de nos voyages, la récompense de ses travaux & de sa fidélité, dans la possession de l'objet de sa tendresse . . . Privé de sa vue, ne pourrai-je pas au moins lui écrire, & recevoir quelquefois de ses Lettres ? . . . J'espère, lui dis-je, que Mr. de Z . . . ne refusera pas cette grâce à ma sollicitation, & à vos prières ; vous sentez qu'il vous faut pour cela son aveu . . . Que de dettes je contracte chaque jour envers vous, Mr ! mon cœur vous en tient un compte fidèle ;

homme bienfaisant, ô mon ami, mon Pere c'est de vous, de vous seul, que je tiens toutes les branches de mon bonheur ! . . . il m'embrasse avec transport ; je mêle l'encouragement à la consolation ; je le persuade, il reprend sa sérénité ; & dès que j'aurai pris quelques arrangemens avec Mr. De Z nous partirons.

C'EST de quoi je m'occupe dans la première visite que nous lui faisons : les sentimens de Lisimaque pour sa fille, & la tendresse de l'aimable Ernestine pour mon élève ne lui étaient point échappés ; il m'en parle en homme sensé & éclairé sur les droits de la Nature, & qui sçait trop en respecter les augustes prérogatives, pour s'ingérer d'étouffer sa voix, qu'elle fait entendre à deux cœurs honêtes, destinés, peut-être, à faire le bonheur l'un de l'autre. Avec l'espèce d'éducation que vous avez donnée à notre jeune ami, il ne peut manquer, m'ajoute t'il, de devenir un homme souverainement estimable ; achevez de le perfectionner, en joignant pour lui l'expérience, aux principes dont vous avez pris tant de soin d'enrichir son cœur, & son esprit : Ma fille m'est chère ; autant il m'importe de lui choisir un digne appui, autant sa Mere & moi, travaillons nous à la rendre une excellente épouse : s'ils doivent être
unis

unis un jour, il ne seront pas seuls heureux : je vois d'ailleurs avec plaisir, que les Loix de la société s'accordent avec leurs vues & les nôtres : allez, Mr. il ne dépendra pas de moi, de combler les vœux de nos enfans. M^{me} de Z. témoin de cet entretien, daigne ratifier les assurances du Baron : je les prévien l'un & l'autre, sur la dernière grace que Lisimaque se propose de solliciter auprès d'eux ; on tombe d'accord que les rigueurs de l'absence, demandent à être adoucies par des nouvelles de la personne qu'on aime ; & cet article passe, à condition que toutes les Lettres, de part & d'autre, seront lues par la chère Mère, avant que d'être remises à leur destination : quant à vous, reprend obligeamment Mr. De Z. je me flatte que nous sommes trop de vos amis, pour courir le risque de manquer de vos Lettres ; une correspondance avec vous, nous consolera en partie, du chagrin de ne vous plus voir.

APRÈS avoir mis cela en ordre ; j'annonce à Mr. Le Baron, que j'ai fixé notre départ au troisième jour : le reste de cette entrevue se passe un peu moins gaiement qu'à l'ordinaire : nos jeunes gens sont fort occupés l'un de l'autre ; ils ont eu le tems de traiter leurs affaires, pendant notre entretien ; je fais à Lisimaque le
 signe

signe dont je suis convenu avec lui, pour l'avertir qu'il peut parler à Mr. De Z de ce qui l'intéresse ; & pour le mettre plus à son aise, j'offre mon bras à M^{lle}. De Z pour faire deux tours d'allée.

ELLE n'ignore pas que c'est moi qui lui enlève son amant ; au moien de quoi, j'ai lieu de croire qu'elle ne me voit pas de fort bon œil, malgré l'air honête qu'elle prend avec moi : il est question de consoler un peu, ce cœur affligé ; & de lui faire entendre, avec tout le ménagement possible pour sa délicatésse, que le départ de Lisimaque, dont l'absence ne sera pas longue, lui prouvera de plus en plus à lui même, combien ce qui l'attache à la maison de Mr. De Z est digne d'estime, & de regrets . . . Avez vous fixé, Mr. la durée de vos voyages ? . . . Oui M^{lle}. je pense que cela ira à trois ans. . . . On aura sans doute des vues d'établissement pour Mr. Lisimaque à votre retour ? . . . Vraisemblablement, M^{lle}, mais je connais assez ses Parens, pour répondre que ces vues seront toujours conformes à son inclination : son bonheur est le but qu'on se propose, il me convainc tous les jours de plus en plus, de la justésse de son discernement, dans le choix des objets dont il le fait dépendre ; & si, comme je n'en doute nullement,

nullement, il continue à être si bien éclairé sur ses vrais intérêts, je prévois avec une vive satisfaction, que la décision de son sort ne dépendra ni de lui, ni de ses Parens, ni de moi . . . ici une pause, pendant laquelle j'intercepte un soupir . . . il ne pourra manquer, cela posé, d'être fort heureux . . . & tout de suite . . . Votre absence, Mr. va laisser un grand vuide dans la maison de mon Pere ; ne comptez vous pas de lui écrire quelquefois pendant ces trois années dont vous me parlez ? . . . Il me l'a permis, M^{lle}, & a daigné ajouter à cette grace, celle de souhaiter que Lisimaque lui donnât de tems en tems, ainsi qu'à M^{dme} votre Mere, & à vous, de ses nouvelles ; mon ami peut il espérer, que vous approuverez cette résolution ? . . . Vous me semblez trop bon connaisseur pour douter du plaisir que peut me causer, ce qui aura rapport à votre ami . . . Elle s'assied, & après un moment de silence . . .

“ Vous savez tout, & vous l’emmenez . . .
 “ Eh bien ! . . . il faut s’y résoudre . . . Mr.
 “ vous êtes un homme sage ; je vous connais
 “ par l’estime que mes parens ont pour vous,
 “ par le bien que votre Elève ne cesse de m’en
 “ dire, & un peu par moi même : Ce n’est peut
 “ être pas d’aujourd’hui que vous voiez le fond
 “ de

“ de mon cœur . . . s'il a conçu des sentimens
 “ pour Lisimaque, quel autre que vous en est
 “ cause ? . . . Pourquoi vous êtes vous appliqué
 “ à le rendre si estimable ? . . . Vous êtes éclairé,
 “ plein d'honêteté & d'expérience; aidez de
 “ vos conseils & de votre amitié, une jeune
 “ personne qui s'ouvre confidemment à vous :
 “ Vous connaissez l'âme de votre ami ; elle est
 “ belle, elle est vertueuse ; mon cœur n'a pû
 “ résister aux qualités aimables, sous lesquelles
 “ il s'est montré à mes yeux ; mes Parens ont
 “ aidé, sans le vouloir, à déterminer en moi, le
 “ penchant qui m'attirait vers lui, par les élo-
 “ ges que je leur ai souvent entendu donner à
 “ son mérite. Ah ! qu'il est doux d'entendre
 “ louer ce qu'on aime, par des bouches aux-
 “ quelles on doit tant de respect ! . . . Vous qui
 “ êtes son bienfaiteur, veuillez aussi être celui
 “ d'Ernestine ! Dites moi, puis-je, sans ris-
 “ quer d'enfreindre les loix de l'honneur, & de
 “ la modestie propres à mon sexe, entretenir le
 “ tendre intérêt, que je prends au bonheur de
 “ Lisimaque ? . . . dans ce cas, puis-je espérer
 “ avec fondement, de lui être toujours égale-
 “ ment chère ? . . . Ce n'est pas tout, croiez
 “ vous que nos Parens ? . . . ah Mr. vous m'en-
 “ tendez ; parlez moi avec cette prudence qui
 “ vous caractérise : pour peu que la moindre
 “ circon-

“ circonstance ne s'accorde pas avec les prin-
 “ cipes qui doivent être mes guides ; il en est
 “ tems encore, je pourrai profiter du tems de
 “ son absence, pour étouffer ma tendresse ; je
 “ ne l'oublierai certainement pas, mais je saisi-
 “ rai tous les moiens de m'en tenir pour lui à
 “ l'estime qu'il mérite : si au contraire, vous
 “ pouvez tout concilier avec mes sentimens ;
 “ mon parti est pris, je me jetterai incessam-
 “ ment aux pieds de ma Mere, je lui déclarerai
 “ tout ce qui se passe dans mon cœur ; elle est
 “ bonne, elle m'aime, elle me dirigera ; & j'at-
 “ tendrai dans son sein, que le Ciel me ramene
 “ le seul homme que je crois destiné à faire ma
 “ félicité . . . Voilà mon projet, Mr. voyez,
 “ parlez ; vous avez commencé par me ras-
 “ surer ; continuez, de grace, par m'éclairer
 “ & m'instruire . . . ”

“ OUI, Mademoiselle, je me suis aperçu
 “ dès son origine, de l'impression que votre
 “ mérite a fait sur Lisimaque : assuré qu'il ne
 “ manquerait pas de m'en faire l'aveu, j'ai at-
 “ tendu l'instant de l'effusion de son cœur : il
 “ n'a pas tardé ; & loin de blâmer des senti-
 “ mens si purs, & si bien fondés ; j'ai non seu-
 “ lement jugé favorablement d'un homme affez
 “ heureux pour n'être pas insensible à vos
 “ belles

“ belles qualités, je l'ai excité, de plus, à ne
 “ rien négliger de ce qui pourrait vous engager
 “ à ne pas rejeter sa tendresse.

“ JE lui crois, ainsi que vous, l'âme noble
 “ & vertueuse : il justifie, en vous aimant, l'o-
 “ pinion que je me suis faite de son caractère ;
 “ & s'il n'est pas encore un homme de mérite,
 “ je ne doute pas que son attachement pour
 “ vous, ne lui fasse gagner ce qui lui manque
 “ jusqu'à présent, pour devenir tel : Les Loix
 “ de la bienséance ne s'opposent, ce me semble,
 “ ni au commencement de votre sensibilité, ni
 “ à la continuation du retour dont vous daigne-
 “ rez favoriser ses sentimens ; & l'honêteté est
 “ d'autant plus de votre côté, que, je me
 “ trompe fort, ou Mrs. vos Parens ont re-
 “ marqué sans en être surpris, qu'il s'établissait
 “ entre vous deux, une sorte d'intimité, dont
 “ les suites sont des plus compatibles, avec les
 “ règles de convenance instituées par la société.
 “ Je ne vous garantirais pas la fidélité que Li-
 “ simaque vous a apparemment promise, s'il
 “ ressembloit à la plupart des jeunes gens de son
 “ âge, dont l'éducation est une routine dénuée
 “ de principes, & si sa Passion étoit pure-
 “ ment l'effet de vos charmes extérieurs ; mais
 “ vous le connaissez assez, pour avoir pu
 “ observer,

“ observer, qu'accoutumé dès l'enfance à ré-
 “ fléchir, & par là, meilleur juge des choses,
 “ que le commun de ses semblables, s'il est
 “ parvenu à vous chérir, c'est par l'estime, que
 “ l'amour s'est graduellement introduit dans
 “ son cœur ; & que ce sera par l'appréciation
 “ toujours plus exacte de ce que vous valez,
 “ qu'il continuera à vous adorer exclusivement :
 “ C'est là, M^{elle}, la seule sorte d'amour à l'a-
 “ bri du refroidissement, puisque les qualités
 “ de l'âme & du cœur qui lui donnent l'être,
 “ ne sont point sujettes aux vicissitudes qu'é-
 “ prouve la Beauté : comptez donc fermement
 “ sur sa constance. Quant au suffrage de vos
 “ Parens & des siens, ils aiment trop leurs en-
 “ fans, les uns & les autres, pour s'opposer
 “ aux moiens légitimes & raisonnables, qui
 “ doivent constituer leur bonheur : Rappelez-
 “ vous ce que je vous ai dit de la manière de
 “ penser de ceux de Lisimaque ; & songez,
 “ d'ailleurs, que j'ai trop à cœur les intérêts de
 “ mon jeune ami, pour ne pas épuiser tout mon
 “ crédit auprès d'eux, supposé que cette res-
 “ source fut nécessaire, pour concourir à votre
 “ satisfaction commune : Les vôtres n'ont éga-
 “ lement que votre félicité pour objet ; ainsi,
 “ M^{elle}, je vous exhorte à bannir toute inquié-
 “ tude, relative à cet article. La sage résolu-
 “ tion

“ tion que vous avez prise, de développer votre
 “ cœur aux yeux de Madame votre Mere, est
 “ digne des plus grands éloges ; elle est, en
 “ effet, votre plus sûre amie, & vous trouverez
 “ toujours auprès d'elle la consolation, les lu-
 “ mieres, & les conseils. Ne vous affligez pas
 “ trop, s'il est possible, du départ de votre Li-
 “ fimaque : surtout, soiez tranquile sur son sort :
 “ J'ai par devers moi mille motifs de vous ré-
 “ pondre de sa fidélité ; & en vous occupant
 “ de sa situation, pensez, en même tems, qu'il
 “ à en moi un ami, qui veille sans cesse à sa
 “ sureté, & à son bien-être dans tous les sens.
 “ Je vous demande une grace, pour prix de
 “ mon zèle à vous servir l'un & l'autre ; c'est
 “ de l'engager à se perfectionner de plus en plus,
 “ en lui rappelant dans vos lettres, qu'on n'est
 “ heureux, qu'en pratiquant la vertu : quelque
 “ convaincu qu'il soit de l'importance de ces
 “ maximes, elles lui sembleront encore plus
 “ précieuses & plus sacrées, quand il les re-
 “ vra de vos mains Puiffe, ce que je
 “ viens de vous dire, contribuer à rétablir le
 “ calme dans votre âme ! . . . Rentrons, Melle,
 “ il est tems de rejoindre la compagnie.”

IL ne m'est pas difficile de lire dans les yeux
 de Lifimaque, qu'il a obtenu tout ce qu'il a de-
 de-

demandé : Je remarque aussi avec plaisir, sur la Physionomie de M^{lle} De Z une sérénité & une satisfaction, qui sont les fruits de l'entretien que je viens d'avoir avec elle : nous nous retirons : mon ami est content ; ses expressions, ses manières, son air, tout est chez lui plus caréssant qu'à l'ordinaire : il parle peu, mais tout ce qu'il dit prend la teinte de la reconnaissance : j'entends son cœur qui me répète dans chaque geste . . . “ Cher ami, que “ n'as tu pas fait pour ton Lisimaque ! tu es “ son Dieu tutelaire ; mais, vois aussi tout ce “ qu'il sent pour toi ! . . . ”

ENFIN, arrive l'instant, ou pour la dernière fois, nos deux Amans vont se voir, pour éssuyer ensuite une séparation de trois ou quatre années ; je n'ai rien dit à mon élève pour le préparer à cette scène ; il sçait seulement que nous allons faire nos adieux : Je sens l'émotion de son âme ; elle n'a pas encore éprouvé de secousse si violente. Voions comment il supportera ce coup : c'est une crise de tendresse, dont je veux que l'impression soit assez forte, pour faire époque dans sa vie. “ Apprends, “ cher enfant, apprends à soumettre tes plus “ chers intérêts à la Loi de la nécessité ! ” nous entrons ; le Baron nous reçoit comme de coutume ;

tume; son Epouse a l'air attendri; & l'aimable Ernestine veut envain déguiser son abattement & sa douleur: le pauvre Lisimaque voit tout cela d'un coup d'œil; il pâlit, ses genoux fléchissent, je le soutiens d'un regard, & le Baron les encourage: . . . Eh que vois-je, Mes chers enfans! y pensez vous l'un & l'autre, de vous abandonner à l'affliction, pour une séparation qui n'aura qu'un tems, & à la fin de laquelle nous nous retrouverons tous avec plus de satisfaction qu'auparavant? soiez sensibles à l'idée de la privation momentanée que vous allez éssuier; rien de plus naturel: Versez des larmes, elles seront légitimes; mais séchez les, en pensant que l'un en allant à sa destination, & l'autre en restant ici, vous êtes tous deux avec de tendres amis, qui ne s'occuperont que du soin de vous disposer à faire mutuellement votre bonheur un jour. Lisimaque, n'oubliez pas notre dernier entretien, & comptez sur la parole d'un homme qui vous aime, & vous estime. Et vous, Ma fille, consolez vous en voyant à quels Parens vous avez affaire. Vous nous donnerez de vos nouvelles. Messieurs; vous aurez régulièrement des nôtres; & nous attendrons tous l'instant de votre retour, en faisant unanimement des vœux, que le Ciel ne rejettera pas, puis qu'ils auront pour objet l'accom-

complissement d'une union qu'il autorise sans doute : allons ; un peu de fermeté, mes chers amis, & vous verrez que tout se passera au gré de nos desirs.

JE m'attendais, Mr. répond Lifimaque, à ne voir cette journée marquée que par des peines ; mais votre bonté sçait y mêler des plaisirs qui en corrigent toute l'amertume : Oui, j'irai avec ce cher Bienfaiteur, travailler à me rendre digne du titre dont vous m'honorez . . . quel prix vous proposez à mon zèle ! . . . Les larmes l'arrêtent ; c'est le signal qui les fait couler de tous les yeux : Ernestine se jette dans les bras de sa Mere ; Lifimaque se précipite dans les miens . . . Partons, me dit il, ils est tems ; je ne saurais y tenir davantage ; si ceci dure encore un quart d'heure, je suis mort . . . Partons, j'y consens . . . il s'approche & embrasse le Baron ; à Dieu, Cher enfant . . . La Baronne en l'embrassant, l'appelle, Mon fils . . . Elle me fait un signe, j'y répons : Lifimaque tourne ses yeux vers moi ; Ernestine lève les siens sur ceux de sa mere ; & les âmes de ces tendres Amans vont se confondre sur leurs lèvres . . . ou entend murmurer les sons . . . Cœur . . . à jamais . . . fidèle . . . Mr. De Z . . . me serre affectueusement la main . . . On ne recom-

recommande rien à un homme comme vous . . . je les salue sans répondre ; Lisimaque en fait autant ; & nous nous arrachons à regret à des amis si chers.

LE secours du grand air était nécessaire à mon ami ; il commence à respirer plus librement ; & après une courte & muette promenade, nous arrivons chez nous : il est surpris de trouver notre voiture toute prête : j'ai crû cet arrangement nécessaire ; moins il restera dans ces lieux, moins il aura à combattre : . . . Montez, mon cher . . . j'avais cru que nous ne partions que demain . . . il vaut encore mieux le faire aujourd'hui . . . Allons, je me trouve toujours si bien de vos avis . . . il jette encore un regard du côté de cette maison, habitée par ce qu'il aime ; il entre ; je le suis ; & nous partons.

IL faut laisser Lisimaque donner l'effort à ses pensées ; c'est une douleur qui doit avoir son cours ; essayer d'en distraire le sentiment, ferait moins l'adoucir dans ce quart d'heure, que l'irriter : le calme se rétablira insensiblement dans son âme, & il sera alors en état de m'entendre. Notre voyage s'achève heureusement ; & nous descendons à la maison paternelle, où nous étions attendus de jour en jour.

JE

JE passe sur les circonstances de notre réception ; sur la joie du Pere & de la Mere de mon Élève ; & sur la satisfaction qu'ils éprouvent à la vue de ce qu'ils nomment la prodigieuse Métamorphose de leur fils. On le présente à quelques amis de la maison, dont les suffrages se réunissent en sa faveur ; il s'en aperçoit aisément, & n'y est rien moins qu'insensible : J'ai quelques entretiens particuliers avec Mr. De N dans lesquels je lui rends compte de ce que j'ai fait pour son fils, de ses progrès, des talens & des qualités qu'il a acquises, des défauts qu'il reste encore à réformer en lui ; des connaissances qu'il s'agit de lui procurer, pour perfectionner, & mettre la dernière main à son Education : Je lui propose le plan de voïages que je crois le plus utile à son instruction ; la manière dont je compte l'exécuter, & les nouveaux objets que je veux présenter à ses observations : Je lui parle des dispositions particulières de ce jeune homme ; de son goût pour telle espèce d'occupation ; de l'état auquel je le crois le plus propre, par son inclination, & ses talens ; ce qu'il fera, cependant, plus aisé de décider après ses voïages, qui serviront, surtout, à meurir son aptitude : Je lui développe une autrefois le caractère de Lisimaque ; l'usage que j'ai fait, & que je veux faire encore

M de

de ses Passions : ceci me conduit naturellement, à lui faire part des sentimens qu'il a conçus pour M^{lle} De Z je lui fais connaître Mr. le Baron & sa famille : Je lui propose mes opinions particulieres à ce sujet ; les motifs que j'ai eus de ne point m'opposer à cette Passion naissante ; les ressources qu'il y avait à en tirer pour l'amélioration certaine de son fils, & de quelle importance il etait pour moi d'avoir un si puissant moien entre les mains, pour m'assurer de ses bonnes mœurs dans les Pais étrangers, & pour le ramener à ses devoirs, au cas qu'il s'en écartât, par l'espérance d'une aussi flatteuse récompense, que la possession de la personne qu'il aime : Je ne balance pas à lui déclarer, que pour toutes les raisons que je lui détaille, je lui conseille de faire plus ample connaissance avec Mr. le Baron De Z & quand il aura reconnu par lui même, combien ce parti lui convient à tous égards, de rechercher sérieusement l'alliance de M^{lle} de Z pour son fils à son retour : Je finis par le prier de faire les plus prompts arrangemens pour nos voyages ; & je fixe avec lui notre départ à quinze jours.

HEUREUX les Parens assez sages, & assez éclairés, pour discerner en quoi consistent les vrais

vrais intérêts de leurs enfans ! Mr. De N.
 qui s'était bien attendu à une partie de l'effet
 de mes soins, m'avoue qu'il ne comptait pas de
 trouver dans son fils, un avancement si univer-
 sel : Vous avez passé mon espérance, me dit il,
 faites encore, s'il est possible, pour votre ami,
 plus que vous n'avez fait pour votre Élève ;
 disposez de lui pour son bonheur ; je consens à
 tout : Conduisez le, soiez son guide, instruisez
 le : Puissent ses sentimens, les miens, nous ac-
 quitter envers vous d'une partie de ce que nous
 vous devons ! Comptez sur mon empresse-
 ment à vous seconder : Vos vues sur M^{lle} De
 Z. ont toute mon approbation, & je tra-
 vaillerai incessamment à en préparer le succès :
 Allez, Mr. mon fils est entre vos mains ; me-
 nez le ou il vous plaira ; je vais tout disposer
 pour votre départ le peu de tems que
 nous avons devant nous est employé à faire des
 préparatifs, & des visites indispensables : Lisi-
 maque jouit de la tendresse de ses Parens, & se
 concilie l'estime de la plupart de ceux qui les
 fréquentent : les jours s'écoulent ; le moment
 arrive ; les adieux se font ; nouvelle séparation,
 nouveau sacrifice à faire pour mon jeune ami :
 tout est prêt ; nous partons, & nous prenons la
 route d'Espagne.

IL est réglé entre Lisimaque & moi, qu'il écrira tous les mois une fois à son Pere, & une fois à Mr. le Baron de Z cette dernière correspondance lui fera d'une grande utilité ; ce sera comme le Journal de ses voïages, & il y rendra compte au Baron, de ses observations Morales, Physiques, Politiques & Œconomiques : ce seigneur a beaucoup vu, & encore plus réfléchi ; Lisimaque aura un intérêt de plus, à ne lui communiquer que des remarques judicieuses ; & je ne me réserve à cet égard, que le droit de diriger ses yeux sur les objets qui en mériteront la peine, & de rectifier amicalement ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans les Jugemens qu'il en portera : M^{lle} De Z aura aussi chaque mois de ses nouvelles.

EN parcourant les belles Provinces Méridionales de la France, nous nous arrêtons par tout ou nous trouvons de quoi examiner ; c'est la méthode qui nous servira de loi, pendant tout le cours de nos voïages. Il n'est rien de si pitoyable, que la façon de voïager de la plupart des jeunes seigneurs étrangers ; ils laissent ordinairement en arriere, ce qu'il est le plus important de voir, courent en poste à Paris chercher des airs, que malgré toute leur frivolité, ils n'attrappent jamais ; ils y étalent un luxe
ruineux,

ruineux, & se perdent de débauches : Vous les voiez delà, voler en Italie, ou ils ne s'occupent que de spectacles, de mascarades, & de bonnes fortunes : si, par hazard, ils daignent jeter les yeux sur quelques restes de l'antiquité ; c'est un effort dont on doit leur tenir compte : il se font présenter dans quelques Cours, & reviennent tristement dans leur Patrie : Vous diriez, à leurs conversations qu'ils n'ont voyagé que pour s'informer des Modes, courir les Bals, apprendre les noms des plus fameux VIRTUOSES, & perdre leur argent : il eut beaucoup mieux valu rester chez soi ; on aurait à coup sûr, des ridicules de moins.

MON intention est bien que Lisimaque trouve dans ses voyages, plus d'agrémens qu'aucun de ceux qui ont parcouru l'Europe avant lui ; mais je veux, en même tems, que dans les plaisirs, il sache faire un choix ; qu'il distingue ce qui est honête, d'avec ce qui ne l'est pas, & qu'il se souvienne sans cesse, qu'il voyage moins pour s'amuser que pour s'éclairer, & achever de devenir homme de mérite. Après avoir traversé la Guienne, & une partie du Languedoc, ou nous avons considéré tout ce qui a rapport à l'Histoire Naturelle du País, l'Industrie, les Manufactures, les mœurs de la Province, si

différentes de celles de la Capitale ; l'Agriculture, le produit du sol, le caractère des habitans ; nous passons les Pyrénées.

QUELLE énorme différence entre l'Espagne ou nous sommes maintenant, & la France que nous venons de quitter ! il n'est question ici, ni de travail, ni d'Arts, ni d'Industrie ; les vastes campagnes que nous traversons, sont comme autant de déserts, faute de cultivateurs & d'activité : l'indigence, l'oisiveté, & la superstition conspirent à l'envi, à la dépopulation de ce Roiaume, autrefois si florissant sous Rome & Cartage : C'était alors un des greniers de l'Europe, & une pépinière d'armées & de soldats : j'indique à Lisimaque les causes de cette décadence : Ce sont les fréquentes émigrations des Espagnols dans l'Amérique, l'expulsion des Maures, l'immense quantité de célibataires, dont le nombre excessif énerve les États, qu'ils chargent toujours, sans leur procurer aucun dédommagement naturel ou politique. Nous arrivons à Madrid : C'est là que nous observons attentivement les mœurs de la Nation, son Génie qui n'aurait besoin que d'encouragement, pour être décidé à l'élevation, qui fait le fond de son caractère. On raille impitoyablement les Espagnols sur leurs rodomontades ; leur fierté,

fierté, & leur esprit romanesque ; cette injustice n'échapperait vraisemblablement pas, si l'on faisait attention, que le feu le plus ardent, s'il est étouffé, ne produit plus que de vains tourbillons de fumée. Nous examinons le fond du Gouvernement, la Politique du Ministère, les forces du Roiaume, son influence sur les affaires générales de l'Europe ; & nous jettons, enfin, avec regret les yeux sur ces foules de Moines & de Prêtres, qui non-contens de posséder la meilleure partie des biens de l'État, se font encore un barbare plaisir de perpétuer le regne de l'ignorance, chez un peuple si bien fait pour être éclairé. Après avoir visité plusieurs Universités, & d'autres maisons publiques, établies par des Princes qui se sont intéressés aux progrès des sciences, & rendues presque totalement inutiles, par la mauvaise administration de ceux qui en sont les chefs & les directeurs ; nous nous rendons à Lisbonne.

CHANGEMENT de Théâtre pour mon jeune ami : il sort d'un País où la Nature est languissante sous le plus beau Ciel ; il entre dans un autre, où sous le même climat, elle fait voir aux hommes, qu'elle ne demande qu'un peu de travail, pour leur ouvrir toutes les sources de sa fécondité. Voici la première Place de grand

commerce, & le premier Port de Mer que Liffimaque ait encore vu ; nouveaux objet d'observation. Nous sommes adressés à un homme parfaitement instruit de ce qui peut satisfaire notre curiosité ; il nous fait part de ses lumières & de ses réflexions : nous apprenons de lui, que ce qui constitue la différence sensible qu'on apperçoit entre l'Espagne & le Portugal, pour l'abondance des choses nécessaires à la vie, vient moins de la forme du Gouvernement, qui est à peu près la même pour ces deux Roiaumes, que du caractère actif & laborieux des Portugais : Contraints d'ailleurs d'être continuellement en garde contre les vues ambitieuses de leurs voisins, ils sentent que s'ils ne tirent de leur propre fond, quoique peu étendu, toutes les ressources qui peuvent les rendre respectables, ils ont sans cesse à craindre, des entreprises qui n'ont que trop souvent réussi contre leur liberté : Ceci sert à expliquer les causes de leurs alliances avec la Grande Bretagne ; la fermeté avec laquelle le Gouvernement a achevé le grand & immortel ouvrage de l'expulsion de cette audacieuse Société, dont les Principes constitutifs, furent, depuis qu'ils existent, si opposés à la tranquillité des Empires, & à la sûreté des Souverains ; l'affaiblissement de ce monstrueux Tribunal, dont les odieux decrets ont

fi

si souvent fait frémir l'humanité, en immolant de sang froid, tant de milliers d'innocentes victimes, sur les autels du Fanatisme. Il nous met au fait de la puissance du Portugal, de son commerce, de la nature & du nombre de ses établissemens dans les Indes Orientales & Occidentales, du produit de ses possessions étrangères, des productions particulières du païs, des progrès insensibles qu'y font les sciences; il nous fait remarquer que cet accroissement de lumières est une suite de l'application du Gouvernement, à réformer les abus que l'ignorance avoit introduits dans la Nation, depuis des siècles: Nous examinons nous même les mœurs, les usages, les opinions, les vertus & les vices, les objets du luxe, le fond de la législation, la forme d'administration de la justice: nous nous replions sur l'Histoire ancienne de cette partie de l'Ibérie, nous suivons de l'œil la chaîne des révolutions qu'elle a éprouvées, nous tâchons d'en sonder les causes; nous nous informons à des personnes sensées, des principales circonstances de cet affreux tremblement de terre, qui faillit à engloutir la Capitale; & de la réunion de toutes ces idées, nous tirons des conséquences que j'ai soin de faire passer en revue aux yeux de mon Éleve. Enfin nous visitons la fameuse Université de Coïmbre, qui semble

maintenant promettre de se mettre un jour, au niveau de sa réputation ; & à notre retour à Lisbonne, nous nous embarquons pour l'Égypte.

UN premier voiage par Mer, étonne Liffimaque : je veux qu'il en tire tout l'avantage, dont une telle navigation peut être susceptible ; notre méthode est de ne pas faire dix Lieues, sans avoir la carte à la main, & sans nous entretenir de ce que l'Histoire rapporte des divers endroits que nous visitons : nous passons Gibraltar, autrefois le Détroit, ou les Colonnes d'Hercules : les Phéniciens le traversèrent les premiers, au retour de leur voiage autour de l'Afrique, au trente cinquième siècle de monde. Les côtes de Barbarie, jadis si fameuses par la République de Cartage ; le Roiaume de Mauritanie sous Siphax ; ceux de Numidie, de Cyrénaïque, de Marmarique, sous les Rois Massinissa, Jughurta, Juba, &c. . . . Notre Capitaine est heureusement un homme qui joint à l'expérience de son art, des connaissances assez étendues, sur l'Histoire ancienne & moderne de tous ces lieux ; il a la complaisance de nous faire part de ses lumieres ; mon jeune ami ne néglige aucune occasion de s'instruire ; tout y contribue, & il rédige par écrit, ce qu'il y a de plus intéressant dans nos observations. Outre
les

les sujets historiques, Politiques, & Moraux, il remarque les manœuvres des mariniers : nous remontons à l'origine de cet art important, nous parcourons ses progrès, son utilité inconcevable ; ses inconvéniens, peut-être plus inconcevables encore ; les découvertes qui l'ont perfectionné ; les sciences auxquelles il tient, les révolutions auxquelles il a donné lieu, en étendant nos possessions, nos connaissances, notre luxe, notre commerce, notre puissance, & nos malheurs. Après avoir remonté aux peuples qui l'ont exercé les premiers, nous considérons ceux qui l'exercent maintenant avec le plus de succès ; nous entrons dans des détails sur les nations de l'Europe, auxquelles il importe plus ou moins d'entretenir une marine : tout est balancé avec attention, & notre voiage s'achève, sans avoir éssuié un quart d'heure d'ennui.

NOTRE Capitaine apprend que nous nous proposons de faire quelque séjour au Caire ; il nous indique un Marchand Arménien de sa connaissance, qui se fera, dit il, un plaisir de nous loger, & de nous aider de ses lumières, dans ce païs étranger : Cet honête négociant accompagne, effectivement la réception qu'il nous fait, de toutes les offres de service possibles :

il nous fait connaître, quelques jours après notre arrivée, un Prêtre de sa secte, qui s'est occupé depuis longtems à étudier les antiquités de l'Égypte: quoique cet homme n'ait pour tout mérite que l'érudition des faits, des époques, des noms, & des lieux, sans s'être jamais avisé de tirer la moindre conséquence morale de ses connaissances, il va cependant nous être d'un très grand secours: Nous commençons dans nos conversations, par tirer de lui tout ce qu'il sçait, sur l'origine & l'antiquité de l'Égypte; il nous prouve assez bien, que ce peuple connut le premier, une forme raisonnable de Gouvernement Politique, & Civil; il nous en cite les plus célèbres Législateurs; & dans l'exposition des loix dont ils furent les auteurs, nous voions une profonde science de l'homme, réunie à l'équité & à la sagesse, pour établir le bonheur & la tranquillité d'une nation. Il n'est pas difficile de reconnaître, que c'est à cette première source, qu'ont puisé Minos, Lycurgue, Solon, Platon, Aristote, Pytagore, Numa, & la plupart de ceux qui se sont consacrés à donner au genre humain, de grands modèles de législation: il semble que leurs usages & leurs mœurs, ne fussent qu'un ensemble Politique avec leurs loix, tant ils concouraient parfaitement avec elles, pour garantir la Constitution de la moindre altération.

tération : Chez ce Peuple, chaque citoyen avait sans cesse sous les yeux un Code, dont il faisait la règle de ses actions, & de ses pensées ; c'étaient la conduite & les opinions de ses Peres : s'en écarter, c'eut été s'exposer à l'inéxorable sévérité des Loix : Ce fut par cette constance dans leurs mœurs, originairement bonnes, que les Egyptiens passerent si longtems pour le plus sage, & le plus heureux des Peuples.

Si les Nations civilisées doivent aux fondateurs de l'Égypte, les meilleurs principes de Gouvernement ; le monde savant ne peut disconvenir, qu'on ne soit redevable à ce même Peuple, de la découverte de plusieurs sciences utiles au genre humain, & de la plupart des arts nécessaires ou agréables : Ce sont eux, à qui le besoin, né des circonstances, enseigna les premiers, la Géométrie : On prétend que l'Astronomie nous est venue des Babyloniens ; mais si, comme l'assurent plusieurs auteurs, & entr'autres Diodore de Sicile, ces Babyloniens n'étaient autre chose qu'une colonie Egyptienne établie sur les bords de l'Euphrate ; n'a-t'on pas droit de soupçonner, qu'ils avaient apporté de leur Patrie, les premières notions de cette Science sublime ? C'est de l'Égypte que Pytagore, & plusieurs autres Philosophes, transporterent dans

dans la Grèce, la Physique, la Morale, & la plupart des Systèmes Philosophiques, qui les ont rendus si célèbres. La Médecine fut inventée sur les bords du Nil par ce Mercure Trismégiste, à qui les Grecs donnèrent ensuite le nom d'Esculape : d'après leur usage de disséquer les cadavres, pour les conserver en les embaumant, on ne peut douter qu'ils n'aient été les inventeurs de l'Anatomie : il paraît que leurs Prêtres s'appliquèrent à cultiver l'art de la Divination, & celui de la Magie ; les Grecs & les Romains qui en firent autant longtems après eux, font leur apologie à ce sujet ; & d'ailleurs le Fanatisme des Prêtres ne fut jamais délicat sur le choix des moïens qu'il emploie, pour séduire & aveugler les peuples : l'opinion la plus ordinaire, fait honneur aux Phéniciens de l'invention des Lettres, & de l'art d'écrire ; quelle-qu'ait été l'origine de ce Peuple, il semble qu'on eut du faire attention que l'Égypte qui avait un forme stable de Gouvernement, & qui dès le vingtième siècle du monde, cultivait les arts, & surtout l'Hyéroglyphique, sous Hermès Trismégiste, n'avait pu puiser cette découverte chez les Phéniciens, dont Tyr la Capitale ne fut fondée qu'au vingt-fixième siècle : Quant à l'Architecture, & la Sculpture, il serait difficile de contester avec fondement aux Egyptiens

la

la gloire d'avoir produit les premiers monumens dans ces deux genres : qu'on se rappelle leurs Pyramides & leurs Obélisques chargées de figures & d'Hyéroglyphes ; leur fameux Labyrinthe, la statue de Memnon, &c. la construction de tous ces chef-d'œuvres, dont quelques uns subsistent encore, remonte à la plus haute antiquité.

LA Religion de l'Ancienne Egypte a été le principal objet des recherches de notre Docteur Arménien ; il paraît avoir beaucoup travaillé, pour s'instruire à fond de ce qui a rapport à cette matiere ; mais il hésite, je ne sçais pour quoi, à nous faire part de ses connaissances ; & ce n'est qu'à force d'offres & d'instances, que nous le déterminons à satisfaire notre curiosité.

IL paraît que les Législateurs de cet Empire avaiènt prétendu lier l'intérêt de l'Etat à celui de la Religion : leur Politique habile, avoit sçu démêler, que pour manier à son gré l'esprit d'un peuple quelconque, & le soumettre irrévocablement au frein de l'autorité, c'était au Talisman de la superstition qu'il fallait avoir recours : d'après ce principe, ils firent de l'Egypte la Patrie des Dieux ; ils donnerent aux Rois une origine céleste ; & les Ptêtres

furent établis ministres des uns & des autres : les Palais des Souverains furent des Temples, leurs énormes tombeaux passerent pour des sanctuaires garants de leur Divinisation ; & c'était en même tems des Autels & du Trône, qu'émanaient les decrets de la suprême Puissance : Tout fut érigé en prodige aux yeux de ce Peuple ; le cours même des événemens naturels, fut un cercle de merveilles. Le Nil inonde & fertilise t'il l'Égypte ? c'est un Dieu qui répand la fécondité sur cette terre privilégiée : Les eaux du fleuve sont elles moins abondantes ? c'est le même Dieu qui châtie des créatures impies, & des sujets rebelles : est il question de publier des Loix ? c'est la volonté du Ciel, qui s'annonce par ses oracles. Dépotaire exclusif des secrets de la Politique & du Gouvernement, des mysteres artificieux d'une Théologie tissue d'impostures & de mensonges, & des principes des sciences spéculatives, ainsi que des arts les plus importans ; le Collège sacerdotal ne laissait pénétrer aux oreilles des Princes, qu'autant d'instruction qu'il leur en fallait, pour s'accréditer soi même, & se rendre nécessaire ; & aux yeux des Peuples, que cette portion de lumiere, suffisante il est vrai, pour se conduire, mais trop faible pour pouvoir secouer le joug de sa dépendance : c'était dans les enceintes souterraines

de

de leurs temples, qu'ils fabriquaient à loisir ces Dogmes sacrés, qu'ils propoſaient ensuite de la part du Ciel, à l'aveugle crédulité du vulgaire ; c'est là qu'ils ourdiſſaient la chaîne de cette Théogonie emblématique, dont ils n'expoſaient au grand jour, que la ſurface la plus propre à former des enthouſiaſtes, ſe reſervant à eux ſeuls la connoiſſance du vrai ſens, caché ſous ces écorces groſſières. Retirés au fond de ces aſiles impénétrables, ils y exerçaient par les plus terribles épreuves, la fermeté, la fidélité & la conſtance de ces zélés Néophytes, qu'ils deſtinaient, en les élevant au grade d'INITIÉS, à ſuccéder à leur miniſtère, & à perpétuer ainſi le règne de la ſuperſtition dans l'Égypte & dans toute la Terre : enfin ils y avaient diſtribué aux diverſes claſſes de leur Hyérarchie, les différentes branches des connoiſſances humaines, qu'ils cultivaient en ſecret, & dont ils fondaient toutes les profondeurs, pour en faire eux ſeuls uſage, ſuivant les circonſtances, & le beſoin de leur ambition, dans les occasions fréquentes, ou cette reſſource leur était néceſſaire, pour faire éclater leur ſupériorité ſur le commun des hommes.

COMMENT l'Égypte ainſi plongée dans une nuée d'enchantemens & de ſéduction, eut elle
pu

pu ne pas être le centre de la superstition & de l'idolâtrie ? qui eut aidé cette Nation, à déchirer le bandeau qui lui offusquait les yeux ; puisque la Philosophie elle même gémissait sous le poids des fers de la Tyrannie Pontificale ? il fallait que chez ce peuple, sans cesse emporté par le tourbillon des miracles & des prestiges, tout tombât à la fin aux pieds de l'idole du Fanatisme ; & que le reste du Monde, encore trop peu éclairé pour n'être pas séduit par les apparences, puisât dans cet Empire, regardé dès lors comme l'école du genre humain, non seulement les Loix, les Sciences, & les Arts, dont l'usage ne pouvait être que salutaire, mais encore les germes de ces Religions monstrueuses & sanguinaires, qui ont si longtems affligé les malheureux habitans de la Terre, & dont les funestes & dégoûtans lambeaux infectent encore aujourd'hui une partie du Globe.

TELLE est l'analyse de nos conversations avec notre Arménien ; & quand je m'apperçois que nous avons à peu près épuisé ce qu'il sçait de l'ancienne Egypte, je l'engage à nous accompagner dans le voiage que nous voulons faire à l'autre rive du Nil, pour visiter les Pyramides, & les restes de Memphis : Après avoir examiné à loisir ces antiques monumens de l'industrie,

&

& de l'orgueil des Egyptiens, nous revenons au Caire, d'où nous partons quelques jours après, pour nous rendre vers les extrémités septentrionales de la Mer rouge : Nous nous entretenons en chemin de l'Histoire naturelle du pays, des causes du débordement annuel & régulier du Nil, & de ses salutaires effets ; des mœurs des habitans actuels de l'Égypte, de la différence, & des restes de conformité de leur caractère avec celui de leurs prédécesseurs ; des changemens qu'y a opéré le Gouvernement Despotique, des révolutions arrivées dans cet Empire ; de son commerce, de ses productions, de ses revenus, de ses forces, de son climat, de sa situation, de ses bornes, & des peuples qui l'avoisinent ; & nous arrivons à Suez, d'où nous examinons attentivement le Golfe du même nom.

C'EST cette partie de la Mer rouge, que les Hébreux dûrent autrefois traverser, sous la conduite de leur Législateur, après qu'il eut vécu pendant quarante ans sur ses bords : il est à croire, qu'éclairé comme il l'était, en conséquence de l'éducation qu'il avait reçue à la Cour de Memphis, les observations suivantes ne lui échapperent pas. Je fais d'abord remarquer à Lifimaque pendant plusieurs jours consécutifs, que dans le période du flux, les
eaux

eaux du Golfe sont emportées du Nord au Sud, avec une violence, & une rapidité, qui laissent à sec le fond de cette Mer, durant plusieurs heures ; après quoi elles refluent du Sud au Nord, avec la même impétuosité : j'observe de plus qu'il s'élève tous les jours, environ à la même heure un vent du Nord, qui concourant la plupart du tems avec la marée, contribue encore à précipiter les flots vers le Détroit de Bab-el-mandel : les habitans du Païs appellent ce vent du Nord, le vent Étésien, & prétendent qu'il se renouvelle ainsi chaque jour. A notre retour au Caire, nous convenons avec le Capitaine d'un Brigantin de Smyrne, pour nous conduire jusq' à Constantinople.

VOICI une seconde traversée, pendant le cours de laquelle nous aurons ample matiere de conversation. Lisimaque sçait maintenant à quoi s'en tenir, sur une partie des dévastations du Gouvernement Despotique ; nous en discutons ensemble l'origine, la nature, & les inconvéniens ; ceci nous mene à des comparaisons entre cette espèce de constitution, si funeste au genre humain, & les Gouvernemens libres & modérés, sous lesquels l'Europe a l'avantage de vivre : Nous remontons à la source des établissemens de la Société ; il est tems de lui développer tout le Systême du Monde Politique ;

les.

les notions qu'il a recueillies, l'ordre qui regne dans ses idées, depuis que j'ai pris soin de lui ouvrir les yeux sur ces grands objets, ce qu'il a vu jusqu'à présent, depuis que nous avons quitté sa Patrie ; tout cela lui a procuré un degré de maturité, qui le rend capable de porter enfin des regards attentifs sur L'ÉSPRIT DES LOIX.

NOUS avons eu le tems de méditer ensemble les trois premiers Livres de cet ouvrage immortel, depuis l'instant de notre embarquement, jusqu'à celui, où notre Pilote nous annonce la vue de l'isle de Candie : nouveau sujet d'observations : nos yeux vont avoir de quoi se repaître jusqu'à Constantinople, & notre mémoire de quoi s'exercer. Comme notre Patron ne peut s'arrêter qu'à l'isle de Scio, il faut nous en tenir à la vue des païs que nous allons laisser à droite & à gauche. Par rapport à la Candie, j'aide mon ami à se replier sur les siècles les plus reculés dans l'Antiquité ; nous nous rappelons cette Crète, si fameuse dès les tems fabuleux, par la naissance de Jupiter ; plus digne ensuite de sa célébrité sous l'empire du sage Minos ; delà sous Idoménée & ses successeurs ; asservie par les Romains ; passant ensuite entre les mains des Empereurs Grecs ; puis sous la domination des Vénitiens, sur qui les Turcs en firent

firent la conquête au cinquante septième siècle du Monde : ce sujet nous mene jusqu'à la hauteur de l'isle de Rhodes, qui donne lieu à d'autres réflexions : nous entrons dans l'Archipel, ou la Mer Égée ; nous passons en revue les Cyclades ; rien n'échappe à la curiosité de Liffimaque ; je lui fais remarquer les isles de Naxos, Paros, Délos, Samos, Andros ; & nous relâchons à celle de Scio, appelé autrefois Chios.

C'EST là que nous trouvons encore cet illustre Proscrit, qui par la douceur de ses mœurs, & l'affabilité de son caractère, avait sçu autrefois se faire estimer, chérir & regretter d'une nation qui se fut crue honorée de l'avoir pour compatriote. Méhémet Effendi, digne d'un meilleur sort, est jetté en naissant sous le sceptre d'un Déspote ; à force de mérite, il perce le nuage terrible qui enveloppe le Trone du Sultan ; chargé d'une négociation secrète dans une Cour étrangere, il y sert son Maître, non pas en esclave, mais en sujet éclairé & fidèle ; de retour dans son ingrate Patrie, qu'il vient d'obliger, la jalousie conspire contre lui, & l'aveugle Tyrannie le relègue dans cette isle, ou depuis longtems il se console de sa disgrâce, dans le sein de la Philosophie, & dans la société des Muses, qu'il a appris à connaître, & à cultiver pendant son Ambassade.

L'OCCA-

L'OCCASION est trop belle pour ne pas tâcher de la saisir : je trouve moyen de nous introduire auprès de lui : Ce grand homme, supérieur à sa mauvaise fortune, nous reçoit obligamment, nous parle de sa disgrâce, ainsi que des suites affreuses qu'elle peut avoir, & qu'il prévoit, de cet air dont on raconte des choses indifférentes, ou des événemens ordinaires : il nous dévoile toutes les intrigues de ses ennemis, leur acharnement à sa perte, leurs complots, la ténébreuse & sourde Politique du Serrail ; & nous fait voir ce que le mérite a à redouter, du crédit & des artifices d'une ambitieuse Odalique : J'admire avec Lifimaque le calme & la sérénité avec lesquels il nous démêle la trame de ces odieux mystères : Nulle plainte, nulle aigreur ! il s'attend sans émotion & sans crainte, à l'envoi du fatal Cordon, & semble sourire d'avance, à l'ordre qui lui demandera sa tête. Lifimaque est confondu de ce qu'il voit . . . Vous me paraissez étonné, Mr. lui dit Méhémet ; cessez de l'être, & souvenez vous à jamais, que l'adversité n'a pas de prise sur une âme qui chérit la vertu ; celle ci est de tous les Païs, de tous les Gouvernemens, & de toutes les sectes ; occupez vous sans cesse du soin d'en imboire votre cœur ; c'est, ô aimable jeune homme, le seul moyen d'être heureux, dans quelque situation
qui

qui vous soit réservée il nous donne des Lettres pour un de ses amis de Constantinople, dont il nous assure que la connaissance nous sera agréable & utile ; & nous prenons congé de lui, pénétrés de respect, d'admiration, & de regret.

UN vent favorable nous transporte rapidement dans le détroit de Gallipoli ou de l'Héllespont, après nous avoir montré en passant l'Isle de Mitilène ou de Lesbos sur la droite ; celle de Stalimène, célèbre autrefois sous le nom de Lemnos : à peine avons nous en le tems de jeter les yeux sur les rives fameuses, ou furent jadis le Roiaume & la Ville de Priam : nous entrons dans la mer de Marmora ou la Propontide, & enfin nous gagnons le port de Constantinople, après avoir heureusement traversé le Bosphore.

QUELQUES jours nous suffissent pour nous reposer, & donner de nos nouvelles aux Parens de Lisimaque & à nos amis communs : nous dressons notre plan de vie pour le tems de notre séjour, & nous remettons nos Lettres de recommandation au Ministre, ainsi que celles dont Méhémet Effendi nous avait chargés pour son ancien ami Ibrahim : Ce dernier

est un homme âgé, qui avait eu du crédit au Divan sous le regne précédent, & qui dans le changement de Ministère, suite tumultueuse d'un nouvel avènement, n'était échappé à sa perte, qu'en sacrifiant une partie de ses richesses à l'avarice du Mouphti, dont il avait par là, acheté la protection : Son Pere, autrefois Bacha de la Morée, avait eu plus de soin de son éducation, que les Turcs n'en ont communément ; son dessein avait été de le destiner aux affaires ; & pour cela, il l'avait instruit lui même de quelques uns des moiens qui peuvent conduire à l'élevation ; mais comme il n'ignorait pas, que les qualités les plus réelles ne sont d'aucune utilité pour la fortune, sous un Gouvernement à qui le mérite même fait ombrage, il avait eû la précaution de charger de l'avancement de son fils, une jeune Esclève Grecque, placée par ses mains adroites dans le lit du Grand Seigneur : Cet expédient lui avait réussi, & Ibrahim avait été revêtu d'un Poste distingué, dont il avait joui durant toute la vie du dernier Sultan : l'époque de la retraite de sa Protectrice au vieux Sérail, avait été l'instant de sa chute, & eût été en même tems, celui de sa ruine, s'il n'eût pas sçu la prévenir.

MÉHÉMET EFFENDI avait eû raison de nous annoncer son ami, comme un homme dont le

N

com-

commerce ferait pour nous d'une excellente ressource ; c'est effectivement dans la société de ce respectable Musulman, que nous nous instruisons, Lisimaque & moi, de tout ce qui a rapport au Gouvernement, à l'Administration, aux mœurs, aux usages, au génie, & au caractère des Turcs : il connaît à fond les intérêts de la Porte ; les Forces & la Puissance de l'Empire ; l'origine & les suites de ses divisions avec la Perse ; ses vues ambitieuses sur certains païs de l'Europe, sa jalousie contre les grandes Puissances Chrétiennes, qui ne se manifeste depuis longtems que par l'apparence inutile d'un mépris, qui n'existe pas : il nous découvre franchement la faiblesse réelle de l'État, les vices de la Constitution, l'incapacité du Ministère, les défordres qui regnent dans l'usage d'une autorité absolue, confiée à des mains intéressées ou malhabiles ; la léthargie perpétuelle d'un Maître abîmé dans les voluptés ; & la coupable complicité d'un Vizir avec une impérieuse Favorite, pour écraser des peuples d'esclaves, & multiplier les forfaits. Une autrefois, il nous parle des Armées, & de la Marine de l'Empire ; il reconnaît que c'est au peu de subordination d'une audacieuse & insolente milice, qu'il faut attribuer, & l'humiliation des Armes Ottomanes, & ces funestes révolutions, qui en bouleversant si

souvent l'Etat, accélèrent sa décadence. Une autre cause de l'énervation du corps politique, est la mauvaise régie des Finances, & les prévarications continuelles qui se commettent dans leur administration : Chaque Bacha est un Tyran subalterne, qui foule au gré de son avarice, la portion d'esclaves qui lui est soumise : plus les Provinces sont éloignées de la Capitale, plus les impôts sont énormes, & les exactions barbares ; les crimes de ces impitoyables sangsues restent impunis, jusqu'au moment où le cri de l'indignation publique soulève toute la Province, & annonce à la Sublime Porte, qu'il est tems de frapper le téméraire, dont les biens confisqués d'abord au profit du Prince, sont presque toujours interceptés par un ministre insatiable : le sang du coupable éteint cependant le feu de la sédition ; tout se calme, & la Cour envoie un autre Gouverneur, dont l'avidité brutale oublie le supplice de son Prédécesseur, & commence un nouveau cours de vexations, sans penser au glaive suspendu sur sa tête criminelle.

IBRAHİM nous questionne à son tour sur les mœurs & les coutumes des Nations Chrétiennes ; sur les principes des Gouvernemens Républicains & Monarchiques ; sur les Sciences, les Arts, les Préjugés, la Religion, les Sectes :

C'est à Lisimaque à le satisfaire sur tout cela; je ne veux que l'écouter. Quand il s'en est acquité au gré des desirs d'Ibrahim, l'obligeant vieillard veut l'en reconnaître, en l'instruisant du fond de la Religion Musulmane; il nous parle en homme impartial de l'abus qu'en fait le Despotisme, de la division de ses sectes, de l'absurdité des récompenses qu'elle propose, & des châtimens dont elle menace; de la grossièreté de quelques uns de ses Dogmes qui, dit il, ne sont faits que pour contenir l'aveugle vulgaire dans la servitude, & perpétuer son dévouement absolu aux ordres des Sultans. Il nous fait voir d'un autre côté, quel est l'esprit de cette Religion, si injustement calomniée par les Prêtres Chrétiens, la pureté de sa Morale, cet esprit de charité illimitée, si recommandé par l'Al-Koran, & si bien pratiqué par ses vrais Sectateurs: delà, il nous prouve qu'à l'égard des Sciences & des beaux Arts, il est à jamais impossible qu'ils puissent s'introduire, ou faire quelque progrès, chez des peuples que le Despotisme a un si violent intérêt de laisser perpétuellement croupir dans les ténèbres de l'ignorance, de crainte qu'ils ne viennent à apercevoir l'abîme creusé sous leurs pieds: il a la complaisance de nous détailler les causes de cette dépopulation, qui dévaste les Etats du Grand

Seigneur,

Seigneur, & ceux de la plupart des autres Souverains qui gouvernent arbitrairement ; il nous fait sentir combien la Polygamie est préjudiciable à la propagation de l'espèce, combien elle est contraire à la pureté des mœurs, & quels vices monstrueux dérivent de l'abus immodéré des femmes, suites déplorables, mais naturelles, des excès & de la licence : Nous apprenons aussi de lui, que l'Agriculture, source première des biens réels, ne peut fleurir dans des Etats, ou le grand principe politique est d'affaiblir & épuiser les sujets, de peur qu'ils ne se mettent au niveau du Maître, par leur puissance ou leurs richesses : il en est de même du commerce, & de toute autre branche d'industrie ; nul encouragement, dévastation générale : Le Dépotisme est un monstre qui ronge ses propres entrailles, & creuse perpétuellement son tombeau.

TEL est le précis des lumières que Lisimaque a puisées dans les conversations d'Ibrahim, & nous vérifions chaque jour par nos observations personnelles, la justesse de ses remarques.

IL est à Constantinople, quelques monumens anciens qui méritent d'être vus : nous visitons l'Hyppodrome, & avec de l'argent nous parve-

nous à nous introduire dans les appartemens extérieurs du Serrail : un officieux Iman se charge, pour quelques Sultanins de nous montrer le Temple de St. Sophie, la Mosquée de Sultan Soliman, celle de la Sultane Validé, Mere de Mahomet IV. & quelques autres edifices religieux, dont l'entrée est interdite aux Chrétiens.

LE tems de notre séjour est prêt à expirer ; on nous annonce le départ prochain d'une Galere Vénitienne qui doit relâcher à Sétines, & s'arrêter quelques jours à l'Isle de Cérigo pour achever sa cargaison : le Capitaine consent à nous transporter à Naples : Comblés des bontés obligeantes du digne Ibrahim, nous prenons congé de lui, les larmes aux yeux, & la reconnaissance dans le cœur. Nous nous embarquons : après quelques jours de navigation, le mauvais tems nous contraint de jeter l'ancre près de la côté Orientale des Dardanelles : je fais l'occasion, pour visiter avec Lismaque quelques uns de ces lieux, chantés par Homère & Virgile ; avec des guides sûrs, nous arrivons sur les bords du Xante & du Scamandre ; delà, il n'y a qu'un pas jusqu'à quelques monceaux de terre & de débris informes, qu'on nomme les ruines de Troye, & nous apercevons le
mont

mont Ida, dont le sommet n'est guères plus élevé que celui de Montmartre. Rendus à bord, nous arrivons à Sétines, ou l'on ne reconnoît l'ancienne Athènes, qu'à quelques restes de colonnes & de Temples : un nouveau trajet nous conduit à Cérigo, isle autrefois si fameuse, sous le nom de Cythere, par le culte que ses habitans rendaient à Vénus : Notre Capitaine accorde cinq jours à mes instances, pour nous transporter dans la Morée ; nous suivons en abordant, les rives de l'Eurotas, jusqu'à Mifitra, bâtie sur les débris de Lacédémone : Lisi-maque observe qu'on ne rencontre que de déplorable vestiges du Déspotisme, dans cette terre qui fut autrefois l'auguste séjour de la Liberté : nous quittons le Péloponnèse, on met à la voile, les vents nous favorisent, & en peu de tems nous entrons dans le Port de Naples.

L'ART de voiajer utilement, ne consiste pas à parcourir un grand nombre de païs étrangers : qui a attentivement étudié les hommes de trois ou quatre nations différentes, connoît toute l'espèce : Partout ce sont les mêmes Passions, les mêmes Vertus, les mêmes Vices, la même portée d'intelligence ; il n'y a de variété que dans les mœurs, les intérêts, les préjugés, les usages : la Nature parle le même langage au

cœur de tous les Peuples ; les habitudes de l'enfance, l'empire de l'Education, l'influence de tel ou tel autre Gouvernement, les motifs d'intérêt patriotique, l'attachement à une secte ; voilà ce qui différencie les caractères nationaux. Quiconque s'expatrie pendant un tems, dans le dessein d'examiner la diversité des formes qu'empruntent les Passions, de juger la qualité des mœurs, & l'utilité relative des usages ; d'observer jusqu'à quel point, & dans quel sens, un préjugé peut être avantageux ou nuisible, eu égard à la constitution d'un Etat, à sa position physique, au génie de ses citoyens, à sa puissance, à ses voisins, &c. doit avant tout, se dépouiller de cette prévention aveugle ou nous sommes tous, en faveur du Païs qui nous a vû naître ; qu'il porte sur tous les objets qui doivent s'offrir à lui, les yeux d'un Citoyen du Monde ; & que dans les conséquences qu'il tirera de ses observations, il se garde bien de conclure d'après des comparaisons avec ce qui se passe dans sa Patrie ; mais qu'il prenne pour règle invariable de ses jugemens, les principes lumineux & éternels de la droite raison, qui distribue également ses faveurs à toutes les Nations !

J'AI pris à tâche, d'accoutumer Lisimaque à n'être ni Anglais, ni Français, ni Allemand,
quand

quand il raisonne : Nos conversations roulent sur tous les sujets qui ont rapport à ce qu'il y a de plus important dans la vie ; non contens de nous entretenir sur ce qui a attiré nos regards depuis une année & demie, que nous voyageons ensemble, & de faire souvent des récapitulations de nos remarques Historiques, Politiques, Economiques, &c. je fais en sorte de diriger plus spécialement encore son application, sur la grande matiere des devoirs généraux & particuliers, de l'homme vivant en Société : la Sagesse n'admet ici nulle distinction ; elle impose les mêmes obligations à tout ce qui est soumis à ses loix : Nous avons vû en Egypte & en Turquie, des esclâves, des Musulmans, scrupuleux observateurs des maximes qui prescrivent le respect pour la Divinité, la soumission de Fils, la tendresse d'Epoux, l'amour de Pere, l'attachement d'Ami, la reconnaissance d'Obligé, la bienfaisance d'Homme, & l'obéissance de sujet : c'est à ces modèles de vertu, que nous nous arrêtons avec le plus de complaisance, en parcourant une partie de l'Europe ; ce sont leurs salutaires exemples, que je propose sans cesse à mon Elève, pour le porter à la pratique des devoirs qu'il a à remplir ; & comme, malgré les efforts des âmes honêtes, les vices contrebalançent toujours dans le monde l'empire

des vertus, je ne néglige rien pour lui inspirer toute l'horreur qu'ils méritent, par l'exposé des funestes ravages qu'ils causent.

IL fallait que Lisimaque put se former une idée, de la maniere de vivre & de penser des peuples, dont les usages sont nécessairement si différens des nôtres, en raison des climats sous lesquels ils habitent, des Gouvernemens auxquels ils sont soumis, & des opinions qu'ils suivent en matiere de Religion : il fallait qu'il fut en état de juger la proportion des rapports qui unissent tous les hommes, quelque distance que les conjonctures ou ils se trouvent, mettent entre eux, par la conformité de leurs sentimens & de leurs affections, pour des objects que la totalité de leur espèce voit sous le même point de vue : j'ai voulu qu'il apperçut, à l'aide de son expérience personnelle, que si les troupeaux d'hommes dispersés sur la Terre, & pouvoient chacun à leur bien-être particulier, par les moiens dont il leur est libre de faire usage, se ressemblent si peu, quant au choix des routes qu'ils croient devoir les mener à leur terme ; ils se rapprochent néanmoins tous, quand il est question de fixer les bornes qui séparent le Bien d'avec le Mal, l'Honête d'avec l'Illicite, la Vertu d'avec le Vice ; parce qu'alors n'ayant
nul

nul intérêt d'user de partialité, ils ne consultent, pour prononcer décisivement, que l'Oracle infaillible de leur propre conscience, qui leur dicte également à tous, les préceptes de la vérité : C'est pour cela que je lui ai proposé les mœurs de l'Orient, en lui montrant l'Égypte & la Turquie.

NOTRE arrivée en Italie, nous a rendus à un spectacle de mœurs moins étranger pour nous, parce qu'elles sont moins éloignées des nôtres : nous aurons affaire désormais à des hommes, de la conduite desquels nous pourrons tirer des conséquences plus immédiates à notre égard, puisque tous les Peuples de l'Europe agissent sur des principes à peu près semblables, & qu'un même esprit les gouvernant tous, il n'y a à saisir entre les couleurs qui les distinguent, que la gradation des nuances qui transposent l'œil de l'une à l'autre. Nous passerons tout l'Hyver en Italie, & je compte retirer de notre séjour dans ce pays, beaucoup d'utilité & d'agrémens pour Lisimaque. La correspondance avec Mr. le Baron de Z & toute sa famille, va toujours son train de part & d'autre ; je rends compte, de mon côté à Mr. De N de ce que nous avons fait, & de ce que nous nous proposons de faire : les lettres du Baron

contribuent à entretenir dans mon jeune ami, l'ardeur qu'il a pour se perfectionner ; celles de son Pere l'encouragent & le touchent, par les expressions de sa tendresse, & l'espérance des récompenses qu'il propose à sa bonne conduite ; & celles de M^{lle} De Z charment son cœur, par les assurances d'estime & d'attachement dont elles sont remplies.

L'ITALIE est le centre du bon goût, en fait de beaux Arts ; elle fut autrefois la Patrie d'une foule de Grands Hommes ; on y rencontre à chaque pas des monumens de leur gloire, & de la supériorité de leurs talens : les Peuples qui l'habitent aujourd'hui, ont leur caractère propre, estimable à plusieurs égards ; mais soit l'éducation, soit la force de l'exemple, il semble qu'ils négligent un peu trop de se garantir des excès ou les précipitent souvent leur humeur jalouse, & leur penchant aveugle à la vengeance : il est également sûr, que s'ils pouvaient prendre sur eux de renfermer dans de justes bornes cet esprit de ruse & de callidité, qui s'il fait quelquefois l'éloge de leur fine pénétration, justifie plus souvent encore la méfiance qui s'est presque universellement liguée contre eux, ce serait, sans contredit, une Nation aimable, & d'un commerce attrayant : Ce sont ces divers objets, & d'autres

d'autres plus importants, qu'il est maintenant question de faire attentivement remarquer à mon Elève : il y a ici de quoi s'éclairer & jouir.

LA Magnificence de Naples, a de quoi surprendre un étranger, dont l'œil n'est pas accoutumé à voir la plus belle Architecture jettée de tous côtés avec tant de profusion : Sa situation ne le cède qu'à Constantinople ; mais l'air qu'on y respire est un peu moins salubre que dans le reste de l'Italie : C'est sans doute un effet du voisinage des volcans ouverts aux environs de cette ville. Le tems de Lisimaque sera partagé pendant le reste de nos voyages, entre les exercices de l'Académie, par tout ou nous pourrons le faire commodément ; l'étude, qui ne consiste maintenant qu'en des conversations avec moi ; des promenades, que nous tâcherons de rendre fructueuses, par la visite des monumens antiques & modernes, & des curiosités naturelles répandues dans les Païs que nous allons parcourir ; les Compagnies ou je vas l'introduire, & qu'il doit fréquenter habituellement ; les spectacles choisis ; quelques parties de plaisir goûtées à propos ; & l'examen réfléchi de tout ce que l'occasion lui fournira de plus propre à meurir ses connaissances, perfectionner son goût, éclairer son esprit, améliorer son cœur, & polir son caractère.

APRÈS

APRÈS avoir exécuté les diverses parties de ce plan à Naples ; nous nous rendons à Rome : ici la scene change de décoration : Lifimaque, pénétré de respect en y entrant, cherche dans Rome, la Patrie des Scipions & des Fabius ; & ses yeux n'apperçoivent dans l'enceinte de cette Capitale du Monde, que des Prêtres, des Moines, & le vain & languissant appareil de la Puissance Sacerdotale. Si les Grands Hommes qui l'illustrerent autrefois, n'eussent pris soin d'y graver en caracteres ineffaçables l'empreinte de leurs noms immortels, on serait tenté de croire, en la voiant aujourd'hui, qu'elle fut de tout tems l'asile de la luxurieuse indolence, tant l'oisiveté & la molléssé y ont jetté de profondes racines. La vue de quelques anciens monumens, restes négligés de sa splendeur passée, ne console pas le Voiageur Philosophe, de la douleur qu'il éprouve au spectacle de cette Maîtréssé de la Terre, honteusement livrée à la superstitieuse ignorance, au faste ridicule des petits Tarquins qui la deshonnorent, & aux basses menées des méprisables ambitieux qui rampent dans son sein. Dès que nous avons fait nos remarques sur ces fantômes de Romains, & sur leur futile Politique, nous nous hâtons de les quitter ; convaincus par nos yeux, que Rome Moderne n'est tout au plus qu'une mauvaise Epitaphe de Rome Ancienne.

Nous

Nous visitons Florence, & les principales villes de la Toscane ; la petite République de St. Marin, si respectable par sa faiblesse, & par sa liberté ; de là nous nous arrêtons avec plaisir à Bologne, d'où nous nous rendons droit à Venise.

Tout est extraordinaire dans cette Ville, jusqu'à la sorte de liberté dont on y jouit en tremblant ; ici j'explique à Lisimaque les causes politiques de ces terribles usages qui semblent réservés à la Tyrannie, & que ce Gouvernement Aristocratique doit peut-être nécessairement suivre, pour assurer sa Constitution. Nous parcourons l'Histoire de ce Peuple, si différent de tout ce qui habite le reste de l'Italie ; sa grandeur passée ; ses possessions ; l'étendue de son commerce, avant la découverte des Indes ; ses guerres étrangères ; ses dissensions civiles ; ses révolutions ; l'esprit de sa Législation ; ses mœurs actuelles ; cette vigilance perpétuellement attentive à éclairer la conduite des particuliers ; l'inéxorable sévérité des Loix à réprimer les moindres démarches des indiscrets. Vous diriez de cette République, qu'elle a forcé le Déspotisme, à lui dicter des Loix de Liberté.

QUAND on a passé par Milan, pour se rendre à Gènes,

à Gènes, on peut jeter un coup d'œil sur Turin ; il y a là une Cour, des rues tirées au cordeau, & de beaux édifices à voir.

IL est aux pieds des Alpes, une ville de peu d'importance par l'étendue de son territoire ; mais qui, jusqu' à nos jours, dut être chère à l'Humanité, & avouée de la sagesse, qui semble avoir présidé à sa constitution. Genève devenue libre, à force de lutter contre ses Tyrans, reçoit ses Loix des mains de la vertu, fonde son bonheur sur sa médiocrité, & sçait intéresser ses voisins à sa conservation : Elle proscriit le luxe, y substitue l'austérité des mœurs, adopte les opinions d'une secte, qui par la simplicité de ses Dogmes, & le peu de pouvoir de ses Ministres, est peut être la moins préjudiciable aux principes de la Démocratie : plusieurs siècles d'attachement rigide à ses institutions lui promettaient un bien-être inaltérable ; mais la Prudence humaine a t'elle toujours des ressources contre des maux imprévus ? La France, livrée, par je ne sçais quel Génie malfaisant, à un accès de démence & de frénésie, persécute la plus précieuse portion de ses propres habitans ; l'Europe tend les bras à ces infortunés, qui paient leurs bienfaiteurs par la communication des Arts, & des Manufactures de leur aveugle

Patrie : Genève ouvre ses portes à quantité de ces déplorables victimes du Fanatisme ; l'esprit de commerce & d'industrie s'y introduit en même tems ; plusieurs de ses citoyens s'enrichissent ; quelques uns d'eux s'élèvent aux Magistratures ; l'habitude de l'aisance, les porte à se dégoûter de la subordination particulière ; ils sentent que l'unique moyen de s'y soustraire, est de se maintenir dans la possession des emplois publics ; de là, des brigues, des cabales pour réussir : Parvenus au point de fixer les charges, dans un certain nombre de familles, l'ambition tente quelques entreprises imperceptibles contre la Liberté : la République sensible aux moindres coups qu'on lui porte, réclame contre les violeurs de ses droits : loin d'écouter ses justes plaintes, les dépositaires de l'autorité, devenus plus puissans de jour en jour, se montrent moins timides : l'œil intéressé du Citoyen se trouble, en prévoyant la ruine de son indépendance ; tout frémit à l'aspect des avant-coureurs de l'Aristocratie ; de nouveaux attentats aigrissent de plus en plus les esprits ; la fermentation augmente ; l'instinct de la crise approche ; tout s'enflamme ; & Genève est inondée de sang.

SES voisins prennent part à ses malheurs ; revenue du délire de son indignation, la République

blique les invite à juger sa querelle, & à ramener la tranquillité dans son sein : Faute énorme, & irréparable de Politique ! un Souverain peut être Médiateur entre deux puissances ennemies ; ce sont alors deux parties égales qui choisissent un Arbitre ; mais, vit on jamais un souverain, en prendre un autre pour juge, entre soi & ses propres sujets ? Quoi qu'il en soit, les alliés de cet Etat emploient leurs bons offices, pour étouffer les discordes civiles ; les partis se rapprochent, les animosités disparaissent, & la Paix semble renaître, & réunir tous les cœurs. Trompeuses apparences ! Les efforts, l'habileté des Médiateurs ne peuvent ni ranimer la confiance du Peuple envers les Magistrats, ni défécher le germe d'ambition de ces derniers : de nouvelles circonstances font revivre les prétentions des uns, & les allarmes des autres ; les défenseurs de la liberté demandent qu'on répare les injures faites aux Loix ; on ne répond que par de mauvaises défaites ; ils réitérent leurs instances ; ou n'y répond plus : le mépris joint à l'infraction les irrite ; les feux cachés sous la cendre se rallument, ils avaient été mal éteints : l'observateur impartial voit dans le lointain des incendies, des ravages, & peut-être la perte d'une République, qui eut pu être le Temple de la Vertù.

VOILÀ

VOILÀ le point de fermentation ou en étaient les affaires à notre arrivée dans cette Ville : Je conçois que ce qu'a de mieux à faire un voyageur, est, après avoir sincèrement gémi sur ces funestes divisions, de les regarder néanmoins, comme une rare occasion de s'instruire, & c'est le parti que je me propose d'en tirer pour mon jeune ami : Nous nous lions avec quelques personnes de mérite, & entr'autres avec Mr. Ab homme souverainement estimable, par les belles qualités de son cœur, l'étendue de ses lumières, la profondeur de son érudition, la justesse de son jugement, la douceur de ses mœurs, & son tendre attachement pour la Patrie qu'il a adoptée : C'est ce digne Citoyen, ce Philosophe aimable, ce savant modeste, qui nous fait remonter à la source des troubles qui agitent la République : il nous expose avec clarté les vrais principes de ce Gouvernement, l'origine des maux qui l'affligent, les remèdes qu'il ferait peut-être encore tems d'appliquer sur les plaies de l'État, si les deux partis consentaient chacun, à adoucir ce qu'il peut y avoir de trop dur dans leurs prétentions ; c'est à dire, si les Citoyens relâchoient quelque chose de leur opiniâtre inflexibilité, à exiger que les Magistrats réparassent leurs torts, à condition que ceux ci voulussent les traiter avec plus de douceur & de

con-

condescendance, en expliquant avec bonté les raisons de leurs refus : ce ferait, dit il, le moien de rétablir entre les deux ordres de l'État, cette confiance mutuelle, sans laquelle il est impossible qu'il subsiste sur le pied de son institution. Nous faisons nous même nos observations sur le caractère des habitans, sur l'esprit de travail & d'œconomie qui les distingue : je fais remarquer à Lifimaque que deux causes principales ont, suivant les gens desintéressés, concouru à susciter au milieu du Corps Politique, les malheurs qui le menacent de sa chute ; l'une, les richesses exclusives de plusieurs familles particulieres, dont l'aisance, le crédit & l'autorité, ont fait éclore le goût du luxe, de l'indépendance & de l'oïfiveté, si nuisibles pour une espèce d'association établie sur la moderation & la simplicité : l'autre qui n'est qu'une suite de la premiere, me paraît être l'usage dangereux qu'ont introduit ces mêmes familles riches & puissantes, de ne jamais communiquer dans leurs assemblées, leurs repas, ou leurs amusemens, avec le reste des Citoyens moins aisés, ou qui n'ont aucune part à la gestion des affaires publiques : ils dédaignent hautement de se familiariser avec cette portion de leurs Compatriotes ; comme s'il etait possible de supposer entre les divers membres d'un État

Populaire,

Populaire, d'autre distinction que celle qu'assignent la bonne ou la mauvaise conduite, le Vice ou la Vertu ! C'est à cette imprudente & vaine affectation de supériorité, qu'il faut attribuer la naissance des animosités respectives, dont les fruits sont devenus si amers : enfin, tout bien considéré, nous concluons ensemble, que si Genève ne touche pas à l'époque de sa décadence, comme y sont arrivées tant d'autres Républiques qui semblaient mieux affermies sur leurs bâses ; il faut pour la sauver, quelques uns de ces événemens extraordinaires, qu'il n'est donné qu'à des génies créateurs de faire éclore ; & nous partons de cette ville, en faisant des vœux pour le rétablissement de l'unanimité & de la concorde entre ses Citoyens.

LE Valais & la Suisse, sont deux contrées qu'il est important de faire connaître à un jeune homme à qui on veut inspirer de l'estime pour le genre humain : C'est là, que je montre à mon Lisimaque, que si on se croit en droit d'être Misantrope, & de décrier l'espèce, quand on n'a habité que ces villes opulentes, ou l'intérêt, la fausseté, le luxe, & la corruption, trouvent par tout des temples, des autels, & des adorateurs ; il faut convenir de la nécessité de se réconcilier avec ses semblables, & de les chérir,

chérir, à la vue d'un peuple qui, jusqu'à nos jours, sçut opposer aux fureurs de l'Épidémie, la pureté de ses mœurs, l'innocence primitive de l'âge d'or, la candeur, la sincérité, la bonne foi, l'hospitalité, la frugalité, la modération, & toutes les vertus naturelles, dont le ravissant Spectacle prouve assez que, l'homme loin d'être naturellement porté au mal, comme l'affurent quelques mauvais Anatomistes de son cœur, souffre au contraire la gêne d'un état violent, quand, entraîné par le mauvais exemple, séduit par les appas de la volupté, ou aveuglé par quelque Passion éffrénée, il quitte la sagesse pour se livrer au desordre.

JE vous crois en partie, me dit mon ami ; mais il me semble cependant que pour être en droit de décider sans réplique, si l'homme est effectivement par sa nature bon ou mauvais, il faudrait voir ce Peuple ci, ou tel autre qui lui ressemble, dans le cas de choisir librement entre la vertu & le vice ; car vous m'avouerez qu'au milieu de ses montagnes, isolé du reste de la Terre, & ignorant ce qui se passe ailleurs que chez lui, il n'est pas en son pouvoir de suivre d'autre route pour les mœurs, que celle qui lui a été fraiéc par ses Peres ; c'est la seule qu'il connaît ; & comme l'heureuse ignorance

ou

ou il est à cet égard, l'empêche de s'en écarter, j'oserais conjecturer qu'on ne peut conclure de cet exemple particulier, en faveur de tout le genre humain . . . d'accord, mon bon ami ; mais prenez garde à deux conséquences qui résultent de votre raisonnement, & qui sont tout à l'avantage de mon opinion : C'est d'abord, que si la totalité de l'espèce humaine se trouvait précisément dans les mêmes circonstances ou sont placés les habitans du Valais, & une partie des Suisses, tout serait bon & vertueux, ainsi que nous les voions être : il est vrai qu'alors il n'y aurait pas de choix à faire, puis qu'on ne connaîtrait que la vertu : que fuit il de là ? C'est, si je ne me trompe, que l'homme laissé à ses lumières naturelles, méconnaît le vice, & n'a d'idée que du bien dont il fuit la pente : vous direz peut-être, qu'il s'abandonnera au mal sans le connaître ? non ; à moins que vous ne le supposiez emporté par quelque Passion dont le poids fera pencher la balance du côté du mal ; & c'est alors une force étrangère, qui le tire de sa situation naturelle : C'est par cette voie, sans doute, que les vices se sont glissés dans le monde.

Vous convenez, en second lieu, que ce Peuple ne peut suivre, quant aux mœurs, d'autre

tre route que celle qui lui a été fraiée par ses Peres ; c'est à dire, celle de l'innocence : Eh bien, si ses Peres etaient vertueux, ils suivaient euxmêmes, ou des modeles antérieurs, ou l'inspiration de leur propre cœur : Dans le premier cas, il faut encore remonter jusqu'au premier exemple de Vertu, qui, vous en conviendrez avec moi, ne se conduisit que d'après soi même ; & il prouvera qu'à l'école de la Nature on n'apprend qu'à bien faire : Dans le second, voila l'homme justifié de l'accusation d'être une créature naturellement perverse, & il faut alors nécessairement avoir recours à une autre cause que cette prétendue perversité, pour rendre raison des excès qui affligent aujourd'hui la Société ; je vous ai dit que je me croiais fondé à les rejeter sur les Passions mal gouvernées,

AJOUTONS encore une chose, digne d'être observée à l'honneur des habitans de ce Païs, & qui rejaillit en même tems sur toute l'Humanité : C'est que parmi le grand nombre de ceux d'entr'eux qui se répandent chez les Nations étrangères ; il en est peu qui ne résistent au torrent de corruption qui cause tant de ravages, & qui ne se tiennent fortement attachés à cette précieuse probité dont ont ils originairement con-
 tralé

tracé l'habitude dans leur Patrie ; de forte que la Bonne foi, & la Fidélité, passent dans toute l'Europe, pour être les qualités distinctives des Suisses : Vous avouerez qu'ils sont pourtant alors, libres de choisir avec connaissance de cause, entre le Vice & la Vertù.

QUAND nous avons fini nos réflexions sur les mœurs & le caractère général de cette estimable Nation, nous portons nos regards sur l'heureuse forme de Gouvernement auquel elle est soumise : Nous admirons dans son Histoire, par quels efforts, & quelle persévérance, ces infatigables adorateurs de la Liberté sont enfin parvenus à ne plus redouter les fers dont les menaçait la Tyrannie ; la solidité de leurs constitutions respectives ; leur habileté à subordonner les différens Cantons de leur République à l'autorité de l'Aristocratie, ou aux Loix de la Démocratie, suivant leur étendue, leur situation, leur voisinage, ou le génie des habitans ; la sagesse de cette Confédération, qui réunit toutes les parties du Corps Hélvétique, malgré la différence des Sectes, celle des préjugés, & les raisons ou les prétextes de jalousie des uns, puisés dans la puissance ou les richesses des autres. Mais en rendant cette justice à la majestueuse harmonie qui range dans un si bel

O

ordre

ordre les diverses portions de l'Etat ; nous ne laissons pas d'appercevoir que des Passions particulieres, & des intérêts personnels ont introduit dans quelques unes des principales branches de la République, des principes vicieux & mal-faisans, dont les suites, quoi-qu'éloignées encore, nuiront à coup sûr, à la stabilité de la constitution, si on néglige de les prévenir.

LISIMAQUE qui sent toute l'importance d'une bonne Education, observe fort judicieusement, que c'est un article sur lequel les yeux du Gouvernement Hélvétique ne se fixent pas assez attentivement, dans quelques Cantons : il est, sans doute, plus essentiel, en effet, pour un Etat indépendant, & aussi avantageusement situé que la Suisse, de former des Citoyens qui s'attachent à leur Patrie, & qui puissent la servir utilement, que de s'occuper, comme on le voit là sans cesse, de projets & de spéculations qui ne tendent qu'à l'augmentation des Finances, ou à reculer les bornes de l'autorité du Magistrat.

L'HISTOIRE Naturelle est ici beaucoup plus intéressante qu'ailleurs : Rien de médiocre sous le Ciel de la Suisse ; tout y est grand, tout y porte l'empreinte de cette sublime magnificence,

cence, dont la Nature se plaît à décorer ses ouvrages. Jusqu'à présent, je n'avais eu occasion que d'exposer successivement quelques parties de ses productions à mon Elève : C'est au milieu des Alpes que je l'attendais ; C'est là, que je savoure le Spectacle de son extase, à la vue de ces masses énormes, jettées avec une prodigalité qui effraie l'imagination : je m'aperçois plus d'une fois que nous nous laissons emporter l'un & l'autre, par cette sorte d'enthousiasme auquel il est si difficile d'échapper, quand on a sous les yeux des sujets d'entretien si capables de transporter l'âme hors d'elle même. Nous visitons ensemble ce qui me paraît devoir contribuer à augmenter la somme de ses lumières ; nous raisonnons, nous consultons les habitans du País, sur certains Phénomènes naturels qui ont besoin d'éclaircissement ; & après avoir satisfait notre curiosité sur tous les objets que je m'étais proposé d'offrir à ses observations ; nous quittons la Suisse, pour entrer en Allemagne.

Il faut nous résoudre à mener ici un genre de vie qui différera un peu de celui auquel nous sommes accoutumés jusqu'à présent : l'Allemagne est une fourmillière de Princes, auprès desquels il n'y a guère d'autre rôle à jouer,

que celui de Courtisan : quelque désagréable qu'il soit, d'être réduits à cette nécessité : je ne suis pas fâché cependant que Lisimaque connaisse par lui même, que la condition des Grands a ses peines, ses assujétissemens ; & que le vulgaire, qui ne voit que les dehors de leur état, se trompe toujours dans les jugemens qu'il porte, sur ce qu'il nomme leur félicité : il pourra, d'ailleurs, se rencontrer tôt ou tard des circonstances, ou il lui sera bon de savoir comment on doit se comporter à la Cour ; & c'est dans ce País ci plus qu'ailleurs qu'il pourra l'apprendre : il n'est rien dont on ne puisse tirer parti ; & de même qu'on acquiert des connaissances dans la société des hommes à talens, & des qualités précieuses en fréquentant les gens sages ; ainsi, en suivant de près la conduite du Courtisan, on peut au moins en recueillir l'avantage de savoir éviter les pièges tendus par cette dissimulation perfide, qui empoisonne l'air qu'on respire dans les Palais des Rois.

LES dédommagemens sont voisins des peines : On trouve dans chaque Ville d'Allemagne, des savans versés dans la Science du Droit Public de l'Empire ; des Gens de Lettres parfaitement instruits de son Histoire ancienne, & de ses révolutions : c'est avec quelques uns d'eux, que

que je fais enforte de nous lier plus particulièrement, pour en tirer les lumières que je veux procurer à mon jeune ami, sur la Constitution du corps Germanique, sur les Loix fondamentales de ce Gouvernement extraordinaire, dans lequel les Républiques, les Monarchies, & le Despotisme de fait sont associés, & concourent à donner le mouvement à toute le machine. Nous étudions la Politique générale du Tout ; de là nous descendons à celle des principales Parties ; les intérêts des Princes, l'esprit des Cours, les motifs de rivalité qui divisent de certains Etats entr'eux : Je dirige les yeux de Lisimaque, partout où nous nous trouvons, sur les objets dont l'aspect montre quel est le degré de douceur du Gouvernement, la richesse du País, & l'aisance des habitans ; je veux dire, l'Agriculture, & la fertilité des terres : Nous examinons les mœurs de la Nation, qui est, en général, bonne & honête : Le Caractere des peuples qui la composent varie sensiblement dans chaque Province de l'Allemagne ; c'est assez universellement un effet de la sorte de Gouvernement sous lequel ils vivent. Les Universités établies en plusieurs endroits, produisent de tems en tems des hommes qui illustrent leur Patrie, par des ouvrages instructifs & profonds ; ce dernier siècle en a fourni plusieurs,

dont l'Europe savante admire l'érudition & les talens : Je crois ne rien ôter à la gloire des Allemands, en disant que comme leur génie est généralement moins brillant que solide, aussi paraissent ils plus propres à cultiver avec succès les Sciences abstraites, que les connaissances agréables. Enfin nous continuons le cours ordinaire de nos observations sur la Puissance, les Forces, le Commerce, l'Industrie, les Arts, la Civilisation, les ressources immédiates du Païs dans ses propres productions ; & après avoir parcouru les principales Villes de l'Allemagne, nous nous rendons en Hollande.

Nous sortons d'un Païs dont la moitié des habitans ne s'occupe que de ses titres, de sa Noblesse, de Cérémonial, d'Étiquette &c. Nous voici maintenant dans un autre, où il semble que la destination de l'homme, soit bornée au soin d'amasser des richesses par le Commerce, le Travail, & l'Industrie : ici, nulle distinction de rangs ; on n'y connaît pour ainsi dire, que celle des fortunes ; & la mesure de considération qu'on accorde à un particulier, est ordinairement le Thermomètre qui indique le nombre de tonnes d'or qu'il possède. Lisimaque qui n'a encore rien vu de semblable à ce qu'il remarque en Hollande, par rapport
aux

aux mœurs, & au caractère averse de la Nation, me demande, quelles peuvent être les causes de la différence marquée qu'on apperçoit à tant d'égards, entre ce peuple singulier, & ceux que nous avons eu occasion d'approfondir jusqu'à présent.

GARDEZ vous, lui dis-je, de juger les Hollandais sur les premières apparences ; étudions les ensemble, pour pouvoir nous former des idées justes de leur Génie réel ; & pour cela, transportons nous, non seulement au tems de leur établissement, mais examinons en outre, les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés, & où ils sont encore maintenant : souvenez vous de plus, comme nous l'avons souvent répété, que ce qui détermine ordinairement le Caractère national d'un Peuple, ce sont, la nature & la quantité de ses besoins, sa situation plus ou moins avantageuse, son Climat, l'état de ses Voisins, leur Puissance, leurs Intérêts, leur Politique, leur Ambition : Observez aussi que ses inclinations, ses goûts, sa manière de penser, ses préjugés même, tiennent à l'espèce de Gouvernement qu'il a adoptée, à l'utilité qu'il retire de son attachement à ses usages, quelque opposés qu'ils soient à ceux des autres Nations : Songez que si chaque Particulier n'ac-

O 4 corde

corde aux opinions d'autrui, qu'un degré d'estime proportionné à la conformité que ces opinions ont avec ses propres principes ; il en est de même des Etats ; ils n'apprécient le travail, le commerce, l'industrie, la Science militaire, les qualités sociales, & les vertus même, comme la Sobriété, la Modération, la culture de l'esprit, l'habileté dans les arts, &c. qu'en raison de l'intérêt qu'ils ont de le faire, & des avantages qu'ils en peuvent retirer, eû égard à la combinaison de leurs circonstances.

TELLES sont, mon cher, les regles qui dirigent les yeux de l'observateur attentif, qui veut se former des idées adæquates de l'Univers : il en est, à cet égard, du Moral comme du Physique ; le Naturaliste qui se propose de rendre raison des effets, dont les causes sont encore inconnues, ne pourra y réussir, qu'autant qu'il concluera d'après l'expérience, sans avoir établi de système préliminaire ; le Philosophe qui aspire à découvrir les ressorts qui meuvent en différens sens les Corps politiques, n'a d'autre parti à prendre, que celui de remonter à leurs principes constitutifs ; d'examiner le point qu'ils occupent dans la circonférence du cercle général, & de balancer leurs mœurs avec leurs intérêts. Appliquons ceci aux Hollandais ; nous pourrons ensuite prononcer.

CE

CE Peuple fut soumis presqu'en naissant à des Maîtres durs & impérieux, qui fatiguèrent son enfance, en aggravant sur sa tête le poids de leur autorité : trop faible alors, pour rompre des fers dont la pesanteur importune l'empêchait de prendre l'effort dont il se sentait capable, il attendit que le tems eut ajouté à sa consistance, cette vigueur dont les efforts firent dans tous les tems échouer les projets de la Tyrannie : devenu indépendant, il ne tarda pas à éprouver que la Liberté, qui est le premier des biens naturels, ne constitue le bonheur dans l'Etat social, qu'autant qu'elle est soutenue par la possession des choses nécessaires à la vie : C'était à cet inconvénient qu'il fallait pourvoir ; & le mal était pressant, car le territoire de la nouvelle République, le plus ingrat & le plus stérile qu'il y ait au monde, fut de tout tems incapable de rien produire : Sa situation maritime ouvrait une porte d'autant plus favorable au commerce, qu'elle est coupée dans son étendue, par plusieurs fleuves considérables qui viennent s'y jeter dans l'Océan : ce fut effectivement de ce côté que les Hollandais tournerent toutes leurs vues. Le succès de leurs premières tentatives les encouragea ; deux puissans motifs les tenaient en haleine ; la sollicitude de leur propre conservation, & l'horreur

de l'ésclavage ; car leurs anciens Maîtres formaient de fréquentes entreprises contre leur Liberté : il n'en fallait pas moins, pour créer en eux cette âme laborieuse & infatigable qui leur donna une Marine, des possessions dans les Indes, des Places fortes en Europe, des Trésors, des Armées.

PARVENUS à tenir un rang parmi les Puissances, & à se rendre respectables à celles même qui avaient prétendu les asservir ; ces Républicains s'aperçurent aisément, que s'ils n'avaient plus à craindre pour leur sûreté politique, le soin de leur conservation naturelle exigeait qu'ils perpétuassent leur vigilance pour la maintenir ; & que l'instant ou leur activité viendrait à se ralentir, serait l'époque fatale de leur anéantissement : C'est à cette considération importante que ce Peuple doit son ardeur pour le travail, sa hardiesse à entreprendre, sa constance dans les revers, ce goût qui assujétit tout au calcul, cet esprit de spéculation qui à force de s'exercer & d'agir, a enfin rendu la Hollande, le magasin général de l'Europe : C'est delà, que dérive cette industrie inventive, que cette Nation applique à tout ce qui peut rendre son commerce plus étendu & plus florissant ; & cette soif des richesses, qu'elle a reconnu être les seuls ali-

mens qui font circuler la vie dans les canaux de l'Etat : On doit rapporter à la même cause, la sage inclination du Gouvernement pour la Paix ; tandis que la Guerre ébranle les trônes, & fait chanceler les couronnes sur les têtes des Rois ; la Hollande fait que les victoires mêmes épuisent le vainqueur, & l'affaiblissement est un des écueils qu'elle redoute : Ce principe est aussi la raison de l'indifférence de ce Peuple pour les beaux Arts, & pour les connaissances humaines qui ont moins d'utilité que d'agrément : Son système est, que l'Etat a besoin que tous ses membres s'emploient à sa subsistence ; & il regarde la plupart des Sciences & des Arts, comme des décorations inutiles à la solidité de l'édifice.

QUANT aux mœurs ; les Hollandais sont éconômes, sobres, peu amateurs des plaisirs bruyans : Ceci procède des maximes d'Éducation qu'ils reçoivent ; leur analogie avec le principe systématique du Gouvernement, développe chez eux des modifications, dont le germe est une production de l'air qu'ils respirent, & du climat sous lequel ils vivent. Vous avez vu jusqu'à présent une certaine vivacité chez les autres Peuples ; on y parle, on y agit ; ici on est flegmatique, taciturne, & presque immobile : C'est un effet, & du tempéramment humide

de la nation, occasionné par l'abondance excessive des eaux qui couvrent le País, & de l'extrême circonspection avec laquelle elle traite toutes les matieres susceptibles de réflexion. Etudiez les maintenant, Mon Cher, & quand nous nous serons convaincus l'un & l'autre, que leurs traits sont les vrais modèles de cette éskisse, nous les jugerons, & nous irons chercher ailleurs d'autres sujets d'observations.

UN des prodiges de la Politique qui étonne le plus un étranger, c'est de voir en Hollande, des gens de toutes les Sécetes vivre entr'eux en bonne intelligence, traiter tranquillement les plus grandes affaires, & communiquer ensemble avec une douceur & une affabilité qui surprennent d'autant plus, qu'on voit ailleurs ces mêmes hommes se déchirer impitoyablement, pour cela seul qu'ils sont d'opinions différentes : Cette République, & tous les Etats assez heureux pour suivre, à son exemple, les principes d'une Tolérance universelle, ont très bien senti que pour réunir les hommes, il n'y avait d'autre moien que celui d'opposer aux fureurs du fanatisme qui les aigrít & les divise, une Passion plus forte, & dont la voix se fit entendre plus distinctement à leurs cœurs : ils firent parler
l'intérêt

l'intérêt personnel ; & ce Dieu de la Terre défarma l'Intolérance, en apprenant au Monde, que s'il a mille fois excité des tempêtes, il n'est pas moins puissant pour rendre le calme aux mers agitées.

Nous avons examiné la Hollande sous les divers aspects que j'ai présentés à Lisimaque ; nos entretiens roulent presque toujours sur les moiens de s'instruire en voyant, & j'ai tâché que rien d'intéressant ne lui échappât dans le cours de nos observations : outre le Moral & le Physique, nous avons parcouru l'Histoire des Guerres de cette République ; la forme & l'esprit actuel de son Gouvernement ; nous avons aperçu son côté faible, qu'elle connaît bien elle-même. Cette Nation, me dit mon jeune ami, me paraît avoir des traits frappans de ressemblance avec les Phœniciens : sa situation est à peu près la même que celle de cet ancien Peuple, elle en a aussi les inclinations ; mais je me trompe fort, si, eû égard à ses voisins, à son propre caractère, & à la Politique présente de l'Europe, elle parvient jamais à les égaler en grandeur ; car il me semble qu'une Nation commercante ne peut parvenir à un certain degré d'élévation, qu'autant qu'elle n'est point gênée dans l'exécution de ses projets, par d'autres

tres Etats qui croient avoir le même intérêt qu'elle, à attirer & faire fleurir le commerce dans leur sein. Après avoir, enfin, porté nos regards sur tous les objets qui méritent d'être vus & approfondis, dans l'étendue des Provinces Unies; nous nous disposons à passer la Mer, pour rassembler toute notre attention sur l'Angleterre.

Je m'arrête ici moi même, & je fixe les yeux sur mon Elève: je compare ce qu'il est maintenant à ce qu'il était il y a trois ans, quand je lui fis quitter sa Patrie, pour commencer avec lui son cours d'expérience dans le Monde: il s'agit de suspendre les sentimens d'affection qui me préviennent, peut-être, en sa faveur, & qui me déguisent sa difformité; je dois être plus attentif encore à étouffer la voix de cette complaisance orgueilleuse, toujours disposée à me montrer mon ouvrage comme un chef-d'œuvre exempt de défauts, & couvert de perfections: Examinons-le avec l'intégrité & la froideur d'un juge impartial & sévère: Puis-je me rendre le témoignage d'avoir rempli à son égard toutes les obligations que j'ai contractées en m'en chargeant? ai-je développé toutes les facultés de son âme? ai-je enrichi son esprit de cette masse régulière d'idées & de connaissances,

fi

si nécessaires pour l'aider à se conduire dans les diverses circonstances de sa vie ? son cœur est-il orné des vertus à la pratique constante desquelles est attaché son bonheur, & celui de tant d'autres ? Quel usage lui ai-je enseigné à faire de cet orgueil, qui dès son enfance, le révolta toujours contre toute idée d'infériorité ? Quel parti ai-je sçu tirer, pour son amélioration, de son amour pour la jeune De Z. quelles qualités sociales lui ai-je fait acquérir dans le commerce du Monde ? Est-il Honête, Juste, Obligeant, Bienfaisant, Généreux ? Connaît-il l'étendue des devoirs des principaux états de la société ? Ai-je été assez attentif à l'exercer à pratiquer ceux de la condition à laquelle il se destine ? En exposant à sa vue le spectacle des Nations, & celui des Hommes, ai-je suffisamment aidé son discernement dans le choix des objets ? Est-il maintenant en état de lever lui-même ce masque imposteur qu'emprunte la duplicité, pour séduire ceux qui ne savent pas être en garde contre ses artifices ? Ai-je saisi toutes les occasions de lui faire remarquer les effets des Passions, leur nature, leur influence, les dangers auxquels elles exposent, les tempêtes qu'elles élevent, le calme souvent plus funeste qu'elles entretiennent, pour porter ensuite des coups plus sûrs ? L'ai-je formé à l'Art de contenir ces

flâmes

flâmes dévorantes, dans la fournaise ; de réduire leur consumante ardeur à la nécessité d'échauffer l'Amé, de luire à l'Esprit, & de féconder le Génie ; & à celui d'arrêter la violence des unes, en leur opposant l'impétuosité des autres ?

A L'ÉGARD des Vertus ; en connaît il le prix & l'importance ? Est il convaincu qu'elles seules sont les vrais trésors, dont la possession console l'Homme de bien de tous les revers que l'adversité lui prépare ; & qu'également seules à l'épreuve de l'instabilité de la Fortune, les chérir & les honorer, c'est se construire un port assuré contre les orages ? Peut-être n'a t'il pas de Vices ; je serais indigne de vivre, si je n'en avais pas complètement préservé son cœur ; mais il s'agit de lui en avoir inspiré toute l'horreur qu'ils méritent, & d'en avoir si absolument stérilisé les germes, qu'il soit devenu invulnérable au milieu de la contagion universelle. N'oublions pas de voir jusqu'à quel point il a profité de ses observations sur le caractère des Hommes, sur celui des Peuples, sur la Politique générale des associations humaines, sur celle de chaque Nation : ses remarques sont elles solidement appuyées sur les vrais principes du Droit Naturel, du Droit des Gens, du Droit de Conquête,

quête, du Droit Civil, du Droit Domestique ? en sçait il déduire de justes conséquences, par rapport aux divers ordres de Loix qui gouvernent l'Univers, la Terre, le Genre Humain, les Peuples, les Sociétés, les Familles ? Joint il à cela les lumières, les talens & l'habileté d'un Homme sur qui sa Patrie puisse compter pour en tirer des services importants ? Est il actif, laborieux, & d'un tempéramment sain & robuste ? Réunit il enfin dans sa personne, les qualités qui font l'Homme d'un mérite essentiel ; & n'apperçoit on chez lui que ces défauts, que l'inattention de la Nature mêla à notre essence, en formant notre espèce ? Tels sont les côtés sous lesquels je dois envisager mon Lisimaque : s'il manque une seule de ces pièces à mon ouvrage, le mouvement de la machine sera irrégulier, j'ai perdu mon tems ; s'il est tel, au contraire, que je le veux à ces divers égards ; je touche au terme de ma carrière ; encore deux pas, & j'aurai la gloire d'avoir formé un cœur pour la Vertu, un digne Citoyen pour la Patrie, & un Ami de l'Humanité.

JUSQU'A present nous avons visité des Peuples, entre lesquels nous avons trouvé des traits de ressemblance marqués ; il n'en est pas de même de l'Angleterre, ou nous venons d'abor-

der : Séparés du reste de la Terre par les Mers qui l'environnent, les habitans de cette Isle n'ont de commun avec les autres hommes, que ce qui a rapport à certaines branches du Physique : La Nation Anglaise veut être étudiée avec cette application obstinée qu'exigent les Sciences les plus abstraites : j'annonce à mon Elève qu'il lui faut ici ramasser toutes ses forces. Vous avez, lui dis-je, un Problème difficile à résoudre ; mais, si nous parvenons à bien juger ce Peuple, & à nous rendre à nous même raison de tout ce qui le concerne, je ne balancerai pas à regarder cette opération, comme le sçeau de votre expérience : tâchez d'abord de contenir votre surprise, à la vue de tout ce qui va s'offrir à vous ; portez, s'il est possible, l'indifférence dans l'examen que vous allez faire ; c'est le seul moien de voir les objets tels qu'ils sont ; car l'étonnement les grossit, le préjugé les diminue, & l'empressement excessif les défigure : Voici, à peu près, Mon Cher, à quoi vous devez vous attendre.

EN approfondissant les Anglais, vous trouverez qu'ils diffèrent des autres Peuples, quant au caractère, aux mœurs, au génie : ils ont une âme à eux ; leurs qualités sont des vertus, leurs défauts sont des vices, & ils franchissent impétueusement l'espace qui sépare ces deux termes.

termes, sans l'avoir jamais mesuré : ailleurs, les têtes les plus élevées sont soumises au Gouvernement, & y ajoutent foi, quoi qu'il soit ou défectueux ou mauvais : l'Anglais persuadé avec raison, que le Gouvernement de sa Patrie est le plus parfait qui ait jamais existé, & qui existe encore, ne laisse pas d'en examiner chaque jour le mécanisme, la manœuvre, les effets ; & si le moindre particulier croit y appercevoir du ralentissement ou de l'altération, il se récrie si haut contre ce qu'il nomme abus ou trahison, que toute la Nation en est avertie dès le lendemain, & y prend part.

Si, comme nous l'avons dit, les mœurs d'un Peuple, ses usages, ses inclinations, ses goûts, ses Passions même, & sa maniere de penser, tiennent bien plus immédiatement aux causes politiques qui l'intéressent à être tel, qu'aux causes naturelles, dont l'influence sur le Moral est incomparablement moindre ; il est clair, qu'il ne s'agit, pour se former une idée exacte de ce qui différencie les modifications particulières du Peuple Anglais, que de considérer attentivement l'esprit de sa constitution, le rapport que ses Loix ont avec ce principe, & de calculer la quantité d'intérêt que le Citoyen doit naturellement prendre à la conservation de l'Etat.

tat, à sa Gloire, à sa Grandeur, à sa Puissance, d'après la connaissance du degré relatif de liberté dont il jouit, de l'efficacité des moyens que sa Patrie lui donne d'assurer son bien-être, d'augmenter sa fortune, d'établir avantageusement sa famille, de parvenir aux honneurs, & de la certitude ou il est, que les loix & les prérogatives de son País le mettent à l'abri de toute espèce de vexation. Raisonnons un moment là dessus ; & nous verrons ensuite par nous même, si ce qui se passe en Angleterre est effectivement analogue à des conjectures que nous pourrions abandonner, pour peu qu'elles manquent de justesse.

LA Nation Anglaise, telle que nous la connaissons maintenant, descend comme vous le savez, des anciens Saxons, Danois, & Normands, qui envahirent successivement la Grande Bretagne: Perpétuellement agitée par le flux & le reflux des révolutions, & le tumulte des Guerres Civiles ; ce fut, pendant plusieurs siècles, la volonté du plus fort qui lui tint lieu de Gouvernement & de Loix : Quelques regnes moins violens laissant à peine à l'Angleterre le tems de respirer, elle profita de ces intervalles passagers, pour jeter les premiers fondemens de sa constitution, en obtenant de ses Rois des
privi-

privièges qui furent ses premiers pas vers l'indépendance : Bientôt de nouveaux troubles la replongerent dans des abîmes de maux plus profonds encore que ceux dont elle s'était tirée ; pendant le desordre, & la confusion générale, l'ambition des Monarques éssaia plusieurs fois d'écraser le berceau de la Liberté ; mais l'Empire du Pouvoir arbitraire était passé ; la Nation avait trop appris à connaître le prix d'un bien qui lui avait coûté si cher ; & les vains efforts de l'autorité, vinrent se briser contre l'inébranlable fermeté des Loix. C'est de-là, Cher Liffimaque, qu'il faut dater l'origine de ce plan sublime de Gouvernement, qui s'il n'était pas l'effet du plus heureux concours de circonstances, ne pourrait être regardé que comme l'ouvrage de quelqu'intelligence supérieure, commise par le Ciel à l'*Eternisation* de la constitution Britannique : Vous connaissez cet harmonieux chef-d'œuvre, pour la composition de qui, la Politique semble avoir filtré ce qu'il y a de plus exquis dans les trois espèces de Gouvernemens, au delà desquels les plus grands Législateurs n'avaient, jusqu'à cette époque, rien imaginé de possible. C'est à la faveur de cette savante combinaison de ce que la Monarchie, l'Ariftocratie, & la Démocratie ont de plus salutaire, que les Anglais font enfin parve-

nus à proeurer à leur Etat un équilibre capable de se maintenir contre les attaques du dehors, contre les divisions intestines, & de faire échouer les moindres projets formés contre la Liberté.

VOILA donc ce Peuple arrivé au point de ne dépendre que de ses Loix, & de ne voir entre soi & le Trône, que la distance qu'il y a entre un Pere & ses enfans: il a laissé à la Majesté Souveraine, non seulement tout l'éclat qu'elle doit avoir; mais par le plus merveilleux effort de génie, il a encore mis ses Rois dans la nécessité de ne pratiquer que les vertus qui font adorer les Monarques, en les délivrant du fardeau de ces armes meurtrieres, dont l'abus fait si souvent abhorrer les Tyrans. La Liberté civile une fois établie, pour la conduite & les actions, c'était bien avoir pourvu à ce que tout citoyen recueillit tranquillement dans sa Patrie les fruits de ses travaux, de son industrie, & de ses talens, sans avoir à craindre d'être troublé par aucun pouvoir dans la possession de ses biens, ni de rencontrer aucun obstacle à l'avancement quelconque de sa fortune; c'était attacher toute la Nation à son Païs, par la conviction qu'aucune autre ne jouissait des mêmes avantages; c'était exciter, en même tems, dans chaque membre de l'État une noble sollicitude pour le maintien

maintien de la constitution, & l'intéresser même, à contribuer de tout son pouvoir à sa prospérité, & à sa splendeur.

MAIS cela ne suffisait pas encore à des hommes, dont l'âme commençait à se dilater aux premiers rayons de la Liberté extérieure; ils sentirent qu'il manquerait toujours quelque chose à la plénitude de leur indépendance, tant que leurs esprits seraient gênés par les entraves d'une Secte, dont les Dogmes soulèvent la Raison, & lui imposent dédaigneusement silence: une révolution imprévue, suite d'un Passion ardente, opera subitement en leur faveur, ce qu'ils eussent peut-être vainement attendu de plusieurs années de négociations, de guerres, & de combats: La Réformation de l'Angleterre la conduisit bientôt à cette précieuse liberté de conscience, qui en réhabilitant l'esprit dans tous ses droits, élève l'Ame, déploie les ailes du Génie, & donne l'effort à toutes les facultés intellectuelles.

C'EST ainsi que les Anglais sont devenus le Peuple le plus libre qui ait jamais habité la Terre: c'est à la jouissance de cette double liberté, politique & spirituelle, qu'il faut attribuer tout ce qui distingue ces Insulaires d'avec
les

les habitans du Continent : leur caractère naturellement fier, inquiet, suite peut-être de leur position physique, en a contracté un nouveau degré de fierté & d'élévation ; car suivant un écrivain illustre, LA FIERTE DES ROIS NE VIENT QUE DU SENTIMENT DE LEUR INDEPENDANCE.* De là vient encore ce que vous aurez lieu de remarquer, par rapport à leurs mœurs & à leurs usages ; l'habitude de réfléchir & de raisonner sur les matières les plus importantes, s'est appliquée chez eux à ce que les autres Nations regardent d'un œil indifférent : L'Anglais, sans cesse occupé de ses intérêts, porte dans ses manières ce fond de rudesse originelle qui annonce qu'à titre d'Être libre, peu lui importe de plaire à qui que ce soit. De la Politesse extérieure ? Vous en trouverez moins qu'ailleurs, en Angleterre : cette qualité n'a du s'introduire chez les autres Peuples, que d'après la certitude du besoin mutuel qu'on avait les uns des autres ; & chaque particulier croit ici ne devoir à personne, des égards qu'il ne pense pas à exiger pour soi même. Vous verrez la plupart des gens des conditions auxquelles on ne fait pas ailleurs l'honneur d'accorder un esprit & des vucs, parler ici de ce qui a rapport

* MONTESQUIEU. Esprit des Loix.

rapport au Gouvernement, aux moïens de réprimer les abus de l'autorité, de rétablir tel refort de la Constitution, d'étendre le commerce, ou d'accroître la puissance de la Nation, avec une facilité & une justesse, qui vous feront présumer que ces hommes sont au timon des affaires : point du tout ; cela vient de ce qu'en Angleterre, tout citoyen, de quelque rang qu'il soit, prend à l'administration des intérêts de l'Etat & à sa Grandeur, toute la part qu'un Navigateur prend à la manœuvre & à la marche d'un vaisseau auquel il a confié sa personne, ses biens, sa famille, & tout ce qu'il a de plus précieux & de plus cher. Ils estiment dans l'homme le mérite personnel, & les talens réellement utiles ; c'est une chose toute simple dans un Peuple accoutumé à réfléchir, & à comparer la valeur relative des objets : tout ce qui tend à l'encouragement du commerce, ou à perfectionner l'industrie, est considéré comme un article auquel les efforts généraux & particuliers doivent concourir ; c'est en effet le principal arcboutant d'une Nation purement maritime, & qui n'a pas d'intérêt plus grand que celui de s'enrichir, & d'assurer sa puissance par l'Empire des mers. L'Elévation de la maniere de penser des Anglais, l'étendue de leurs vues, & leurs expressions hardies en discutant les sujets les

P

plus

plus relevés, vous surprendront sans doute, si vous vous rappelez en même tems, que tout ce qui n'est pas eux, garde le silence sur des matières qu'il serait téméraire ou imprudent d'agiter, parce qu'elles tiennent au Gouvernement ou à la Religion ; mais ici on fait principalement consister la Liberté, à mettre toutes ses idées au jour, & à les présenter sous l'aspect le plus faillant : un Anglais prétend qu'il n'a reçu du Ciel la raison en partage, que pour s'en servir à juger & prononcer sur tout ce qui s'offre à lui : voilà pourquoi vous trouverez dans leurs écrits plus de force & d'énergie, qu'on n'en rencontre communément dans les ouvrages de leurs voisins. Le privilège de pouvoir tout penser & tout dire, est à l'esprit ce que le grand air est aux végétaux ; à sa faveur, ils montent & se fortifient ; dans des serres ils s'affaiblissent, & dégénèrent. Enfin leur luxe, leurs plaisirs, leurs amusemens, tout prend parmi eux la teinte de ce caractère, dont il nous reste à examiner attentivement tous les traits : C'est un Spectacle bien digne de la curiosité d'un observateur ; tirons en, cher Lisimaque, tout le parti que nous pourrons ; peut-être l'occasion ne s'en présentera t'elle plus.

C E

CE coup d'œil préparatoire dispose mon jeune ami à mieux discerner les objets qui méritent son attention en Angleterre : nous fréquentons indistinctement toutes les conditions : les Grands, les Négocians, l'Artisan, l'homme de Mer, le Presbytérien, le Quakre, &c. le même esprit anime tout, en ce qui a rapport au bien de l'Etat, & au maintien de la liberté : tous les yeux sont fixés sur les intentions de la Cour, sur les démarches & la conduite du Parlement, à l'égard des droits de la Nation : on examine le train que prennent les affaires ; on préjuge ce qu'il y a à espérer ou à craindre ; on fonde les desseins du Ministère, ses vues ; on balance les avantages qui peuvent revenir à l'Etat, de l'exécution de divers projets, avec les inconvéniens qui résultent des uns & des autres : On blâme, on critique, on approuve ; les Papiers publics sont remplis de réflexions qui sont parvenues les avis de la Nation jusqu'aux oreilles de ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement : j'introduis Lisimaque dans quelques unes de ces assemblées, qui sous le nom de CLUBS, sont autant de Temples où les citoyens vont porter leurs offrandes sur les Autels de la Liberté ; c'est là, que je lui fais voir de quel zèle est accompagné le culte qu'on rend à la Divinité qui y préside, par le soin qu'y prennent ses

adorateurs, d'étendre & de cimenter son Empire. Nous passons, de là, à l'examen des différentes branches du commerce de la Grande Bretagne, de ses richesses, de ses forces, de ses alliances, de son crédit ; nous nous instruisons de l'intérêt qu'elle a à prendre part aux affaires du Continent, jusqu'à quel point elle peut se suffire à soi même, par ce qu'elle tire de son propre fond ; la portion de superflu de ses productions qu'elle peut laisser exporter, le besoin qu'elle a de ses voisins, pour certaines denrées que son sol lui refuse ; nous nous informons du nombre & de la situation de ses Colonies, de leurs ressources, des secours qu'elles tirent de leur Patrie, & des choses qu'elles lui fournissent à leur tour.

JE vois, à cette occasion combien mon Elève a profité de ses observations sur les Gouvernemens, & sur les causes de leur élévation & de leur décadence : la vaste étendue des possessions de l'Angleterre dans les Indes Orientales & Occidentales, ajoute, me dit il, infiniment à sa gloire ; mais, pour qu'elles concourussent également à augmenter sa puissance, il faudrait, ce me semble, que ces domaines étrangers pussent être régis suivant le même Systeme politique, assujettis aux mêmes Loix, mûs par les mêmes

mêmes motifs : tout cela exigerait, peut-être, que la distance qui sépare les enfans d'avec la Mere, fut beaucoup moindre ; que ces deux parties pussent mutuellement & sans cesse se donner la main ; qu'il y eut entr'elles égalité de climat, de besoins, & de moiens de les satisfaire ; & pour l'avenir, conformité de caracteres, de mœurs, d'usages, & d'amour patriotique : à cet égard, le Physique s'y oppose en partie, & je me crois fondé à supposer que le cours ordinaire des événemens ne manquera pas d'user par la suite, & de rompre à la fin les liens qui unissent aujourd'hui les membres au chef : je ne parle pas des causes étrangères qui peuvent accélérer l'époque de cette révolution, telles que la rivalité, la jalousie, ou la crainte des Puissances intéressées à traverser l'aggrandissement de la Nation Anglaise ; ses forces actuelles, sa marine, & ses sages précautions, la mettent aujourd'hui en état, peut-être, de n'avoir rien à redouter de la part de ses ennemis ; mais fera t'elle toujours aussi formidable, aussi prudente, aussi attentive ? & qui peut lui répondre, d'ailleurs, que ses Sujets Américains ne seront pas quelque jour d'humeur de s'affranchir totalement du joug de la domination Europeane ? il est bien rare qu'on ne succombe pas à la tentation d'être aussi libre que son Maître, quand on dis-

pose des moïens de pouvoir le faire impunément : Mais l'œil du Gouvernement est sans doute ouvert là dessus, & à même d'y pourvoir.

C'EST ainsi que nous nous communiquons réciproquement nos réflexions sur tout ce que nous apperçevons de plus remarquable en Angleterre, & nous allons ensuite visiter quelques uns de ses principaux ports ; cela nous donne lieu d'observer en même tems, qu'elle est la fertilité & la culture des terres, l'aisance des habitans de la campagne, la population toujours proportionnelle à l'encouragement de l'Agriculture : Nous retournons à Londres, ou il nous reste encore quelques observations à faire : Lissimaque remarque à l'occasion du Théâtre Anglois, que la plupart des Pièces qu'on y représente, sont calquées sur le caractère de la Nation : Ces Drames n'ont effectivement rien de médiocre ; c'est ou du Sublime inimitable, ou du pitoiable trivial. Le reste de notre séjour est employé à considérer ce Peuple du côté du Moral, & c'est alors que je fais reconnaître à mon jeune ami la justesse de ce que je lui en avais dit précédemment : les Anglois, (il faut en convenir) ont des qualités qui les rendent supérieurs à la plupart des habitans du Continent ;
c'est

c'est apparamment pour consoler le reste de l'espèce humaine de cette supériorité qui les distingue, que par la loi des circonstances, ils ont des vices & des travers, dont l'excès les alligne avec les autres Hommes : ils seraient trop grands, & trop au dessus de la nature d'êtres bornés, si, avec la facilité qu'ils ont de penser & d'agir d'après eux mêmes, & de citer toutes les opinions humaines au tribunal de la Raïson, ils avaient de plus l'avantage d'une bonne Education : tant qu'ils ignoreront l'Art d'élever leurs enfans, & que dans leurs voïages, ils ne s'occuperont que d'objets de luxe, de plaisirs, & de débauches, sans se munir d'yeux pour observer & approfondir ce qu'il y a de vraiment essentiel à voir chez les autres Peuples de la Terre ; rien ne sera plus aisé que de les regarder sans envie.

JE m'étais proposé de couronner nos Voïages par l'Angleterre ; ce projet est exécuté : je crois n'avoir rien négligé de ce qui a pu contribuer à instruire mon Lisimaque ; j'ai suivi ses pas, son avancement & ses progrès ; c'est un autre homme ; il est tems de le rendre à son Pere & à sa Patrie : Nous repassons la Mer ; il me reste quelques avis à lui donner ; & ma tâche est finie.

APRES une si longue absence, Mr. De N revoit son fils avec cette joie que produit l'inéffable tendresse d'un Pere : sa Mere fond en larmes en le pressant dans ses bras : le cœur de Lisimaque est gonflé des sentimens de Respect, d'Amour, & de Reconnaissance : Ces momens sont le triomphe de la Nature, sa voix seule se fait entendre : ce ne sont que des accens ; les Langages des hommes n'en approcherent jamais. A ces premiers transports, succèdent les témoignages de la plus vive gratitude envers moi : j'engage Mr. De N à examiner son fils sur toutes les parties de son Education ; je lui parle de l'utilité qu'il a retirée de ses voïages, des connaissances qu'il a acquises relativement aux Mœurs & à la Politique des Nations que nous avons visitées : je lui fais part de mes découvertes sur les objets du goût de préférence de mon ami, & de la persuasion ou je suis, qu'il est en état de servir son Prince, & de se distinguer dans les Négociations, & le maniement des grandes affaires : il m'avoue qu'il sera d'autant plus satisfait de reconnaître en lui ces dispositions, que, sans s'en être jamais ouvert à personne, il avait toujours ardemment souhaité que son inclination & son aptitude concourussent à le déterminer de ce côté : il m'entretient ensuite des
justes

justes mesures qu'il a prises avec Mr. Le Baron de Z pour unir Lifimaque avec M^{lle} sa fille : il m'annonce qu'il va le produire à la Cour, & qu'au moien de ses liaisons avec le Ministre, il espere de ne pas tarder à voir son fils remplir avec distinction, un Poste ou il pourra faire briller ses talens, & se fraier une route aux Honneurs & à la Fortune. Dans d'autres conversations, je lui rends compte beaucoup plus en détail de tout ce qui regarde Lifimaque : je ne lui déguise aucun des défauts qu'il a encore ; il est à propos qu'il le connaisse à fond, pour pouvoir régler ses vues & ses démarches en conséquence.

Mr. De Z est en ville avec toute sa famille : Je vais rendre Lifimaque à son Aman- te & à ses Amis, comme je l'ai rendu à ses Parens : nous arrivons chez lui ; cette maison est un Temple, le cœur de mon jeune ami bon- dit dans son sein en y entrant ; il tremble de respect & d'amour . . . Heureux jeune homme ! Savoure toute la volupté de ce délicieux quart d'heure ! . . . la porte s'ouvre . . . un coup d'œil . . . un cri . . . des bras ouverts Ernestine tombe évanouie ; Lifimaque est à ses pieds ; on la secourt ; Mr. De Z le relève, l'embrasse, le rassure ; elle revient, ses

premiers regards rencontrent ce qu'elle aime Ce petit accident, qui n'est qu'un effet de la surprise n'aurait pas du m'arriver, car j'étais occupée de vous, quand vous avez paru Précieuse ingénuité ! que tu annonces de tendresse, & combien le cœur dont tu émanes doit être pur & honête ! tout se calme ; la douce Amitié prescrit à l'Amour la forme qu'il doit prendre : le Baron s'apperçoit avec la plus vive satisfaction, de l'avantageuse révolution que notre absence a opérée dans mon ami ; il m'en félicite, & je vois avec plaisir qu'il le traite conséquemment à la juste opinion que cette remarque lui fait concevoir de lui : Madame De Z me remercie obligeamment d'avoir si fidèlement tenu la parole que je lui avais donnée, de lui ramener son cher fils : Lisimaque reçoit toutes les félicitations, & y répond en homme à qui l'usage du monde est devenu familier : il est aisé de juger, par la sérénité répandue sur le visage des deux Amans, que leurs cœurs se reposent dans l'assurance réciproque de leur constante fidélité, & dans la certitude qu'ils n'ont plus de séparation à redouter : ils faisoient un instant favorable pour s'informer mutuellement de la disposition de leurs Parens ; le compte qu'ils s'en rendent comble leurs vœux. Lisimaque obtient la permission de rendre habituellement

bituellement ses devoirs à Mr. le Baron & à son Epouse ; j'imagine, dit cette Dame, en souriant, que ma fille y entrera aussi pour quelque chose . . . je m'étudierai toujours, Madame, à régler à cet égard, ma conduite sur vos intentions, & j'attendrai tout de vos bontés . . . on lui tient compte de cette réponse, & nous nous retirons, enchantés l'un & l'autre de cette entrevue.

JE juge qu'il est tems de mettre la dernière main à mon ouvrage, & de rendre à Mr. De N . . . l'autorité qu'il m'avait confiée sur son fils : je m'étais engagé à en faire un homme en état de se conduire sagement, de se suffire à soi même & de se présenter avec une prudente fermeté aux divers événemens de la vie : j'ai rempli mes obligations ; Lisimaque peut aujourd'hui marcher sans guide ; j'attends l'occasion de l'investir de la liberté à laquelle tout homme fait & raisonnable, a des droits : je le rencontre un jour chez son Pere, & je lui parle ainsi . . .

“ JE ne doute point, Mon Cher Lisimaque,
 “ que vous ne me vîssiez avec plaisir continuer
 “ de veiller sur vos actions, & vous proposer
 “ des regles de conduite qui pussent assurer vos
 2 “ pas

“ pas dans le nouveau chemin ou vous allez
 “ vous engager ; mon estime doit être pour
 “ vous un sûr garant de la justice que je sçais
 “ rendre à cet egard à vos sentimens & à votre
 “ maniere de penser ; mais chaque chose a son
 “ période, & nous sommes heureusement arrivés
 “ vous & moi au terme auquel nous nous étions
 “ proposés d'atteindre : votre Education est
 “ finie, vous êtes un Homme ; jouissez de vos
 “ droits : n'attendez plus de moi les instruc-
 “ tions d'un Gouverneur ; ce titre s'est éteint
 “ au moment ou je vous ai remis entre les
 “ mains de Mr. votre Pere : comptez toujours
 “ sur les conseils d'un Ami, dont l'attachement
 “ pour vous est à jamais inaltérable ; les devoirs
 “ que cette qualité m'impose, seront désormais
 “ l'objet de mon application, & votre félicité
 “ sera ma récompense. Ecoutez moi.

“ Des l'instant auquel vous futes commis à
 “ mes soins, je vous regardai comme mon fils ;
 “ je pris pour vous le cœur d'un Pere, & je ne
 “ m'occupai plus que des moïens de pourvoir
 “ au bien-être de vos jours, autant que la con-
 “ dition humaine le comporte : il fallait vous
 “ connaître pour pouvoir vous donner la forme
 “ la plus propre à recevoir la sorte de culture
 “ qui vous convenait ; j'étudiai tour à tour
 votre

“ votre Ame, votre Cœur, votre Esprit, vos fa-
 “ cultés, vos Inclinations, vos Goûts ; je par-
 “ vins à vous approfondir : sur les notions que
 “ j’acquis de votre caractère, je me déterminai
 “ à fonder le Systême de votre Education sur la
 “ base d’une amitié reciproque ; persuadé que ce
 “ sentiment est le mobile qui, dans ce cas, agit
 “ avec le plus d’activité sur les âmes bien nées :
 “ Je ne me suis jamais écarté de ce principe ;
 “ & dans les occasions même ou il me fallut
 “ avoir recours à mon autorité pour rectifier
 “ vos penchans, ou pour m’opposer à l’impe-
 “ tuosité de vos mauvaises habitudes, vous dûtes
 “ sentir, que ce fut plutôt aux persuasions de
 “ l’Ami, qu’aux ordres du Gouverneur, qu’il
 “ fallut vous rendre.

“ VOTRE Bonheur futur est le seul Oracle
 “ que j’ai consulté pour tracer mon plan :
 “ d’après ce qu’il m’a dicté, j’ai fait ma prin-
 “ cipale étude de prendre vos Passions sur le
 “ fait, de les détourner, à votre insçu, des routes
 “ qu’elles suivaient, & qui vous eussent précipité
 “ dans le torrent de la perversité ; elles ont
 “ plié sous mes efforts, & sans eteindre leur
 “ bouillante ardeur, j’en ai converti les effets
 “ au profit de votre cœur & de votre esprit.
 “ Comme les jugemens de la plupart des hom-
 mes,

“ mes sont dependans des idées souvent fauf-
 “ ses que la négligence, ou l'irréflexion leur
 “ ont laissé a'mettre, & qu'ils se trompent
 “ en consequence sur les matieres les plus im-
 “ portantes, il fallait vous faire éviter cet écueil ;
 “ & pour cela, en excitant en vous toutes les
 “ Idées dont vous etiez susceptible, ne laisser
 “ prendre racine qu'à celles, dont la justesse
 “ constatée par leur analogie avec les principes
 “ eternels de la verité, devait vous servir de
 “ regle constante pour fixer vos opinions ; &
 “ élaguer en même tems toutes les autres, qui
 “ quoique consacrées dans l'imagination super-
 “ ficieuse de la multitude, n'en sont pas moins
 “ vicieuses, & vous eussent induit dans de fu-
 “ nestes erreurs.

“ CETTE operation, toute essentielle qu'elle
 “ était, ne fut que préparatoire : après avoir
 “ nivelé le fond, il fallait l'ensemencer : J'ai
 “ extrait de la somme des connaissances hu-
 “ maines, celles qui, eu egard à votre aptitude,
 “ à vos besoins, à votre condition, à votre
 “ gloire, m'ont semblé les plus précieuses : j'ai
 “ appelé à mon secours votre intelligence, vos
 “ Passions, mon adresse ; & votre Esprit s'est
 “ enrichi imperceptiblement de ce qu'il y a de
 “ plus

“ plus magnifique, & de plus utile dans les
 “ Sçiences & les Beaux Arts.

“ LA Science de l'Homme, celle de son cœur
 “ & de ses Passions; celle de ses devoirs géné-
 “ raux & particuliers, sont indispensables, pour
 “ qui se propose de se distinguer en servant sa
 “ Patrie, ou la Société: Je vous en ai enseigné
 “ la Théorie dans la retraite; & ce fut pour y
 “ joindre l'Expérience, que j'ai entrepris pour
 “ vous les voyages que nous venons d'achever:
 “ Vous avez appris de là à connaître les carac-
 “ teres des Hommes, & ceux des Nations: At-
 “ tentif à tout ce qui a pu vous instruire, je vous
 “ ai aidé à lever le voile qui derobe au vulgaire,
 “ la vue des ressorts qui remuent l'Univers: Je
 “ vous ai montré que l'Intérêt personnel est
 “ l'Ame universelle de tout ce qui respire, que
 “ tout se meut à sa voix; & je vous ai con-
 “ vaincu, que si les plus affreux forfaits sont son
 “ ouvrage, il est aussi l'auteur des actions les
 “ plus vertueuses, quand il est dirigé par des
 “ mains habiles, & modéré par des cœurs ho-
 “ nêtes. Nous avons pénétré dans ces souter-
 “ rains où la Politique ourdit la chaîne de ses
 “ entreprises, & prépare dans le secret & les
 “ ténèbres, des révolutions à la Terre: Sou-
 “ vent après vous avoir fait parcourir le cata-
 “ logue

“ logue des préjugés qui tiennent la Raïson
 “ captive, j’y ai ajouté l’attendriffant spectacle
 “ de ces âmes ftagnantes, dont l’engourdiſſe-
 “ ment eſt tel, qu’elles ignorent juſqu’à leur
 “ aveuglement. Les occasions de vous faire
 “ appercevoir toute la difformité des vices, ont
 “ été bien fréquentes ; je ſuis sûr de vous en
 “ avoir inſpiré une ſalutaire horreur, & de vous
 “ avoir mille fois démontré, qu’outre les maux
 “ qu’ils cauſent à la Société, ils ſont le ſupplice
 “ de ceux même qui ſ’y livrent. D’autrefois,
 “ mais bien plus rarement, j’ai eu le délicieux
 “ plaifir de vous introduire dans les Temples
 “ augustes de la Vertu ; vous y avez été te-
 “ moin de la félicité dont jouiſſent ceux qui lui
 “ rendent hommage : Ce ſont les ſeuls mortels,
 “ dont le bonheur ſoit pur & inaltérable ; &
 “ comme ils ne le ſont conſiſter que dans la
 “ paix & la tranquillité attachées au culte de la
 “ Divinité qu’ils adorent, vainement l’adverſité
 “ frappe t’elle contr’eux des coups auxquels ils
 “ oppoſent conſtamment l’Egide de la Sageſſe,
 “ & de la Moderation.

“ LA MORT eſt le terme de la nouvelle car-
 “ rière ou vous allez entrer, Cher Liſimaque :
 “ Vous allez appartenir à la Société, à votre
 “ Patrie, à une Epouſe, à des Enſans, à des
 “ Amis,

“ Amis, aux infortunés, qui ont tous des droits
 “ à vos bienfaits : A chacun de ces liens, est
 “ attaché un Code de devoirs que je vous ai ap-
 “ pris à connaître, & dont vous n'ignorez pas
 “ que la pratique est sacrée & inviolable. Aiez
 “ sans cesse devant les yeux les principes que la
 “ main de la sagesse grava dans votre cœur, &
 “ que j'ai pris tant de plaisir à développer :
 “ Consultez toujours l'expérience que vous
 “ avez acquise dans le monde ; vous avez des
 “ lumieres, vous êtes muni de connaissances
 “ solides, vous savez à quel point est fixée la
 “ borne qui separe la vertu d'avec le vice ; vous
 “ avez l'œil éclairé sur des défauts qui vous
 “ restent encore ; vos Passions sont devenues
 “ entre mes mains l'instrument de votre amé-
 “ lioration ; je vous ai enseigné l'art de les
 “ manier à votre gré : l'Amour de la Gloire
 “ parle à votre cœur un langage que vous êtes
 “ accoutumé à comprendre ; mais ne perdez
 “ jamais de vue les moiens que je vous ai in-
 “ diqués, pour discerner ce qu'il y a d'extrême
 “ dans ses inspirations, & ce qui est conforme
 “ aux loix de l'Honneur & de la Probité.

“ REPLIEZ vous de tems en tems sur cette
 “ partie de votre vie que vous avez passée avec
 “ moi : Pensez que tous les yeux vont être ou-

“verts sur vous, & qu'on attend de vous des
 “fruits proportionnés à la culture que vous
 “avez reçue. Je ne vous perdrai pas de vue
 “un seul instant; ce fera pour vous, je m'en
 “flatte, un motif de plus pour vous déterminer
 “à bien faire: Vous aurez à soutenir vos pro-
 “pres regards pendant toute votre vie: Rendez
 “vous digne d'être constamment avoué de la
 “vertu; méritez votre estime personnelle, en
 “travaillant à vous concilier la juste considéra-
 “tion des gens de Bien. Vous le savez, Mon
 “cher & digne Ami, ces sages verités sont de-
 “puis longtems l'aliment de votre cœur ho-
 “nête: si, comme je n'en doute pas, vous
 “continuez à l'en nourrir, vous serez heureux;
 “je vous verrai avec extâse au sein du Bonheur;
 “vous y placerez tout ce qui vous est cher; &
 “je dirai avec transport... Ce vertueux mortel,
 “cet Homme de Bien est mon ouvrage... Cette
 “idée m'enyvre; mon sort sera digne d'en-
 “vie”

LISIMAQUE baigné de larmes, tombe dans
 mes bras; je le presse tendrement sur mon sein:
 ô Mon Pere, Mon Cher Pere! me dit il, en se
 précipitant à mes genoux, je vous dois tout; c'est
 par vous que mon cœur chérit la vertu; c'est
 vous qui avez dissipé les ténèbres de mon esprit;
 foiez

foiez toujours, je vous en conjure, le Génie bienfaisant qui éclaire mes pas, & me conduise : Puissiez vous vous complaire dans ma fidélité à suivre vos conseils, & dans les sentimens de reconnaissance dont mon Ame est inondée pour jamais ! . . .

Mr. De N joint ses instances à celles de son Fils : Ce tendre Pere me parle de sa Félicité, de sa Gratitude, & de sa Joie : Cet instant voit couler les précieuses larmes de la Nature, de l'Amitié, & de la Reconnaissance : nous nous embrassons ; & pour mettre le comble à la satisfaction de Lisimaque, son Pere lui fait part des derniers arrangemens qu'il a pris avec le Baron de Z pour le prochain accomplissement de ses vœux : il nous déclare aussi, que le Gouvernement lui destine au premier jour un Poste, ou il sera à même de déployer ses talens, & son zèle pour le service de sa Patrie, en même tems que ce sera pour lui un degré pour s'élever aux Dignités & aux Honneurs.

JE laisse aux justes appréciateurs du vrai mérite, à juger si ce Jeune Homme formé d'après des principes aussi sûrs que ceux sur lesquels j'ai enté toutes les branches de son Education, ne doit

doit pas être l'Homme le plus attaché à ses devoirs, le plus capable de grandes choses, & le plus digne objet de l'estime générale. Pour moi, je trouverai ma gloire, & la récompense des soins que j'ai donnés à cet ouvrage, dans la généreuse résolution du premier Pere assez éclairé, pour en faire la regle de l'Education de ses Enfans : il verra par les effets, que ce n'est pas un Système imaginaire.

F I N.



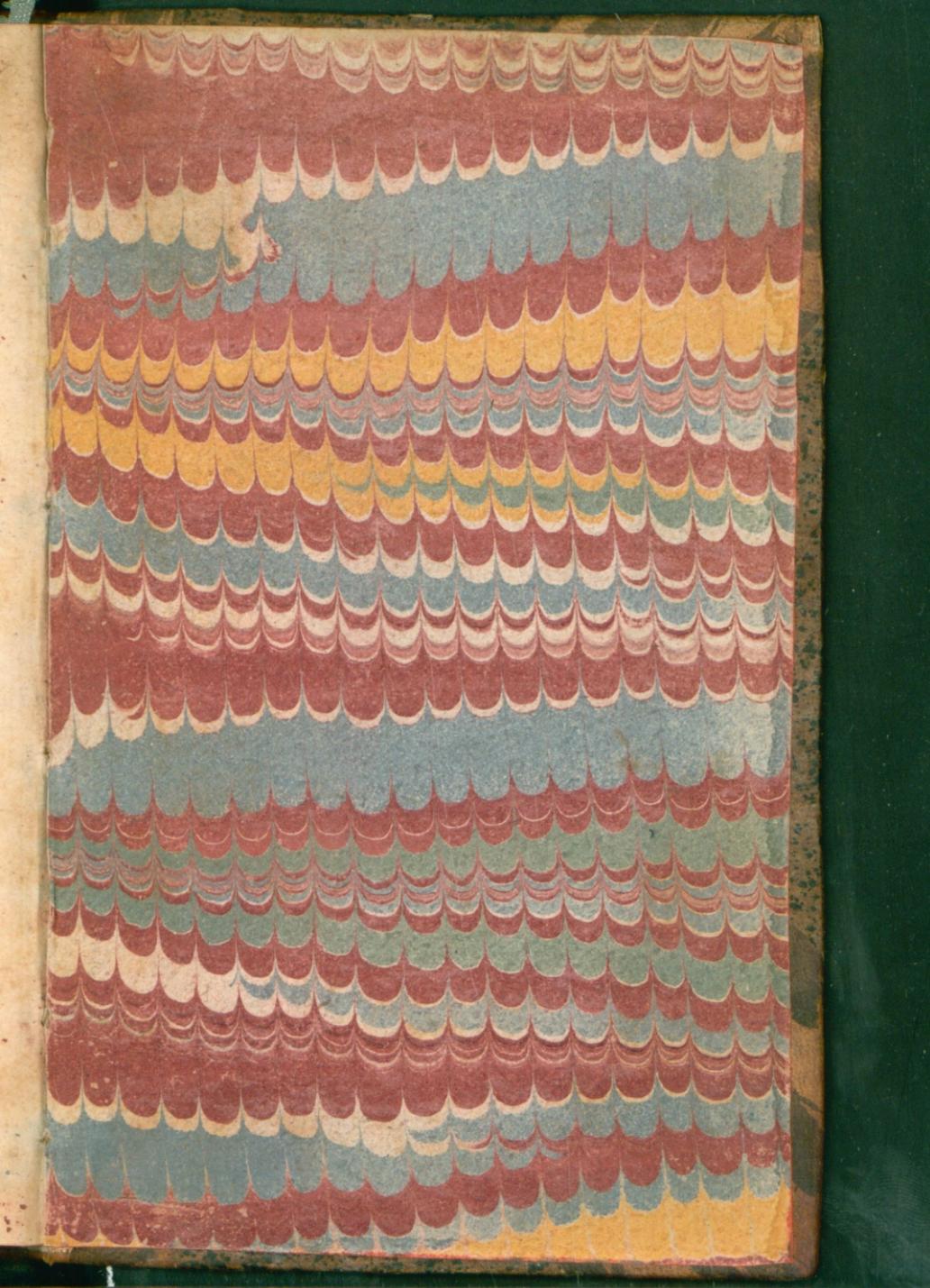
KOBIK

S

AB: 39 ²³
hr

ga 1290^k

X 2406900



Handwritten notes:
07
Ans.
ju

LE
G O U V E R N E U R,
O U
E S S A I
S U R
L'É D U C A T I O N.

Par M^r. D** L** F****,
Ci-devant Gouverneur de L. L. . A. A. . S. Smes.
M^{grs}. les Princes Ducs de SLESWIG-HOLSTEIN-

